John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
255.3
v.4

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Quatrième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

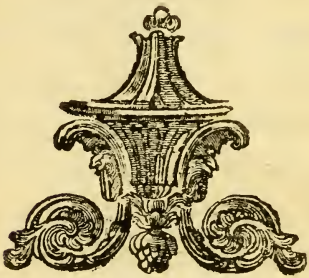
M. DCCLXXV.

ADAMS 255.3
v.4

AVERTISSEMENT.

Comme les détails de l'Hiſtoire Naturelle ne ſont intéreſſans que pour ceux qui s'appliquent uniquement à cette ſcience, & que dans une expoſition auſſi longue que celle de l'Hiſtoire particulière de tous les Animaux, il règne néceſſairement trop d'uniformité, nous avons cru que la plupart de nos Lecteurs nous ſauroient gré de couper de temps en temps le fil d'une méthode qui nous contraint, par des Diſcours dans leſquels nous donnerons nos réflexions ſur la Nature en général, & traiterons de ſes effets en grand. Nous retournerons enſuite à nos détails avec plus de courage; car j'avoue qu'il en

faut pour s'occuper continuellement de petits objets dont l'examen exige la plus froide patience, & ne permet rien au génie.



TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

DE la Nature, première vue. page j
De la Nature, ſeconde vue . . . xxj
Le Pecari ou *le Tajacu* . . . page 1
La Rouſſette, la Rougette & le Vampire 10
Le Polatouche 24
Le Petit-gris 33
Le Palmiſte, le Barbareſque & le Suiſſe 42
Le Tamanoir, le Tamandua & le Fourmillier 49
Le Pangolin & le Phatagin . . 72
Les Tatous 82
Le Paca 127

Le Sarigue ou *l'Opoſſum* 132
La Marmoſe 178
Le Cayopollin 183
L'Éléphant 187
Le Rhinocéros 317

DE LA

DE LA NATURE.

PREMIÈRE VUE.

LA Nature eſt le ſyſtême des loix établies par le Créateur, pour l'exiſtence des choſes & pour la ſucceſſion des êtres. La Nature n'eſt point une choſe, car cette choſe ſeroit tout ; la Nature n'eſt point un être, car cet être ſeroit Dieu ; mais on peut la conſidérer comme une puiſſance vive, immenſe, qui embraſſe tout, qui anime tout, & qui, ſubordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par ſon ordre, & n'agit encore que par ſon concours ou ſon conſentement. Cette puiſſance eſt de la Puiſſance divine, la partie qui ſe manifeſte ; c'eſt en même temps la cauſe & l'effet, le mode & la ſubſtance, le deſſein & l'ouvrage : bien différente de l'art humain dont les productions ne ſont que des ouvrages morts, la Nature eſt elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier ſans ceſſe actif, qui fait tout

employer, qui travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser le rend inépuisable: le temps, l'espace & la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement & la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace & le temps ne peuvent que mesurer & limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir: les unes pénètrent & transportent les corps, les autres les échauffent & les animent; l'attraction & l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur & les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation & le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la Nature? Elle pourroit tout si elle pouvoit anéantir & créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir, anéantir & créer sont les attributs de la toute-puis-

ſance ; altérer, changer, détruire ; développer, renouveler, produire, ſont les ſeuls droits qu'il a voulu céder. Miniſtre de ſes ordres irrévocables, dépoſitaire de ſes immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des loix qui lui ont été preſcrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, & dans tous ſes ouvrages elle préſente le ſceau de l'Éternel : cette empreinte divine, prototipe inaltérable des exiſtences, eſt le modèle ſur lequel elle opère ; modèle dont tous les traits ſont exprimés en caractères ineffaçables, & prononcés pour jamais : modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelqu'infini qu'il ſoit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé & rien encore ne s'eſt anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites ſans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la ſaiſir dans quelques points de cet eſpace immenſe qu'elle remplit & parcourt depuis l'origine des ſiècles.

Quels objets ! Un volume immenſe de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable maſſe, s'il n'eût été

diviſé en parties ſéparées par des eſpaces mille fois plus immenſes ; mais des milliers de globes lumineux, placés à des diſtances inconcevables, ſont les baſes qui ſervent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en compoſent l'ordre & l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes maſſes, les roulent, les tranſportent & les animent ; chacune agit à tout inſtant, & toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des ſphères céleſtes, établiſſent dans le milieu du vide, des lieux fixes & des routes déterminées ; & c'eſt du ſein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes & le repos de l'Univers.

La première de ces forces eſt également répartie ; la ſeconde a été diſtribuée en meſure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulſion ; auſſi eſt-il des aſtres fixes & des aſtres errans, des globes qui ne ſemblent être faits que pour attirer, & d'autres pour pouſſer ou pour

être poussés, des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, & d'autres une impulsion particulière, des astres solitaires & d'autres accompagnés de satellites, des corps de lumière & des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée, des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, & reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paroissent, disparoissent & semblent alternativement se rallumer & s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois & s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands évènemens; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir: un soleil qui périt & qui cause la catastrophe d'un monde ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille & qui s'éteint: l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde & ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine

reconnoiſſable parmi les autres globes, & tout-à-fait inviſible pour les ſphères éloignées, eſt un million de fois plus petite que le ſoleil qui l'éclaire, & mille fois plus petite que d'autres planètes qui comme elle ſont ſubordonnées à la puiſſance de cet aſtre, & forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure & le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre Univers.* Toutes ces planètes avec leurs ſatellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même ſens & preſque dans le même plan, compoſent une roue d'un vaſte diamètre dont l'eſſieu porte toute la charge, & qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraſer & répandre la chaleur & la lumière juſqu'aux extrémités de la circonférence: tant que ces mouvemens dureront (& ils ſeront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppoſe & n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le Soleil brillera & remplira de ſa ſplendeur toutes les ſphères du monde; & comme dans

un ſyſtème où tout s'attire, rien ne peut ni ſe perdre ni s'éloigner ſans retour, la quantité de matière reſtant toujours la même, cette ſource féconde de lumière & de vie ne s'épuiſera, ne tarira jamais; car les autres ſoleils qui lancent auſſi continuellement leurs feux, rendent à notre ſoleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes en beaucoup plus grand nombre que les planètes, & dépendantes comme elles de la puiſſance du Soleil, preſſent auſſi ſur ce foyer commun, en augmentent la charge & contribuent de tout leur poids à ſon embraſement : elles ſont partie de notre Univers, puiſqu'elles ſont ſujettes, comme les planètes, à l'attraction du Soleil; mais elles n'ont rien de commun entr'elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulſion; elles circulent chacune dans un plan différent & décrivent des orbes plus ou moins alongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes ſont de pluſieurs années; & les autres de quelques ſiècles : le Soleil tournant ſur lui-même, mais au reſte immobile au

milieu du tout, ſert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'eſt par ſa grandeur même qu'il demeure immobile & qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la maſſe, qu'il eſt incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, & qu'il contient mille fois plus de matière que la plus groſſe planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, qui s'étendant à des diſtances immenſes les contient toutes, & lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de ſi près, qu'après avoir été refroidies pendant des ſiècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles ſont ſujettes à des viciſſitudes étranges par ces alternatives de chaleur & de froid extrêmes, auſſi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt eſt prodigieuſement accéléré & enſuite infiniment retardé: ce ſont, pour ainſi dire, des mondes en déſordre, en comparaiſon des planètes, dont les orbites étant plus

régulières, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout étant constant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus & Mercure qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi, avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe; un élément transparent & léger l'environne; une chaleur douce & féconde anime, fait éclore tous les germes de vie : des eaux vives & salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables & toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir,

partagent les continens : l'étendue de la mer eſt auſſi grande que celle de la terre ; ce n'eſt point un élément froid & ſtérile, c'eſt un nouvel empire auſſi riche, auſſi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins ; ſi la mer anticipe ſur les plages de l'occident, elle laiſſe à découvert celles de l'orient : cette maſſe immenſe d'eau, inactive par elle-même, ſuit les impreſſions des mouvemens céleſtes, elle balance par des oſcillations régulières de flux & de reflux, elle s'élève & s'abaiſſe avec l'aſtre de la nuit, elle s'élève encore plus lorſqu'il concourt avec l'aſtre du jour, & que tous deux réuniſſant leurs forces dans le temps des équinoxes, cauſent les grandes marées : notre correſpondance avec le Ciel n'eſt nulle part mieux marquée. De ces mouvemens conſtans & généraux réſultent des mouvemens variables & particuliers, des tranſports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux, des éminences ſemblables à celles que nous voyons ſur la ſurface de la terre : des courans qui, ſuivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent

une figure dont tous les angles se correspondent, & coulans au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du Soleil & de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles: les vents sont ses courans, ils poussent, ils assemblent les nuages, ils produisent les météores & transportent au-dessus de la surface aride des continens terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent & distribuent les pluies fécondes & les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le ciel, & vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille & mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la Nature, préside à tous les êtres; seul entre tous, capable de connoître & digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'Univers & témoin de ses merveilles; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense & réfléchit, c'est par elle qu'il voit & lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La Nature est le trône extérieur de la magnificence Divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du Ciel, roi de la Terre, il l'ennoblit, la peuple & l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la Nature même,

il la cultive, l'étend & la polit; en élague le chardon & la ronce, y multiplie le raisin & la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais & noirs dans toutes les parties élevées, des arbres sans écorce & sans cime, courbés, rompus, tombans de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gisans au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déja pourris, étouffent, enséveliſſent les germes prêts à éclore. La Nature, qui par-tout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude, la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties basses, des eaux mortes & croupissantes faute d'être conduites & dirigées; des terreins fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, & demeurent également inutiles aux habitans de la terre & des eaux; des marécages

qui, couverts de plantes aquatiques & fétides, ne nourriſſent que des inſectes vénéneux & ſervent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, & les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des eſpèces de landes, des ſavanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaiſes herbes y ſurmontent, y étouffent les bonnes; ce n'eſt point ce gazon fin qui ſemble faire le duvet de la terre, ce n'eſt point cette pelouſe émaillée qui annonce ſa brillante fécondité; ce ſont des végétaux agreſtes, des herbes dures, épineuſes, entrelacées les unes dans les autres, qui ſemblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entr'elles, & qui ſe deſſéchant & repouſſant ſucceſſivement les unes ſur les autres, forment une bourre groſſière épaiſſe de pluſieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul veſtige d'intelligence dans ces lieux ſauvages; l'homme obligé de ſuivre les ſentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller ſans ceſſe pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugiſſemens, ſaiſi

du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin & dit : la Nature brute est hideuse & mourante, c'est Moi, Moi seul qui peut la rendre agréable & vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif & dévorant qu'on nous avoit caché & que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le treffle, les herbes douces & salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug, emploie ses forces & le poids de sa masse

à sillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture; une Nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée! que, par les soins de l'homme, elle est brillante & pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux, elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle receloit dans son sein; que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles? Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre, les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées: l'or, & le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre: les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible par-tout, par-tout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore

plus riches ; les collines chargées de vignes & de fruits, leurs ſommets couronnés d'arbres utiles & de jeunes forêts ; les déſerts devenus des cités habitées par un peuple immenſe, qui circulant ſans ceſſe, ſe répand de ces centres juſqu'aux extrémités ; des routes ouvertes & fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force & de l'union de la ſociété ; mille autres monumens de puiſſance & de gloire démontrent aſſez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la ſurface entière, & que de tout temps il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne poſsède, il ne conſerve que par des ſoins toujours renouvelés ; s'ils ceſſent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre ſous la main de Nature : elle reprend ſes droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de pouſſière & de mouſſe ſes plus faſtueux monumens, les détruit avec le temps, & ne lui laiſſe que le regret d'avoir perdu par ſa faute

ce que ſes ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd ſon domaine, ces ſiècles de barbarie pendant leſquels tout périt, ſont toujours préparés par la guerre, & arrivent avec la diſette & la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'eſt fort que par ſa réunion, qui n'eſt heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour ſon malheur & de combattre pour ſa ruine : excité par l'inſatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus inſatiable, il renonce aux ſentimens d'humanité, tourne toutes ſes forces contre lui même, cherche à s'entre-détruire, ſe détruit en effet ; & après ces jours de ſang & de carnage, lorſque la fumée de la gloire s'eſt diſſipée, il voit d'un œil triſte la terre dévaſtée, les arts enſévelis, les nations diſperſées, les peuples affoiblis, ſon propre bonheur ruiné & ſa puiſſance réelle anéantie.

GRAND DIEU! dont la ſeule préſence ſoutient la Nature & maintient l'harmonie des loix de l'Univers ; VOUS

qui du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc & sans confusion; QUI du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvemens immenses, & seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux & de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la Terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde & la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! DIEU DE BONTÉ, Auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin se répandant par-tout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre

ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau & se multipliera sans nombre ; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; & nous, DIEU BIENFAITEUR, *nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance & d'admiration.*

DE LA NATURE.

SECONDE VUE.

UN individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'Univers; cent individus, mille ne sont encore rien : les espèces sont les seuls êtres de la Nature; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle, que pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, & qui par conséquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'espèce humaine est la première; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde & en troisième ligne : & quoique différente par la forme, par la substance & même par la vie, chacune tient sa

place, subsiste par elle-même, se défend des autres, & toutes ensemble composent & représentent la Nature vivante, qui se maintient & se maintiendra comme elle s'est maintenue : un jour, un siècle, un âge, toutes les portions du temps ne font pas partie de sa durée ; le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive ; mais celle des espèces étant constante, leur permanence fait la durée, & leur différence le nombre. Comptons donc les espèces comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la mense de la Nature ; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, & de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu ; nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la Nature, imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque dans un beau jour de printemps, nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre,

l'hirondelle arriver, le roſſignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans ſe chercher & ſe joindre pour en produire d'autres; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction & d'une nouvelle vie. Lorſque, dans la ſaiſon noire du froid & des frimats, l'on voit les natures devenir indifférentes, ſe fuir au lieu de ſe chercher, les habitans de l'air déſerter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté ſous des voûtes de glace, tous les inſectes diſparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, ſe creuſer des retraites, la terre ſe durcir, les plantes ſe ſécher, les arbres dépouillés ſe courber, s'affaiſſer ſous le poids de la neige & du givre; tout préſente l'idée de la langueur & de l'anéantiſſement. Mais ces idées de renouvellement & de deſtruction, ou plutôt ces images de la mort & de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroiſſent, ne ſont qu'individuelles & particulières; l'homme, comme individu, juge ainſi la Nature; l'être que nous avons mis à la place de l'eſpèce la juge plus grandement,

plus généralement, il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions que permanence & durée; la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles; le millième animal dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, & que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit & l'individu deviendroit l'espèce.

Eh pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect? à la vérité l'homme en venant au monde arrive des ténèbres; l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets & laisser affecter ses organes; la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer: d'abord

il

il reçoit tout de la Nature & ne lui rend rien : mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine ; l'homme, & sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux ; ceux-ci, ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée & de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux ; les nôtres s'identifieront avec nous ; cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être, ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel ; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière ; il lit dans le passé, voit le présent, juge l'avenir ; & dans le torrent des temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve

les espèces constantes, la Nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul ; les loix du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de sa permanence, une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille & mille pour un qui réussit ? qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant & se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, & ne rempliſſent ni plus ni moins la Nature ? d'où viennent ces alternatives de mort & de vie, ces loix d'accroissement & de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule & même chose ? elles tiennent à l'essence même de la Nature, & dépendent du premier établissement de la machine du monde ; fixe dans son tout & mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens

généraux des corps céleſtes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la Terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps ſont animés, par leſquelles ils agiſſent au loin & réciproquement les uns ſur les autres, animent auſſi chaque atome de matière, & cette propenſion mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres eſt le premier lien des êtres, le principe de la conſiſtance des choſes, & le ſoutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaiſons ont produit tous les petits rapports : le mouvement de la Terre ſur ſon axe ayant partagé en jours & en nuits les eſpaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière & leur temps de ténèbres, la veille & le ſommeil : une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des ſens & du mouvement des membres, eſt relative à cette première combinaiſon. Y auroit-il des ſens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit ſeroit perpétuelle ?

L'inclinaiſon de l'axe de la Terre produiſant dans ſon mouvement annuel autour du Soleil des alternatives durables

de chaleur & de froid, que nous avons appelées *des saisons ;* tous les êtres végétans ont aussi en tout ou en partie, leur saison de vie & leur saison de mort. La chûte des feuilles & des fruits, le dessèchement des herbes, la mort des insectes dépendent en entier de cette seconde combinaison : dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue ; chaque insecte vit son âge ; & ne voyons-nous pas sous la Ligne, où les quatre saisons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, & la Nature toujours au printemps?

La constitution particulière des animaux & des plantes est relative à la température générale du globe de la Terre, & cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire, de la distance à laquelle il se trouve de celui du Soleil : à une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter ; l'eau, la sève, le sang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité ; à une distance moindre, elles s'évanouiroient & se dissiperoient en vapeurs : la glace & le feu

ſont les élémens de la mort ; la chaleur tempérée eſt le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes répandues dans tous les corps organiſés ſont relatives, & pour l'action & pour le nombre, aux molécules de la lumière qui frappent toute matière & la pénètrent de leur chaleur ; par-tout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, ſa ſurface ſe vivifie, ſe couvre de verdure & ſe peuple d'animaux : la glace même, dès qu'elle ſe réſout en eau, ſemble ſe féconder ; cet élément eſt plus fertile que celui de la Terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement & la vie : la mer produit à chaque ſaiſon plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; & tous ces animaux qui nagent à la ſurface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de ſubſiſtance aſſuré ſur les ſubſtances végétales, ſont forcés de vivre les uns ſur les autres, & c'eſt à cette combinaiſon que tient leur immenſe multiplication, ou plutôt leur pullulation ſans nombre.

Chaque eſpèce & des uns & des autres ayant été créée, les premiers individus

ont ſervi de modèle à tous leurs deſcendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, eſt un moule auquel s'aſſimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort & conſumés par le temps ; les parties brutes qui étoient entrées dans leur compoſition, retournent à la maſſe commune de la matière brute ; les parties organiques, toujours ſubſiſtantes, ſont repriſes par les corps organiſés ; d'abord repompées par les végétaux, enſuite abſorbées par les animaux qui ſe nourriſſent de végétaux, elles ſervent au développement, à l'entretien, à l'accroiſſement & des uns & des autres ; elles conſtituent leur vie, & circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organiſés. Le fonds des ſubſtances vivantes eſt donc toujours le même, elles ne varient que par la forme, c'eſt-à-dire, par la différence des repréſentations : dans les ſiècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domeſtiques & des plantes utiles ſemble occuper & couvrir en entier la

ſurface de la terre ; celui des animaux féroces, des inſectes nuiſibles, des plantes paraſites, des herbes inutiles reparoît & domine à ſon tour dans les temps de diſette & de dépopulation. Ces variations, ſi ſenſibles pour l'homme, ſont indifférentes à la Nature ; le ver à ſoie, ſi précieux pour lui, n'eſt pour elle que la chenille du mûrier : que cette chenille du luxe diſparoiſſe, que d'autres chenilles dévorent les herbes deſtinées à engraiſſer nos bœufs, que d'autres enfin minent, avant la récolte, la ſubſtance de nos épis, qu'en général l'homme & les eſpèces majeures dans les animaux ſoient affamées par les eſpèces infimes, la Nature n'en eſt ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protège pas les unes aux dépens des autres, elle les ſoutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, & ne les voit que comme des images ſucceſſives d'une ſeule & même empreinte, des ombres fugitives dont l'eſpèce eſt le corps.

Il exiſte donc ſur la terre, & dans l'air & dans l'eau, une quantité déterminée de matière organique que rien ne peut

détruire ; il existe en même temps un nombre déterminé de moules capables de se l'assimiler, qui se détruisent & se renouvellent à chaque instant ; & ce nombre de moules ou d'individus, quoique variable dans chaque espèce, est au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matière vivante. Si elle étoit surabondante, si elle n'étoit pas, dans tous les temps, également employée & entièrement absorbée par les moules existans, il s'en formeroit d'autres, & l'on verroit paroître des espèces nouvelles ; parce que cette matière vivante ne peut demeurer oisive, parce qu'elle est toujours agissante, & qu'il suffit qu'elle s'unisse avec des parties brutes pour former des corps organisés. C'est à cette grande combinaison, ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature.

Et comme son ordonnance est fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre des espèces, elle se présenteroit toujours sous la même face, & seroit dans tous les temps & sous tous les climats, absolument & relativement la même, si son

habitude ne varioit pas autant qu'il eſt poſſible dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque eſpèce eſt un type dont les principaux traits ſont gravés en caractères ineffaçables & permanens à jamais; mais toutes les touches acceſſoires varient, aucun individu ne reſſemble parfaitement à un autre, aucune eſpèce n'exiſte ſans un grand nombre de variétés: dans l'eſpèce humaine, ſur laquelle le ſceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laiſſe pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, &c. le Lappon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous iſſus du même père, ſont bien éloignés de ſe reſſembler comme frères.

Toutes les eſpèces ſont donc ſujettes aux différences purement individuelles; mais les variétés conſtantes, & qui ſe perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous; plus l'eſpèce eſt élevée, plus le type en eſt ferme, & moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux étant en raiſon inverſe de l'ordre de grandeur, & la poſſibilité des différences

en raiſon directe du nombre dans le produit de leur génération, il étoit néceſſaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a auſſi, & par la même raiſon, plus d'eſpèces voiſines ; l'unité de l'eſpèce étant plus reſſerrée dans les grands animaux, la diſtance qui la ſépare des autres eſt auſſi plus étendue : que de variétés & d'eſpèces voiſines accompagnent, ſuivent ou précèdent l'écureuil, le rat & les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche ſeul & ſans pair à la tête de tous !

Terre

La matière brute qui compoſe la maſſe de la Terre n'eſt pas un limon vierge, une ſubſtance intacte & qui n'ait pas ſubi des altérations ; tout a été remué par la force des grands & des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature ; le globe de la Terre a été pénétré par le feu, & enſuite recouvert & travaillé par les eaux ; le ſable qui en remplit le dedans eſt une matière vitrée ; les lits épais de glaiſe qui le recouvrent au dehors, ne ſont que ce même ſable décompoſé par le ſéjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux,

Feu

eaux

tous les métaux ne ſont encore que cette même matière vitrée, dont les parties ſe ſont réunies, preſſées ou ſéparées ſelon les loix de leur affinité. Toutes ces ſubſtances ſont parfaitement brutes, elles exiſtent & exiſteroient indépendamment des animaux & des végétaux; mais d'autres ſubſtances, en très-grand nombre & qui paroiſſent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organiſés; les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes ne ſont compoſés que de débris de coquillages & des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produiſent le corail & tous les madrépores, dont la variété eſt innombrable & la quantité preſque immenſe. Les charbons de terre, les tourbes & les autres matières qui ſe trouvent auſſi dans les couches extérieures de la terre, ne ſont que le réſidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris & conſumés. Enfin d'autres matières en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les ſoufres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, & produites

par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps bruts, & toutes les substances du règne minéral.

Les loix d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles, & former des matières homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres; elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des masses & des distances; un globule d'eau, de sable ou de métal agit sur un autre globule, comme le globe de la Terre agit sur celui de la Lune : & si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces loix d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure qui, dans les corps célestes, ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est

très-petite ou nulle. Si la Lune & la Terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, & d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la Lune à celles de la Terre, n'auroit aussi que très-peu varié; mais si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus & voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entre elles, & relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé ; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoiqu'au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, & pénétrer plus avant dans le sein de la Nature : nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps ; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes, sont certainement composées

de parties élémentaires semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue : nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, & savoir à peu près de quelle figure sont les élémens des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir, ils le prendront pour base : *Toute matière s'attire en raison inverse du carré de la distance, & cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pourront trouver par le calcul la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif-argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, &

cette figure ſera celle des parties conſtituantes du vif-argent : ſi l'on trouvoit par ces expériences que ce métal s'attire en raiſon inverſe du carré de la diſtance, il ſeroit démontré que ſes parties conſtituantes ſont ſphériques, puiſque la ſphère eſt la ſeule figure qui donne cette loi, & qu'à quelque diſtance que l'on place des globes, la loi de leur attraction eſt toujours la même.

Newton a bien ſoupçonné que les affinités chimiques, qui ne ſont autre choſe que les attractions particulières dont nous venons de parler, ſe faiſoient par des loix aſſez ſemblables à celle de la gravitation ; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces loix particulières n'étoient que de ſimples modifications de la loi générale, & qu'elles n'en paroiſſoient différentes que parce qu'à une très-petite diſtance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant & plus que la maſſe pour l'expreſſion de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la diſtance.

C'eſt cependant à cette théorie que tient la connoiſſance intime de la compoſition des corps bruts ; le fonds de

toute matière eſt le même, la maſſe & le volume, c'eſt-à-dire, la forme ſeroit auſſi la même, ſi la figure des parties conſtituantes étoit ſemblable. Une ſubſtance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ſes parties primitives eſt différente ; celle dont toutes les molécules ſont ſphériques, doit être ſpécifiquement une fois plus légère qu'une autre dont les molécules ſeroient cubiques, parce que les premières ne pouvant ſe toucher que par des points, laiſſent des intervalles égaux à l'eſpace qu'elles rempliſſent, tandis que les parties ſuppoſées cubiques peuvent ſe réunir toutes ſans laiſſer le moindre intervalle, & former par conſéquent une matière une fois plus peſante que la première. Et quoique les figures puiſſent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en exiſte pas autant dans la Nature que l'eſprit pourroit en concevoir ; car elle a fixé les limites de la peſanteur & de la légèreté : l'or & l'air ſont les deux extrêmes de toute denſité ; toutes les figures admiſes, exécutées par la Nature, ſont donc compriſes entre ces deux termes, & toutes celles qui auroient

pu produire des ſubſtances plus peſantes ou plus légères ont été rejetées.

Au reſte, lorſque je parle des figures employées par la Nature, je n'entends pas qu'elles ſoient néceſſairement ni même exactement ſemblables aux figures géométriques qui exiſtent dans notre entendement, c'eſt par ſuppoſition que nous les faiſons régulières, & par abſtraction que nous les rendons ſimples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni ſphères parfaites dans l'Univers; mais comme rien n'exiſte ſans forme, & que ſelon la diverſité des ſubſtances, les figures de leurs élémens ſont différentes, il y en a néceſſairement qui approchent de la ſphère ou du cube, & de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées: le précis, l'abſolu, l'abſtrait, qui ſe préſentent ſi ſouvent à notre eſprit, ne peuvent ſe trouver dans le réel, parce que tout y eſt relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorſque j'ai parlé d'une ſubſtance qui ſeroit entièrement pleine, parce qu'elle ſeroit compoſée de parties cubiques, & d'une autre ſubſtance qui ne

ſeroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ſes parties conſtituantes ſeroient ſphériques, je ne l'ai dit que par comparaiſon, & je n'ai pas prétendu que ces ſubſtances exiſtaſſent dans la réalité; car l'on voit par l'expérience des corps tranſparens, tels que le verre, qui ne laiſſe pas d'être denſe & peſant, que la quantité de matière y eſt très-petite en comparaiſon de l'étendue des intervalles, & l'on peut démontrer que l'or, qui eſt la matière la plus denſe, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La conſidération des forces de la Nature eſt l'objet de la mécanique rationnelle, celui de la mécanique ſenſible n'eſt que la combinaiſon de nos forces particulières, & ſe réduit à l'art de faire des machines; cet art a été cultivé de tout temps, par la néceſſité & pour la commodité; les Anciens y ont excellé comme nous; mais la mécanique rationnelle eſt une ſcience née, pour ainſi dire, de nos jours; tous les philoſophes, depuis Ariſtote à Deſcartes, ont raiſonné comme le peuple ſur la nature du mouvement; ils ont unanimement pris l'effet pour la

cauſe; ils ne connoiſſoient d'autres forces que celle de l'impulſion, encore la connoiſſoient-ils mal, ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde; pour que le projet eût été plauſible & la choſe poſſible, il auroit au moins fallu que cette impulſion, qu'ils regardoient comme cauſe unique, fût un effet général & conſtant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps: le contraire leur étoit démontré; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos, cette force n'exiſte pas, que dans les corps lancés ſon effet ne ſubſiſte qu'un petit temps, qu'il eſt bientôt détruit par les réſiſtances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulſion, que par conſéquent bien loin qu'elle ſoit une cauſe générale, elle n'eſt au contraire qu'un effet particulier & dépendant d'effets plus généraux?

Or un effet général eſt ce qu'on doit appeler une cauſe, car la cauſe réelle de cet effet général ne nous ſera jamais connue, parce que nous ne connoiſſons rien que par comparaiſon, & que l'effet étant

ſuppoſé général & appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conſéquent le connoître autrement que par le fait; ainſi, l'attraction ou, ſi l'on veut, la peſanteur étant un effet général & commun à toute matière, & démontré par le fait, doit être regardée comme une cauſe, & c'eſt à elle qu'il faut rapporter les autres cauſes particulières & même l'impulſion, puiſqu'elle eſt moins générale & moins conſtante. La difficulté ne conſiſte qu'à voir en quoi l'impulſion peut dépendre en effet de l'attraction: ſi l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on ſentira bien qu'il ne peut ſe tranſmettre d'un corps à un autre que par le moyen du reſſort, & l'on reconnoîtra que toutes les hypothèſes que l'on a faites ſur la tranſmiſſion du mouvement dans les corps durs, ne ſont que des jeux de notre eſprit qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature : un corps parfaitement dur n'eſt en effet qu'un être de raiſon, comme un corps parfaitement élaſtique n'eſt encore qu'un autre être de raiſon; ni l'un ni l'autre n'exiſtent dans la réalité,

parce qu'il n'y existe rien d'absolu, rien d'extrême, & que le mot & l'idée de parfait n'est jamais que l'absolu ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matière, il n'y auroit donc nulle force d'impulsion; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée; lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir; on ne comprend point comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; & d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps au contraire sont doués de ressort; les expériences sur l'électricité prouvent que sa force élastique appartient généralement à toute matière; quand il

n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre reſſort que celui de cette matière électrique, il ſuffiroit pour la communication du mouvement, & par conſéquent c'eſt à ce grand reſſort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cauſe particulière de l'impulſion.

Maintenant, ſi nous réfléchiſſons ſur la mécanique du reſſort, nous trouverons que ſa force dépend elle-même de celle de l'attraction; pour le voir clairement, figurons-nous le reſſort le plus ſimple, un angle ſolide de fer ou de tout autre matière dure; qu'arrive-t-il lorſque nous le comprimons? nous forçons les parties voiſines du ſommet de l'angle de fléchir, c'eſt-à-dire, de s'écarter un peu les unes des autres; & dans le moment que la compreſſion ceſſe, elles ſe rapprochent & ſe rétabliſſent comme elles étoient auparavant; leur adhérence, de laquelle réſulte la cohéſion du corps, eſt comme l'on ſait, un effet de leur attraction mutuelle; lorſque l'on preſſe le reſſort, on ne détruit pas cet adhérence, parce que quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas aſſez les unes des autres,

pour les mettre hors de leur ſphère d'attraction mutuelle ; & par conſéquent dès qu'on ceſſe de preſſer, cette force qu'on remet, pour ainſi dire, en liberté, s'exerce, les parties ſéparées ſe rapprochent, & le reſſort ſe rétablit : ſi au contraire, par une preſſion trop forte, on les écarte au point de les faire ſortir de leur ſpère d'attraction, le reſſort ſe rompt, parce que la force de la compreſſion a été plus grande que celle de la cohérence, c'eſt-à-dire plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties ; le reſſort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matière ont de la cohérence, c'eſt-à-dire, autant qu'elles ſont unies par la force de leur attraction mutuelle, & par conſéquent le reſſort en général qui ſeul peut produire l'impulſion, & l'impulſion elle-même, ſe rapportent à la force d'attraction, & en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroiſſent ces idées, quelque fondées que ſoient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter ; le peuple ne raiſonnera jamais

que d'après ſes ſenſations, & le vulgaire des Phyſiciens d'après des préjugés : or il faut mettre à part les unes, & renoncer aux autres pour juger de ce que nous propoſons, peu de gens en jugeront donc, & c'eſt le lot de la vérité ; mais auſſi très-peu de gens lui ſuffiſent, elle ſe perd dans la foule ; & quoique toujours auguſte & majeſtueuſe, elle eſt ſouvent obſcurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ainſi que je vois, que j'entends la Nature (peut-être eſt-elle encore plus ſimple que ma vue) ; une ſeule force eſt la cauſe de tous les phénomènes de la matière brute, & cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes deſquelles dépendent tous les effets des ſubſtances organiſées.

HISTOIRE NATURELLE.

LE PECARI

OU

LE TAJACU (a).

L'ESPÈCE du Pecari eſt une des plus nombreuſes & des plus remarquables

(a) Le *Pecari*, le *ſanglier pecari*, nom que les François habitués dans l'Amérique méridionale ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Sanglier appelé *Pecari*. Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 312.* — Cochon qu'on appelle *pecari*. Voyage de Waſer imprimé à la ſuite de celui de Dampier. *Rouen, 1715, tome IV, page 222.* — *Pecaris*, eſpèce de cochons ſauvages. *Voyage de Dampier, tome IV, page 69.*

Nota. Il y a peu d'animaux qui aient reçu autant de différens noms que celui-ci : les Sauvages du Breſil l'appeloient *Tajaſſou* ſuivant de Lery ; *Tajacu* ſuivant

parmi les animaux du nouveau monde. Le

Piſon & Marcgrave ; *Caaigoara* auſſi ſuivant Marcgrave ; *Tajouſſou* ſuivant Coreal (Voyage aux Indes orientales. *Paris*, *1722*, *tome I*, *page 173*). Les Mexicains l'appeloient *Quauhtla coymatl*, ou *Quapiẋotl* ou *Coyametl*. Les Voyageurs l'ont auſſi déſigné par des noms différens ; il s'appelle *Pelas* à la baie de tous les Saints ſuivant Dampier (*tome IV*, *page 69*). *Javari* ou *Paquire* à l'île de Tabago ſuivant Rochefort (Relation de l'île de Tabago. *Paris*, *1666*, *page 31*). *Paquiræ* dans le pays des Amazones ſelon Jumilla (*Avignon*, *1758*, *tome II*, *page 6*). *Saino* ou *Zaino* dans pluſieurs endroits de l'Amérique ſelon Joſeph Acoſta (*Paris*, *1600*, *page 196*). *Chuchie* ſelon Oviedo (*Vide* Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 649.) *Coſcui* ſelon Coreal (Voyage de Coreal, *tome I*, *page 84*).

Aper Mexicanus. Faber, *apud* Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 637.

Sus umbilicum in dorſo habens. Aldrov. *de quadrup. biſul.* pag. 939.

Tajacu. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 98 ; & Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 229.

Tajacu ſeu aper Mexicanus moſchiferus. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 97.

Sus minor umbilico in dorſo. Cochon noir. Barrère, *Hiſt. Franc. équin.* pag. 161.

Sus dorſo cyſtifero caudâ nullâ. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 69 ; & edit. VI, pag. 12. — *Tajacu. Sus dorſo cyſtifero caudâ nullâ*, edit. X, pag. 50.

Sus ecaudatus, folliculum ichoroſum in dorſo gerens. Aper Mexicanus. Le ſanglier du Mexique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 111.

pecari reſſemble au premier coup d'œil à notre ſanglier, ou plutôt au cochon de Siam qui, comme nous l'avons dit, n'eſt, ainſi que notre cochon domeſtique, qu'une variété du ſanglier ou cochon ſauvage ; auſſi le pecari a-t-il été appelé *Sanglier* ou *Cochon d'Amérique :* cependant il eſt d'une eſpèce particulière, & qui ne peut ſe mêler avec celle de nos ſangliers ou cochons, comme nous nous en ſommes aſſurés par des eſſais réitérés, ayant nourri & gardé pendant plus de deux ans un pecari avec des truies ſans qu'il ait rien produit. Il diffère encore du cochon par pluſieurs caractères eſſentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; il eſt de moindre corpulence & plus bas ſur ſes jambes ; il a l'eſtomac & les inteſtins différemment conformés ; il n'a point de queue, ſes ſoies ſont beaucoup plus rudes que celles du ſanglier ; & enfin il a ſur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle ſuinte une humeur ichoreuſe fort abondante & d'une odeur très-déſagréable : c'eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une ouverture

dans cette région du corps ; les civettes, le blaireau, la genette ont le réſervoir de leur parfum au-deſſous des parties de la génération ; l'ondatra ou rat muſqué de Canada, le muſc ou chevreuil de muſc ſont ſous le ventre. La liqueur qui ſort de cette ouverture, que le pecari a ſur le dos, eſt fournie par de groſſes glandes que M. Daubenton a décrites avec ſoin *(b)*, auſſi-bien que toutes les autres ſingularités de conformation qui ſe trouvent dans cet animal. On en voit auſſi une bonne deſcription faite par Tyſon dans les Tranſactions Philoſophiques, *numero 153*. Je ne m'arrêterai pas à expoſer en détail les obſervations de ces deux habiles Anatomiſtes, & je remarquerai ſeulement que le Docteur Tyſon s'étoit trompé en aſſurant que cet animal avoit trois eſtomacs, ou, comme le dit Ray *(c)*, un géſier & deux eſtomacs. M. Daubenton démontre clairement qu'il n'a qu'un ſeul eſtomac, mais partagé par deux étranglemens qui en font paroître trois ; qu'il n'y a qu'une ſeule de

(b) Voyez la deſcription du pecari, *tome XX* de l'édition en trente-un volumes.

(c) Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 99.

ces trois poches qui ait une issue de sortie ou pylore, & que par conséquent on ne doit regarder les deux autres poches que comme des appendices, ou plutôt des portions du même estomac, & non pas comme des estomacs différens.

Le pecari pourroit devenir animal domestique comme le cochon; il est à peu près du même naturel; il se nourrit des mêmes alimens; sa chair, quoique plus sèche & moins chargée de lard que celle du cochon, n'est pas mauvaise à manger; elle deviendroit meilleure par la castration; lorsqu'on veut manger de cette viande, il faut avoir grand soin d'enlever au mâle non-seulement les parties de la génération, comme l'on fait au sanglier, mais encore toutes les glandes qui aboutissent à l'ouverture du dos dans le mâle & dans la femelle, il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

Les pecaris sont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale; ils vont ordinairement par

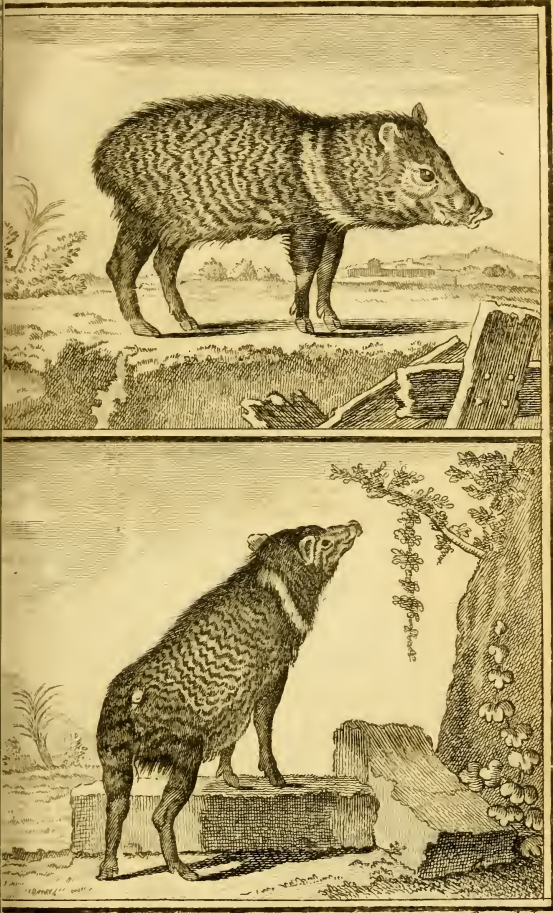
troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble ; ils ont le même inſtinct que les cochons pour ſe défendre, & même pour attaquer ceux ſur-tout qui veulent ravir leurs petits ; ils ſe ſecourent mutuellement, ils enveloppent leurs ennemis, & bleſſent ſouvent les chiens & les Chaſſeurs. Dans leur pays natal, ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais & la fange comme nos ſangliers ; ils ſe tiennent dans les bois où ils vivent de fruits ſauvages, de racines, de graines ; ils mangent auſſi les ſerpens, les crapaux, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds : ils produiſent en grand nombre & peut-être plus d'une fois par an ; les petits ſuivent bientôt leur mère & ne s'en ſéparent que quand ils ſont adultes : on les apprivoiſe, ou plutôt on les prive aiſément en les prenant jeunes ; ils perdent leur férocité naturelle, mais ſans ſe dépouiller de leur groſſièreté, car ils ne connoiſſent perſonne, ne s'attachent point à ceux qui les ſoignent ; ſeulement ils ne font point de mal, & l'on peut, ſans inconvéniens, les laiſſer

aller & venir en liberté ; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, & n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun : ils ont un grognement de colère plus fort & plus dur que celui du cochon, mais on les entend très-rarement crier ; ils soufflent aussi comme le sanglier lorsqu'on les surprend & qu'on les épouvante brusquement ; leur haleine est très-forte, leur poil se hérisse lorsqu'ils sont irrités ; il est si rude qu'il ressemble plutôt aux piquans du hérisson qu'aux soies du sanglier.

L'espèce du pecari s'est conservée sans altération & ne s'est point mêlée avec celle du *cochon marron ;* c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté & devenu sauvage en Amérique : ces animaux se rencontrent dans les bois & vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien ; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée & le pecari

ſont trois eſpèces qui paroiſſent être fort voiſines, & qui cependant ſont diſtinctes & ſéparées les unes des autres, puiſqu'elles ſubſiſtent toutes trois dans le même climat ſans mélange & ſans altération : notre ſanglier eſt le plus fort, le plus robuſte & le plus redoutable des trois ; le pecari quoiqu'aſſez féroce eſt plus foible, plus peſant & plus mal armé ; ces grandes dents tranchantes qu'on appelle *défenſes*, ſont beaucoup plus courtes que dans le ſanglier ; il craint le froid & ne pourroit ſubſiſter ſans abri dans notre climat tempéré, comme notre ſanglier ne peut lui-même ſubſiſter dans les climats trop froids : ils n'ont pu ni l'un ni l'autre paſſer d'un continent à l'autre par les terres du nord ; ainſi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé ſous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre & particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

Ray & pluſieurs autres Auteurs ont prétendu que la liqueur du pecari, qui ſuinte par l'ouverture du dos, eſt une eſpèce de muſc, un parfum agréable,



Benard dir.

LE PECARI OU LE TAJACU.

même au ſortir du corps de l'animal ; que cette odeur agréable ſe fait même ſentir d'aſſez loin, & parfume les endroits où il paſſe & les lieux qu'il habite. J'avoue que nous avons éprouvé mille fois tout le contraire ; l'odeur de cette liqueur, au ſortir du corps de l'animal, eſt ſi déſagréable que nous ne pouvions la ſentir, ni la faire recueillir ſans un extrême dégoût ; il ſemble ſeulement qu'elle devienne moins fétide en ſe deſſéchant à l'air, mais jamais elle ne prend l'odeur ſuave du muſc ni le parfum de la civette, & les Naturaliſtes auroient parlé plus juſte s'ils l'euſſent comparé à celle du Caſtoreum.

LA ROUSSETTE (a), la ROUGETTE (b) & le VAMPIRE (c).

LA Rouſſette & la Rougette nous paroiſſent faire deux eſpèces diſtinctes, mais

(a) La *Rouſſette*. Vulgairement le *Chien-volant*.

Veſpertilio ingens. Cluſii, *Exotic*. pag. 94.

Veſpertilio, Geſn. *Hiſt. avium*. pag. 772.

Canis volans ternatanus orientalis. Seba, vol. I, pag. 91, Tab. 57, fig. n.° 1 & 2.

Veſpertilio caudâ nullâ. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 66; edit. VI, pag. 7. — *Vampirus*. *Veſpertilio ecaudatus naſo ſimplici, membranâ inter femora divisâ*. edit. X, pag. 31.

Veſpertilio cynocephalus ternatanus. Klein, *de quadr.* pag. 61.

Pteropus rufus aut niger, auriculis brevibus acutiuſculis... La *Rouſſette*. Briſſon, *Regn. animal*. pag. 216.

The Great bat, from Madageſcar. Edwards, *Hiſt. of Brids*, part. IV, pag. 180.

(b) La *Rougette*. Le Chien-volant à col rouge.

Pteropus fuſcus, auriculis brevibus acutiuſculis, collo ſuperiore rubro.... La Rouſſette à col rouge. Briſſon, *Regn. animal*. pag. 217.

Nota. Que M. Briſſon a ſéparé avec raiſon le genre de la rouſſette & de la rougette de celui des

qui ſont ſi voiſines l'une de l'autre, & qui ſe reſſemblent à tant d'égards, que nous

chauve-ſouris, & que M. Linnæus s'eſt trompé lorſqu'il a dit que les chauve-ſouris & les rouſſettes avoient également quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & autant à l'inférieure : cela eſt vrai des rouſſettes, mais cela eſt autrement dans les chauve-ſouris ; elles ont, à la vérité, quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, mais en même temps elles en ont ſix à la mâchoire inférieure, ainſi elles ne peuvent être du même genre dans une méthode qui, comme celle de cet Auteur, eſt fondée ſur le nombre & l'ordre des dents.

(c) Le *Vampire*, animal de l'Amérique qui n'a été indiqué que par les noms vagues de *grande Chauve-ſouris d'Amérique*, ou *de Chien-volant de la nouvelle Eſpagne.*

Nota. Que M. Linnæus a donné ce même nom, *Vampirus*, à la rouſſette ; ce n'eſt cependant pas de la rouſſette des Indes orientales à laquelle M. Linnæus applique ce nom de *Vampire*, mais de l'animal d'Amérique dont il eſt ici queſtion, que les Voyageurs ont dit qu'il ſuçoit le ſang des hommes ſans les éveiller ; c'eſt donc à cette troiſième eſpèce & non pas à la première qu'on peut donner le nom de *Vampire.*

Canis volans maximus, auritus, ex novâ Hiſpaniâ. Seba, vol. I, pag. 92, Tab. 58, fig. n.° 1.

Veſpertilio cynocephalus maximus, auritus, ex novâ Hiſpaniâ. Klein, *de quadrup.* pag. 62.

Spectrum, veſpertilio ecaudatus naſo infundibuli formi lanceolato. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 31.

Pteropus auriculis longis patulis, naſo membranâ antrorſum inflexâ aucto. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 217.

croyons devoir les préſenter enſemble. La ſeconde ne diffère de la première que par la grandeur du corps & les couleurs du poil ; la rouſſette dont le poil eſt d'un roux-brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité du corps, & trois pieds d'envergure lorſque les membranes qui lui ſervent d'aîles ſont étendues ; la rougette, dont le poil eſt cendré-brun, n'a guère que cinq pouces & demi de longueur & deux pieds d'envergure ; elle porte ſur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'oranger dont on n'apperçoit aucun veſtige ſur le cou de la rouſſette : elles ſont toutes deux à peu près des mêmes climats chauds de l'ancien continent ; on les trouve à Madagaſcar *(d)*, à l'île de Bourbon, à Ternate, aux Philippines & dans les autres îles de l'Archipel indien, où il paroît qu'elles ſont plus communes que dans la terre ferme des continens voiſins.

(d) Aux îles de Maſcareigne & de Madagaſcar ; le chauve-ſouris ſont groſſes comme des poules, & ſi communes que quelquefois j'en ai vu l'air obſcurci. Leur cri eſt épouvantable. *Voyage de Madagaſcar, par de V. Paris, 1722, pages 83 & 245.*

On trouve auſſi dans les pays les plus chauds du nouveau monde un autre quadrupède volant, dont on ne nous a pas tranſmis le nom américain, & que nous appellerons *Vampire*, parce qu'il ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans leur cauſer aſſez de douleur pour les éveiller : cet animal d'Amérique eſt d'une eſpèce différente de celles de la rouſſette & de la rougette, qui toutes deux ne ſe trouvent qu'en Afrique & dans l'Aſie méridionale. Le vampire eſt plus petit que la rougette qui eſt plus petite elle-même que la rouſſette ; le premier, lorſqu'il vole, paroît être de la groſſeur d'un pigeon, la ſeconde de la grandeur d'un corbeau, & la troiſième de celle d'une groſſe poule. La rougette & la rouſſette ont toutes deux la tête aſſez bien faite ; les oreilles courtes, le muſeau bien arrondi & à peu près de la forme de celui d'un chien. Le vampire au contraire a le muſeau plus alongé, il a l'aſpect hideux comme les plus laides chauve-ſouris, la tête informe & ſurmontée de grandes oreilles fort ouvertes & fort

droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au-deſſus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue & qui augmente de beaucoup la difformité de ſa face. Ainſi, l'on ne peut douter que cette eſpèce ne ſoit toute autre que celles de la rouſſette & de la rougette : le vampire eſt auſſi mal-faiſant que difforme, il inquiète l'homme, tourmente & détruit les animaux. Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique & plus récent que celui de M. de la Condamine : « les » chauve-ſouris, dit-il *(e)*, qui ſucent le » ſang des chevaux, des mulets, & même » des hommes quand ils ne s'en garan- » tiſſent pas en dormant à l'abri d'un » pavillon, ſont un fléau commun à la » plupart des pays chauds de l'Amé- » rique ; il y en a de monſtrueuſes pour la » groſſeur ; elles ont entièrement détruit » à *Borja* & en divers autres endroits le » gros bétail que les Miſſionnaires y » avoient introduit, & qui commençoit à

(e) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine. *Paris, 1745, page 171.*

s'y multiplier ». Ces faits ſont confirmés par pluſieurs autres Hiſtoriens & Voyageurs. Pierre Martyr *(f)*, qui a écrit aſſez peu de temps après la conquête de l'Amérique méridionale, dit qu'il y a dans les terres de l'iſthme de Darien, des chauve-ſouris qui ſucent le ſang des hommes & des animaux, pendant qu'ils dorment, juſqu'à les épuiſer & même au point de les faire mourir; Jumilla *(g)*

(f) In Dariene novi orbis regione Hiſpani nocte veſpertilionum morſibus torquebantur, quæ ſi dormientem forte momorderint quempiam, exhauſto ſanguine trahunt in vitæ diſcrimen & mortuos fuiſſe nonnullos ex ea tabe compertum eſt. Petrus Martyr, *Oceani decadis tertiæ*, lib. IV.

(g) Dans l'Amérique méridionale les chauve-ſouris ſont encore un fléau ſi cruel & ſi funeſte qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire : il y en a de deux ſortes, les unes ſont de la groſſeur de celles que nous voyons en Eſpagne, les autres ſont ſi groſſes qu'elles ont trois quarts d'aune de longueur d'un bout de l'aîle à l'autre. *Les unes & les autres* ſont d'adroites ſangſues s'il en fut jamais, qui rôdent toute la nuit pour boire le ſang des hommes & des bêtes : ſi ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas ſoin de ſe couvrir depuis les pieds juſqu'à la tête, ce qui eſt extrêmement incommode dans des pays auſſi chauds, ils doivent s'attendre à être piqués des chauve-ſouris ; à l'égard de ceux qui dorment dans les maiſons ſous des *moſquiteros*, quand ils n'auroient que le front découvert, ils en ſont infailliblement mordus, & ſi par malheur ces

aſſure la même choſe, auſſi-bien que Don George Juan & Don Antoine de Ulloa *(h)*. Il paroît, en conférant ces témoignages, que l'eſpèce de ces chauve-ſouris qui ſucent le ſang eſt nombreuſe & très-commune dans toute l'Amérique méridionale, néanmoins nous n'avons pu juſqu'ici nous en procurer un ſeul individu, mais on peut voir dans Seba la figure & la deſcription de cet animal, dont le nez eſt ſi extraordinaire que je ſuis très-étonné que les Voyageurs ne l'aient pas remarqué & ne ſe ſoient point écriés ſur cette difformité qui ſaute aux yeux,

oiſeaux leur piquent une veine, ils paſſent des bras du ſommeil dans ceux de la mort, à cauſe de la quantité de ſang qu'ils perdent ſans s'en apercevoir, tant leur piqûre eſt ſubtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchiſſent le dormeur auquel elles ont deſſein d'ôter la vie. *Hiſtoire naturelle de l'Orenoque, par le Père Jumilla, traduite de l'eſpagnol, par M. Eidous. Avignon, 1758, tome III, page 200.*

(h) Les chauve-ſouris ſont communes à Carthagène; elles ſaignent fort adroitement les habitans en leur tirant aſſez de ſang, ſans les éveiller, pour les affoiblir extrêmement. *Extrait de la Relation hiſtorique du voyage de l'Amérique méridionale, par D. George Juan & D. Antoine de Ulloa, &c. Bibliothèque raiſonnée, tome XLIV, page 409.*

& de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il ſe pourroit donc que l'animal étrange dont Seba nous a donné la figure, ne fût pas celui que nous indiquons ici ſous le nom de *vampire*, c'eſt-à-dire, celui qui ſuce le ſang; il ſe pourroit auſſi que cette figure de Seba fût infidèle ou chargée, enfin il ſe pourroit que ce nez difforme fût une monſtruoſité ou une variété accidentelle, quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités conſtantes dans quelques autres eſpèces de chauve-ſouris : le temps éclaircira ces obſcurités & fixera nos incertitudes.

A l'égard de la rouſſette & de la rougette, elles ſont toutes deux au Cabinet du Roi, & elles ſont venues de l'île de Bourbon; ces deux eſpèces ne ſe trouvent que dans l'ancien continent & ne ſont nulle part auſſi nombreuſes, en Afrique & en Aſie, que celle du vampire l'eſt en Amérique. Ces animaux ſont plus grands, plus forts & peut-être plus méchans que le vampire; mais c'eſt à force ouverte, en plein jour auſſi-bien que la nuit qu'ils font leur dégât, ils tuent les volailles & les petits animaux, ils ſe

jettent même ſur les hommes, les inſultent & les bleſſent au viſage par des morſures cruelles; & aucun Voyageur ne dit qu'ils ſucent le ſang des hommes & des animaux endormis.

Les Anciens connoiſſoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui ſont des eſpèces de monſtres, & il eſt vraiſemblable que c'eſt d'après ces modèles bizarres de la Nature que leur imagination a deſſiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes; la cruauté, la voracité, la ſaleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuiſibles des harpies conviennent aſſez à nos rouſſettes. Hérodote *(i)* paroît les avoir indiquées lorſqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-ſouris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la caſſe autour des marais de l'Aſie; qu'ils étoient obligés de ſe couvrir de cuir le corps & le viſage pour ſe garantir de leurs morſures dangereuſes.

(i) Herodot. Lib. III. *Nota.* Il eſt ſingulier que Pline qui nous a tranſmis comme vrais tant de faits apocriphes & même merveilleux, accuſe ici Hérodote de menſonge, & diſe que ce fait des chauve-ſouris, qui ſe jettent ſur les hommes, n'eſt qu'un conte de la vieille & fabuleuſe antiquité.

Strabon *(k)* parle de très-grandes chauve-ſouris dans la Méſopotamie, dont la chair eſt bonne à manger. Parmi les modernes, Albert, Iſidore, Scaliger ont fait mention, mais vaguement, de ces grandes chauve-ſouris. Linſcot, Nicolas Mathias *(l)*, François Pyrard *(m)* en ont parlé plus préciſément, & Oliger Jacobeus *(n)*

(k) In Meſopotamiâ inter Euphratis converſiones, eſt maxima veſpertilionum multitudo, qui longe majores ſunt quam in cæteris locis. Capiuntur, & in eſum condiuntur. Strabon, lib. XVI.

(l) Nicolas Mathias, dans ſon voyage imprimé à Viſurgbourg, en Suédois, dit, *page 123*, que ces grandes chauve-ſouris, volent en troupe pendant la nuit, qu'elles boivent du ſuc des palmiers en ſi grande quantité qu'elles s'enivrent, & tombent comme mortes au pied des arbres; que lui-même en avoit pris une dans cet état, & que l'ayant attachée avec des clous à une muraille, elle rongea les clous & les arrondit avec ſes dents comme ſi on les eût limés; il dit auſſi que ſon muſeau reſſembloit à celui d'un renard.

(m) On voit dans l'île de Saint-Laurent & aux Maldives, des chauve-ſouris plus groſſes que des corbeaux. *Voyage de Pirard. Paris, 1619, tome I, pages 38 & 132.* — Les chauve-ſouris volent en plein jour dans le Malabar; elles ſont groſſes comme des chats, & on les mange ſans répugnance. *Extrait de la Relation des Miſſions du Tranguebar. Bibliothèque raiſonnée, tome XXXII, page 194*

(n) Il y a deux de ces chauve-ſouris dans le *Muſeum*

en a donné une courte deſcription avec la figure ; enfin l'on en trouve des deſcriptions & des figures bien faites dans Seba & dans Edwards, leſquelles s'accordent avec les nôtres.

Les rouſſettes ſont des animaux carnaſſiers, voraces & qui mangent de tout ; car lorſque la chair ou le poiſſon leur manque, elles ſe nourriſſent de végétaux & de fruits de toute eſpèce *(o)*, elles

regium. Haffniæ, 1696, pag. 12, Tab. 5, fig. 3. Il dit que chacune de ces chauve-ſouris étoient grandes comme un gros corbeau ; qu'elles avoient, de la tête en bas, un pied de longueur ; que le membre génital avoit deux pouces de long ; & il ajoute, d'après *Linſcot*, que les Indiens les mangent & les trouvent auſſi bonnes que des perdrix.

(o) Aux îles Manilles on voit ſur les arbres une infinité de grandes chauve-ſouris qui pendent attachées les unes aux autres ſur les arbres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans les bois fort éloignés : elles volent quelquefois en ſi grand nombre & ſi ſerrées qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue : elles ſavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont mûrs ; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui ſe fait entendre de deux milles, & vers le jour elles retournent vers leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux leur font la guerre, non-ſeulement pour ſe venger, mais

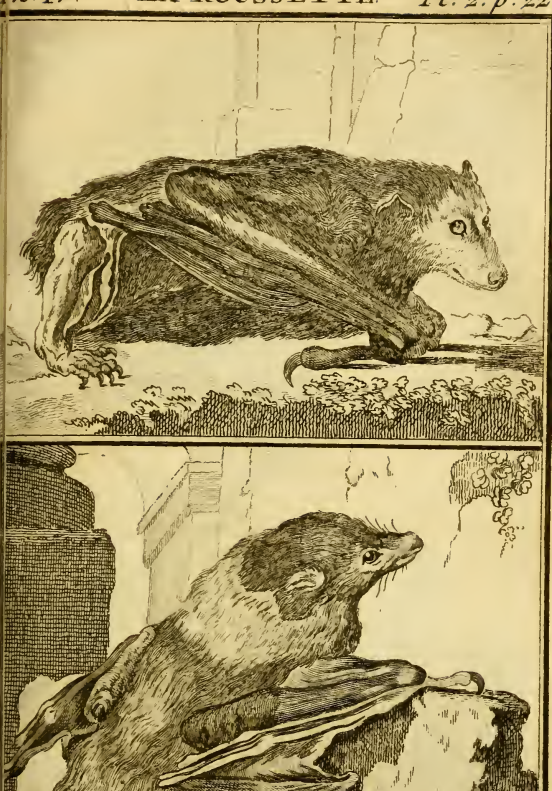
boivent le ſuc des palmiers; & il eſt aiſé de les enivrer & de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vaſes remplis d'eau de palmier ou de quelqu'autre liqueur fermentée : elles s'attachent & ſe ſuſpendent aux arbres avec leurs ongles; elles vont ordinairement en troupe, & plus la nuit que le jour; elles fuient les lieux trop fréquentés & demeurent dans des déſerts, ſur-tout dans les îles inhabitées. Elles ſe portent au coït avec ardeur : le ſexe dans le mâle eſt très-apparent; la verge n'eſt point engagée dans un fourreau comme celle des quadrupèdes, elle eſt hors du corps à peu-près comme dans l'homme & le ſinge *(p)*; le ſexe des femelles eſt auſſi fort apparent; elles n'ont que deux mamelles placées ſur la poitrine, & ne produiſent qu'en petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, ſur-tout

pour ſe nourrir de leur chair à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevoſt, tome X, page 389.*

(p) In hoc animali uterque ſexus dignoſcebatur : nam eorum aliquot qui mihi conſpecti ſunt ſatis longum exertumque penem habebant quales fere ſimiarum eſt. Carol. Cluſii. *Exotic.* Raphelingiæ, 1605, tom. II, pag. 94.

lorſqu'ils ſont jeunes, n'eſt pas mauvaiſe à manger, les Indiens la trouvent bonne, & ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

Les voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-ſouris de ce nouveau continent, ſucent, ſans les éveiller, le ſang des hommes & des animaux endormis. Les Voyageurs de l'Aſie & de l'Afrique, qui font mention de la rouſſette ou de la rougette; ne parlent pas de ce fait ſingulier; néanmoins leur ſilence ne fait pas une preuve complète, ſur-tout y ayant tant de conformité & tant d'autres reſſemblances entre les rouſſettes & ces grandes chauve-ſouris que nous avons appelées *Vampires*; nous avons donc cru devoir examiner comment il eſt poſſible que ces animaux puiſſent ſucer le ſang ſans cauſer en même temps une douleur au moins aſſez ſenſible pour éveiller une perſonne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui ſont très-fortes & groſſes comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, & les animaux ſur-tout, dont le ſommeil

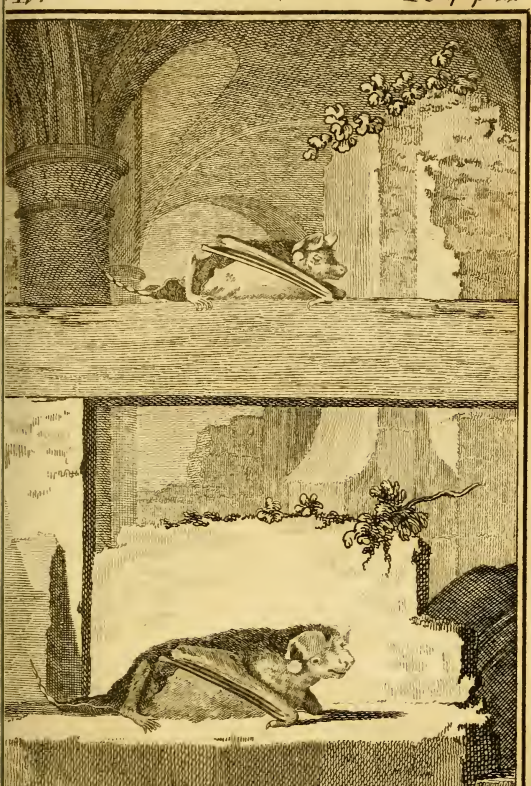


B. dir.

LA ROUGETTE.

B. dir

CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERES.



E. dir.

CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERES.

B. dir.

CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERES.

eſt plus léger que celui de l'homme, ſeroient bruſquement réveillés par la douleur de cette morſure : il en eſt de même des bleſſures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles ; ce n'eſt donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des ouvertures aſſez ſubtiles dans la peau pour en tirer du ſang & ouvrir les veines ſans cauſer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire, mais celle des rouſſettes que M. Daubenton a examinée avec ſoin *(q)* ſemble indiquer la poſſibilité du fait : cette langue eſt pointue & hériſſée de papilles dures très-fines, très-aiguës & dirigées en arrière ; ces pointes qui ſont très-fines peuvent s'inſinuer dans les pores de la peau, les élargir & pénétrer aſſez avant pour que le ſang obéiſſe à la ſuction continuelle de la langue. Mais c'eſt aſſez raiſonner ſur ce fait dont toutes les circonſtances ne nous ſont pas bien connues, & dont quelques-unes ſont peut-être exagérées ou mal rendues par les Ecrivains qui nous les ont tranſmiſes.

(q) Voyez au *tome XX de l'édition en trente-un volumes*, la deſcription des parties intérieures de la Rouſſette.

LE POLATOUCHE (a).

NOUS avons mieux aimé conſerver à cet animal le nom qu'il porte dans ſon pays natal, que d'adopter les noms

(a) Le Polatouche. *Polatucha*, nom de cet animal en Ruſſie, que nous avons adopté; *Létaga*, en Moſcovie; *Wiewiorka*, *lataica* en Pologne; *Sahoueſquanta* chez les Sauvages du Canada; *Aſſapanick* & *Ruimich-patlan* chez les Indiens des autres parties du nord & de l'oueſt de l'Amérique.

Mus Ponticus aut Scythicus, ſciuruſve alius, quem volantem cognominant. Geſner, *Icon. quadr.* pag. 111.

Sciurus Americanus volans. Flying Squirrel. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 215.

Flying Squirrel. *Tranſact. Philoſoph. ann. 1733*, pag. 35.

Ecureuil volant. Cateſby. *Hiſtoire naturelle de la Caroline, tome II, pages 76 & 77.*

Sciurus volans. Seba, *vol. I, pag. 67, Tab. 41, fig. 3.*

Sciurus hypocondriis prolixis volitans. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 67; edit. VI, pag. 9; edit. X, pag. 64.

Sciurus obſcure cinereus aut rufeſcens, cute ab anticis cruribus ad poſtica, membranæ in modum extenſæ, volans.....Sciurus volans. L'écureuil-volant. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 157.

The Flying Squirrel, Edwards, *Hiſt. of Birds, part. IV, pag. 191*, où l'on en voit une aſſez bonne figure.

vagues

vagues & précaires que lui ont donné les Naturalistes ; ils l'ont appelé *Rat-volant*, *Écureuil-volant*, *Loir-volant*, *Rat de Pont*, *Rat de Scythie*, *&c.* Nous exclurons tant que nous pourrons, de l'Histoire Naturelle, ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le Polatouche est d'une espèce particulière qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir & du rat ; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux & par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils ; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes & nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme & de la même grandeur que ceux du loir ; mais il n'est pas comme lui sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le Polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

M. Klein est le premier qui ait donné

une deſcription exacte de cet animal dans les Tranſactions Philoſophiques, *année 1733*. Il étoit cependant connu long-temps auparavant ; on le trouve également dans les parties ſeptentrionales de l'ancien & du nouveau continent *(b)* ; il

(b) Les Hurons du Canada ont de trois ſortes d'écureuils..... Les plus eſtimés ſont les écureuils-volans, nommés *Sahoueſquanta*, qui ont la couleur cendrée, la tête un peu groſſe, & ſont munis d'une panne qui leur prend des deux côtés d'une patte de derrière à celle de devant, leſquelles ils étendent quand ils veulent voler..... Ils produiſent trois ou quatre petits, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat, pages 305 & 306.* — Il y a un autre petit animal que les Indiens de Virginie appellent *Aſſapanick*, & les Anglois *Eſcurieu-volant*, lequel en élargiſſant les jambes & étendant la peau, comme ſi c'étoit des ailes, vole par fois trente ou quarante verges de dix pieds de long. *Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët. Leyde, 1640, liv. III, page 88.* — Les écureuils-volans ſont de la groſſeur d'un gros rat, couleur de gris-blanc : ils ſont auſſi endormis que les autres ſont éveillés ; on les appelle *volans* parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aile lorſqu'ils font ces petits vols. *Voyage de la Hontan, tome II, page 42.* — Les écureuils-volans viennent du nord de l'Amérique, mais on en a depuis peu trouvé en Pologne. *Voyez* Edwards, *Hiſt. nat. of Birds, pag. 291* ; & Cateſby, *Hiſt. nat. de la Caroline, tome II, pages 76 & 77.*

eſt ſeulement plus commun en Amérique qu'en Europe, où il ne ſe trouve que rarement & dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie & la Ruſſie. Ce petit animal habite ſur les arbres comme l'écureuil; il va de branches en branches, & lorſqu'il ſaute pour paſſer d'un arbre à un autre ou pour traverſer un eſpace conſidérable, ſa peau qui eſt lâche & pliſſée ſur les côtés du corps, ſe tire au dehors, ſe bande & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, & de celles de derrière qui s'étendent en arrière dans le mouvement du ſaut. La peau ainſi tendue & tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la ſurface du corps ſans en accroître la maſſe, & retarde par conſéquent l'accélération de la chûte, en ſorte que d'un ſeul ſaut l'animal arrive à une aſſez grande diſtance : ainſi, ce mouvement n'eſt point un vol comme celui des oiſeaux, ni un voltigement comme celui des chauve-ſouris, qui ſe font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées; c'eſt un ſimple ſaut dans lequel tout dépend de la première

impulſion dont le mouvement eſt ſeulement prolongé & ſubſiſte plus longtemps, parce que le corps de l'animal, préſentant une plus grande ſurface à l'air, éprouve une plus grande réſiſtance & tombe plus lentement. On peut voir le détail de la mécanique & du jeu de cette extenſion ſingulière de la peau *, qui n'appartient qu'au polatouche, & qui ne ſe trouve dans aucun autre animal; ce ſeul caractère ſuffiroit donc pour le diſtinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choſes mêmes les plus ſingulières de la Nature ſont-elles jamais uniques? devroit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, & dont les prolongemens s'étendent non-ſeulement d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue. Cet animal, dont la figure & la deſcription nous ont été données par Seba *(c)*, ſous le nom d'*Écureuil-volant* de Virginie, paroît aſſez différent du polatouche pour conſtituer une autre eſpèce; cependant nous ne

* Deſcription du Polatouche, *tome XX* de l'édition en trente-un volumes.

(c) Seba, *vol. I, pag 72, Tab. 44, fig. n.° 3.*

nous presserons pas de prononcer sur sa nature, il est probable que c'est un animal dont l'espèce est réellement existante & différente de celle du polatouche; mais ce pourroit être aussi une simple variété dans cette espèce, & peut-être enfin n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité; car aucun Voyageur, aucun Naturaliste n'a fait mention de cet animal; *Seba* est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de *Vincent*, & je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Nous avons vu & gardé long-temps le polatouche vivant; il a été bien indiqué par les Voyageurs : Sagard Théodat *(d)*, Jean de Laët *(e)*, Fernandès *(f)*,

(d) Voyage au pays des Hurons, *par Sagard Théodat, page 305.*

(e) Histoire du nouveau monde, *par Jean de Laët, page 88.*

(f) Quimichpatlan seu mus volans fusco pilo nigroque promiscue tegitur qui prope brachia & crura est prolixior ac parvarum alarum formâ ..... Est autem cæteris minor, parvo & murino capite, magnis auriculis, &c. Fernand. *Hist. nov. Hisp.* pag. 9. NOTA. Que

la Hontan *(g)*, Denys *(h)*, en ont tous fait mention, ainſi que Mrs Cateſby *(i)*, Dumont *(k)*, le Page du Pratz *(l)*, &c.

cet Auteur ſe trompe en ce qu'il dit que ce ſont de longs poils qui lui tiennent lieu d'ailes, au lieu que ce ſont en effet des prolongemens de la peau.

(g) Voyage de la Hontan, *tome II, page 42.*

(h) Les écureuils-volans ont le poil un peu plus noir que ceux de France; ils ont des ailes qui les prennent du train de derrière à celui de devant, qui s'ouvrent de la largeur de deux bons doigts; c'eſt une petite toile fort mince, couverte deſſus d'un petit poil follet: toute ſa volée ne peut aller qu'à trente ou quarante pas; mais s'il vole d'un arbre à un autre, il volera bien le double. *Deſcription géographique de l'Amérique ſeptentrionale, par Denys. Paris, 1672, tome II, pages 331 & 332.*

(i) Cateſby, *Hiſt. nat. de la Caroline, page 76.*

(k) Les écureuils ſont fort communs à la Louiſiane, où l'on en diſtingue de deux ſortes; les uns ſont en tout ſemblables à ceux que nous connoiſſons en France; les ſeconds ſont d'une couleur un peu plus cendrée, & ont à leurs deux pattes de devant une eſpèce de peau ou de membrane, au moyen de laquelle ils peuvent s'élancer d'un arbre à un autre à une diſtance aſſez éloignée, &c. *Mémoire ſur la Louiſiane, par Dumont, pages 81 & 82.*

(l) Les écureuils-volans ſont ainſi nommés parce qu'ils ſautent d'un arbre à un autre à la diſtance de vingt-cinq à trente pieds & plus; leur poil eſt d'un cendré-foncé: cet animal eſt de la groſſeur d'un rat;

& M.rs Klein, Seba & Edwards en ont donné de bonnes descriptions avec la figure. Ce que nous avons vu nous-mêmes de cet animal s'accorde très-bien avec ce qu'ils en disent : communément il est plus petit que l'écureuil ; celui que nous avons eu ne pesoit guère que deux onces, c'est-à-dire, autant qu'une chauve-souris de la moyenne espèce, & l'écureuil pèse huit ou neuf onces. Cependant il y en a de plus grands ; nous avons une peau de polatouche *, qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire.

Le polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-souris par cette extension de la peau qui, dans le saut, réunit les jambes de devant à celles de derrière, & qui lui sert à se soutenir en l'air : il paroît aussi lui ressembler un peu par le naturel, car il est tranquille &,

ses pattes de derrière tiennent à celles de devant par deux membranes qui le soutiennent en l'air lorsqu'il saute, de sorte qu'il paroît voler, mais il va toujours en baissant, &c. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 98.*

* Voyez-en la description *au tome XX* de l'édition en trente-un volumes.

pour ainſi dire, endormi pendant le jour ; il ne prend de l'activité que le ſoir. Il eſt très-facile à apprivoiſer, mais il eſt en même temps ſujet à s'enfuir, & il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaîne : on le nourrit de pain, de fruits, de graines, il aime ſur-tout les boutons & les jeunes pouſſes du pin & du bouleau ; il ne cherche point les noix & les amendes comme les écureuils ; il ſe fait un lit de feuilles dans lequel il s'enſevelit & où il demeure tout le jour, il n'en ſort que la nuit & quand la faim le preſſe. Comme il a peu de vivacité, il devient aiſément la proie des martes & des autres animaux qui grimpent ſur les arbres ; auſſi l'eſpèce ſubſiſtante eſt-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produiſe ordinairement trois ou quatre petits.

B. dir.

LE POLATOUCHE.

B. dir.

POLATOUCHE ÉTENDU ET VU PAR DERRIERE.

B. dir

E POLATOUCHE VU PAR DEVANT.

LE PETIT-GRIS (a).

ON trouve dans les parties septentrionales de l'un & de l'autre continent l'animal que nous donnons ici sous le nom de *Petit-gris*, il ressemble beaucoup à l'Écureuil, & n'en diffère à l'extérieur que par les caractères suivans: il est plus grand que l'écureuil; il n'a pas le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé; les oreilles sont dénuées de ces longs poils qui surmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui sont constantes, paroissent suffisantes pour constituer une espèce particulière à laquelle nous avons donné

(a) *Petit-gris*, nom que nous avons donné à cet animal qu'on appelle *Écureuil gris, grand écureuil gris, écureuil de Canada, écureuil de Virginie.*

Sciurus Virginianus cinereus major. Ray, *Synopf. quadrup.* pag. 215.

—*Grand écureuil gris.* Catesby, *Hist. naturelle de la Caroline, tome II, page 74.*

Sciurus cinereus, auriculis ex albo flavicantibus ... Sciurus Virginianus. L'écureuil de Virginie. Brisson, *Regn. animal.* pag. 153.

le nom de *petit-gris*, parce que l'on connoît ſous ce même nom la fourrure de cet animal. Pluſieurs Auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe ſont différens de ceux d'Amérique ; que ces petits-gris d'Europe ſont des écureuils de l'eſpèce commune, dont la ſaiſon change ſeulement la couleur dans le climat de notre nord. Sans vouloir nier abſolument ce dernier fait, qui cependant ne nous paroît pas aſſez conſtaté ; nous regardons le petit-gris d'Europe & celui d'Amérique comme le même animal, & comme une eſpèce diſtincte & ſéparée de celle de l'écureuil commun ; car on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale & dans le nord de l'Europe nos écureuils ; ils y ſont de la même groſſeur & de la même couleur, c'eſt-à-dire, d'un rouge ou roux plus ou moins vif, ſelon la température du pays ; & en même temps on y voit d'autres écureuils qui ſont plus grands, & dont le poil eſt gris ou noirâtre dans toutes les ſaiſons. D'ailleurs la fourrure de ces petits-gris eſt beaucoup plus fine & plus douce que celle de nos écureuils ; ainſi, nous croyons pouvoir

assurer que ce sont des animaux, dont les différences étant constantes, les espèces, quoique voisines, ne se font pas mêlées, & doivent par conséquent avoir chacune leur nom. M. Regnard *(b)* dit affirmati-

(b) Ces petits-gris sont ce que nous appelons *Écureuils* en France, qui changent leur couleur rousse lorsque l'hiver & les neiges leur en font prendre une grise; plus ils sont avant vers le Nord, & plus ils sont gris : les Lappons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, & leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissent passer aucuns sans les apercevoir sur les arbres les plus élevés, & avertir par leur aboiement les Lappons qui étoient avec nous. Nous en tuames quelques-uns à coups de fusil, car les Lappons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes avec lesquelles ils les assomment, & nous eumes le plaisir de les voir écorcher avec une vîtesse surprenante. Ils commencent à faire la chasse aux petits-gris vers la Saint-Michel, & tous les Lappons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils sont à grand marché, & qu'on en donne un timbre pour un écu; ce timbre est composé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandises où l'on soit plus trompé qu'à ces petits-gris & aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir & que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. Il n'y a point de distinction à faire, toutes sont de même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprimes avec nos Lappons une particularité surprenante touchant les petits-gris, & qui nous a été confirmée par notre

vement que les petits-gris de Lapponie ſont les mêmes animaux que nos écureuils de France ; ce témoignage eſt ſi poſitif qu'il ſeroit ſuffiſant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres témoignages ; mais

expérience : on ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité, ils changent bien ſouvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un dans tout un hiver où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée ; lorſqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut paſſer quelque lac ou quelque rivière, qui ſe rencontre à chaque pas dans la Lapponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent ſur le bord de l'eau, ſur laquelle ils ſe mettent & s'abandonnent ainſi au gré du vent, élevant leurs queues, en forme de voiles, juſqu'à ce que le vent ſe faiſant un peu fort & la vague élevée, elle renverſe en même temps & le vaiſſeau & le pilote. Ce naufrage, qui eſt bien ſouvent de trois ou quatre milles voiles, enrichit ordinairement quelques Lappons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & les font ſervir à leur uſage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop long-temps ſur le ſable ; il y en a quantité qui font une navigation heureuſe & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable & qu'il n'ait point cauſé de tempêtes ſur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit paſſer pour un conte ſi je ne la tenois par ma propre expérience. *Œuvres de M. Regnard, Paris, 1742, tome I, page 163.*

M. Regnard, qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'hiſtoire naturelle; & il n'a pas demeuré aſſez long-temps en Lapponie pour avoir vu de ſes yeux les écureuils changer de couleur. Il eſt vrai que des Naturaliſtes, entr'autres M. Linnæus, ont écrit que dans le Nord le poil de l'écureuil change de couleur en hiver *(c)*. Cela peut être vrai, car les lièvres, les loups, les belettes changent auſſi de couleur dans ce climat; mais c'eſt du fauve ou du roux au blanc que ſe fait ce changement, & non pas du fauve ou du roux au gris-cendré: & pour ne parler que de l'écureuil, M. Linnæus, dans le *Fauna Suecita*, dit, *æſtate ruber*, *hyeme incanus*, il change donc du rouge au blanc, ou plutôt du roux au blanchâtre; & nous ne croyons pas que cet auteur ait eu de fortes raiſons pour ſubſtituer, comme il l'a fait, à ce mot *incanus* celui de *cinereus*, qui ſe trouve dans ſa dernière

(c) Sciurus vulgaris . . . . habitat in arboribus frequens, æſtate ruber, hyeme incanus. Fauna Suecica. *Stockolm, 1746, page 9.* — Sciurus vulgaris . . . . . *Æſtate ruber, hyeme cinereus.* Syſt. nat. edit. X, pag. 63.

édition du *Syſtema naturæ :* M. Klein *(d)* aſſure au contraire que les écureuils autour de Dantzic ſont rouges en hiver comme en été, & qu'il y en a communément en Pologne de gris & de noirâtres qui ne changent pas plus de couleur que les roux ; ces écureuils gris & noirâtres ſe retrouvent en Canada *(e)* & dans toutes les parties ſeptentrionales de l'Amérique : ainſi, nous nous croyons fondés à regarder le petit-gris, ou, ſi l'on

(d) Sciurus vulgaris rubicundus . . . . Noſtrates tam in ſilvis quam in caveis vulgares & hyeme & eſtate rubri . . . . . In Poloniâ utique vulgares cinerei non mutantes pellem ; *haud rari quoque vulgares nigricantes, &c.* Klein, *de quadrup.* pag. 53. — *In Ukrainâ, inter ſciuros coloris rutili, nigricantes ſpectantur.* Rzaczynski, *auct. Hiſt. nat. Polon.* pag. 321.

(e) Les eſcurieux de Virginie approchent fort de la grandeur de nos connils ; ils ſont noirs ou mêlés de noir & de blanc. Toutefois la plus grande partie ſont cendrés. *Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laët, page 88.* — La plus fine pelleterie du pays des Iroquois eſt la peau des écureuils noirs. Cet animal eſt gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux & très-facile à apprivoiſer. Les Iroquois en font des robes qu'ils vendent juſqu'à ſept ou huit piſtoles. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix. Paris, 1744, tome I, page 273.*

veut, l'écureuil gris comme un animal commun aux deux continens, & d'une espèce différente de celle de l'écureuil ordinaire.

D'ailleurs, nous ne voyons pas que les écureuils, qui sont en assez grand nombre dans nos forêts, se réunissent en troupes; nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivières sur des écorces d'arbres; ils diffèrent donc des petits-gris, non-seulement par la grandeur & la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles; car quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un si grand nombre de témoins *(f)* que nous ne pouvons les nier.

(f) Rei veritate nititur, quod Gesnerus ex Vincentia Beluacensi & Olao M. refert : sciuros, quando aquam transire cupiunt, lignum leviſſimum aquæ imponere eique insidentes & caudâ non tamen ut vult, erectâ sed continuo mota, velificantes, neque flante vento, sed tranquillo æquore transvehi; quod fide dignus fidusque meus emissarius ad insulas Gothlandiæ plus simplici vice observavit, & cum spoliis in littoribus ibidem collectis redux, mirabundus mihi rettulit. Dissertatio de sciuro volante. Transact. Angl. n.° 427, pag. 38. Klein, *de quadrup.* pag. 53. — *Cortice interdum sciurus navigat.* Linnæi, *Syst. nat.* edit. X, pag. 63.

Au reſte, de tous les animaux quadrupèdes non domeſtiques, l'écureuil eſt peut-être celui qui eſt le plus ſujet aux variétés, ou du moins celui dont l'eſpèce a le plus d'eſpèces voiſines. L'écureuil blanc de Sibérie *(g)* ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun. L'écureuil noir *(h)* & l'écureuil gris-foncé *(i)*, tous deux de l'Amérique, pourroient bien n'être auſſi que des variétés de l'eſpèce du petit-gris. L'écureuil de Barbarie, le palmiſte & l'écureuil Suiſſe, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſont trois eſpèces fort voiſines l'une de l'autre.

On a peu d'autres faits ſur l'hiſtoire des petits-gris; Fernandès *(k)* dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique ſe

(g) *Sciurus albus Sibericus.* L'écureuil blanc de Sibérie. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 151.

(h) *Sciurus Mexicanus.* Hernandès, *Hiſt. Mexic.* pag. 582. — *Sciurus niger.* L'écureuil noir. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 151.

(i) L'écureuil d'Amérique. Seba, *vol. I, page 78, pl. XLVIII, fig. 5.* — *Sciurus obſcure cinereus. ... Sciurus Americanus.* L'écureuil d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 152.

(k) Franciſci Fernand. *Hiſt. animal. nov. orbis,* pag. 8.

tient ordinairement sur les arbres & particulièrement sur les pins, qu'il se nourrit de fruits & de graines, qu'il en fait provision pour l'hiver, qu'il les dépose dans le creux d'un arbre où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison, qu'il y fait aussi ses petits, &c. Ces habitudes du petit-gris sont encore différentes de celles de l'écureuil, lequel se construit un nid au-dessus des arbres comme font les oiseaux : cependant nous ne prétendons pas assurer positivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès soit le même que l'écureuil gris de Virginie, & que tous deux soient aussi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe ; nous le disons seulement comme une chose qui nous paroît être très-vraisemblable, parce que ces trois animaux sont à peu près de la même grandeur, de la même couleur & du même climat froid, qu'ils sont précisément de la même forme, & qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *Petit-gris*.

LE PALMISTE (a).

LE BARBARESQUE (b), ET LE SUISSE (c).

LE Palmiſte eſt de la groſſeur d'un Rat ou d'un petit écureuil ; il paſſe ſa vie ſur les palmiers, & c'eſt de-là qu'il a tiré

(a) Le *Palmiſte*. Rat palmiſte. Ecureuil des palmiers. *Muſtela Africana*. Cluſii, *Exotic*. pag. 112.

Muſtela Libyca. Niéremberg, *Hiſt. nat.* Antuerp. 1635, pag. 172.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in dorſo flavicantibus . . . . . Sciurus palmarum vulgo. L'écureuil palmiſte, vulgairement *rat palmiſte*. Briſſon, *Regn. animal*. pag. 156.

(b) Le *Barbaresque* ou l'*Écureuil de Barbarie*.

Sciurus Getulus. Caïus *apud* Geſnerum, *Hiſt. quadr.* pag. 847. — Geſner, *Icon. quadrup*. pag 112.

Sciurus Getulus. Aldrov. *de quadrup. digit. vivip.* pag. 105 & 106.

Getulus. Sciurus fuſcus, ſtriis quatuor albidis longitudinalibus. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 64.

The Barbary Squirel, Edwards *of Birds*, p. 198.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in lateribus alternatim albis, & fuſcis aut nigris . . . Sciurus Getulus, Écureuil de Barbarie. Briſſon, *Regn. animal*. p. 157.

(c) Le *Suiſſe*. L'Écureuil ſuiſſe, l'Écureuil de terre, *Ohiohin* chez les Hurons.

ſon nom ; les uns l'appellent *Rat-palmiſte*,

La ſeconde eſpèce d'écureuils que les Hurons appellent *Ohiohin*, & nous *Suiſſe*, à cauſe de la beauté & diverſité de leur poil, ſont ceux qui ſont rayés & barrés depuis le devant juſqu'au derrière d'une barre ou raie blanche, plus, d'une rouſſe-griſe & noirâtre, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris 1632, pages 305 & 306.*

Écureuil ſuiſſe. Les écureuils Suiſſes ſont de petits animaux comme de petits rats. On les appelle *Suiſſes* parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc qui reſſemble à un pourpoint de Suiſſe. *Voyage de la Hontan, tome II, page 43.*

Il y a une eſpèce d'écureuil dans l'Amérique ſeptentrionale qui eſt un peu plus petite que notre écureuil commun. On nomme *Suiſſe* ce petit écureuil, parce qu'il eſt rayé de la tête à la queue par raies blanches, rouſſes & noires, toutes d'une même longueur d'environ la moitié d'un travers de doigt. *Deſcription de l'Amérique ſeptentrionale, par Denys. Paris, 1632, tome II, pages 331 & 332.*

Sciurus Liſteri. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 216.

Écureuil de terre. Cateſby, *Hiſt. de la Caroline, tome II, pag. 75.*

Petit écureuil de la Caroline, qu'on appelle auſſi *écureuil de terre*, parce qu'il ne vit pas ſur les arbres comme les autres écureuils, mais qu'il gratte la terre comme les lapins & qu'il s'y terre. Edwards, *Hiſt. des oiſeaux, page 181.*

Sciurus rufus, tæniis in dorſo nigris, tæniis ex albo flavicantibus intermixtis . . . Sciurus Carolinenſis. Écureuil de la Caroline. Briſſon, *Regn anim.* pag. 155.

& les autres l'*Écureuil des palmiers ;* & comme il n'eſt ni écureuil, ni rat, nous l'appellerons ſimplement *Palmiſte.* Il a la tête à peu près de la même forme que celle du campagnol, & couverte de même de poils hériſſés ; ſa longue queue n'eſt pas traînante comme celle des rats, il la porte droite & relevée verticalement, ſans cependant la renverſer ſur ſon corps comme fait l'écureuil ; elle eſt couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil ; il a ſur le milieu du dos, tout le long de l'épine depuis le cou juſqu'à la queue, une bande blanchâtre accompagnée de chaque côté d'une bande brune, & enſuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère ſi marqué, par lequel il paroît qu'on pourroit diſtinguer le palmiſte de tous les autres animaux, ſe trouve à peu près le même dans l'écureuil de Barbarie & dans l'écureuil Suiſſe, qu'on a auſſi appelé *Écureuil de terre.* Ces trois animaux ſe reſſemblent à tant d'égards que M. Ray *(d)*

(d) Sciurus Getulus Caii, *muſtela Africana* Cluſii, *eadem nobis videtur . . . . Deſcriptio muſtelæ Africanæ*

a penſé qu'ils ne faiſoient tous trois qu'une ſeule & même eſpèce, mais ſi l'on fait attention que les deux premiers, c'eſt-à-dire, le palmiſte & l'écureuil de Barbarie que nous appelons *Barbareſque*, ne ſe trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent; qu'au contraire le ſuiſſe, ou l'écureuil Suiſſe, décrit par Liſter, Cateſby *(e)* & Edwards *(f)* ne ſe trouve que dans les régions froides & tempérées du nouveau monde, on jugera que ce ſont des eſpèces différentes; & en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes & blanches du ſuiſſe ſont diſpoſées dans un autre ordre que celles du palmiſte; la bande blanche qui s'étend dans le palmiſte, le long de l'épine du dos, eſt noire ou brune dans le ſuiſſe, les bandes blanches ſont à côté de la noire, comme les noires

cum ſciuri Getuli deſcriptione ſatis bene convenit, ut non dubitem idem animal eſſe : huic ſimilis eſt ſciurus à clariſſimo Dom. Liſter, *obſervatus & deſcriptus.* Ray, *Synopſ quadrup* pag. 216.

(e) Cateſby, *Hiſtoire nat. de la Caroline, tome II, pag. 75.*

(f) Edwards, *Nat. hiſt. of Birds.* London, 1741, part. IV, pag. 181.

ſont à côté de la blanche dans le palmiſte ; & d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches ſur le palmiſte, au lieu qu'il y en a quatre ſur le ſuiſſe, celui-ci renverſe ſa queue ſur ſon corps, le palmiſte ne la renverſe pas, il n'habite que ſur les arbres, le ſuiſſe ſe tient à terre, & c'eſt cette différence qui l'a fait appeler *Écureuil de terre ;* enfin il eſt plus petit que le palmiſte, ainſi l'on ne peut douter que ce ne ſoient deux animaux différens.

A l'égard du barbareſque, comme il eſt du même continent, du même climat, de la même groſſeur & à peu près de la même figure que le palmiſte, on pourroit croire qu'ils ſeroient tous deux de la même eſpèce & qu'ils feroient ſeulement variété dans cette eſpèce. Cependant en comparant la deſcription & la figure du barbareſque ou *écureuil de Barbarie*, donnée par Caïus *(g)* & copiée par Aldrovande *(h)* & Jonſton *(i)*, avec la deſcription & la figure que nous donnons ici du

(g) Sciurus Getulus, Caii *apud* Geſnerum. *Hiſt quadrup.* pag. 847.

(h) Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 405.

(i) Jonſt. *de quadrup.* pag. 113.

palmiſte ; & en comparant enſuite la figure & la deſcription de ce même écureuil de Barbarie, donnée par Edwards, on y trouvera des différences très-remarquables & qui indiquent aſſez que ce ſont des animaux différens : nous les avons tous deux au Cabinet du Roi auſſi-bien que le ſuiſſe. Le barbareſque a la tête & le chanfrein plus arqué, les oreilles plus grandes, la queue garnie de poils plus touffus & plus longs que le palmiſte ; il eſt plus écureuil que rat, & le palmiſte eſt plus rat qu'écureuil par la forme du corps & de la tête. Le barbareſque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiſte n'en a que trois ; la bande blanche du milieu ſe trouve dans le palmiſte ſur l'épine du dos, tandis que dans le barbareſque il ſe trouve ſur la même partie une bande noire mêlée de roux, &c. Au reſte, ces animaux ont à peu près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun ; comme lui le palmiſte & le barbareſque vivent de fruits, & ſe ſervent de leurs pieds de devant pour les ſaiſir & les porter à leur gueule ; ils ont la même voix, le même cri, le même

inſtinct, la même agilité ; ils ſont très-vifs & très-doux, ils s'apprivoiſent fort aiſément & au point de s'attacher à leur demeure, de n'en ſortir que pour ſe promener, d'y revenir enſuite d'eux-mêmes ſans être appelés ni contraints ; ils ſont tous deux d'une très-jolie figure, leur robe, rayée de blanc, eſt plus belle que celle de l'écureuil, leur taille eſt plus petite, leur corps eſt plus léger & leurs mouvemens ſont auſſi preſtes. Le palmiſte & le barbareſque ſe tiennent, comme l'écureuil, au-deſſus des arbres, mais le ſuiſſe ſe tient à terre & s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau : il eſt auſſi moins docile & moins doux que les deux autres : il mord ſans ménagement *(k)*, à moins qu'il ne ſoit entièrement apprivoiſé. Il reſſemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel & par les mœurs.

(k) Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. *Paris, 1632, page 306.*

LE TAMANOIR.

B. dir

LE PALMISTE.

B. dir.

ÉCUREUIL SUISSE.

LE TAMANOIR (a),
LE TAMANDUA (b)
ET LE FOURMILLER (c).

IL exiſte dans l'Amérique méridionale trois eſpèces d'animaux à long muſeau, à gueule étroite & ſans aucunes dents,

(a) Le Tamanoir, le Fourmiller-Tamanoir, le Mange-fourmis, le gros mangeur de fourmis. Les Braſiliens appellent cet animal *Tamandua-guacu*, les Naturels de la Guiane l'appellent *Ouariri*. Le nom *Tamanoir* que lui ont donné les François, habitués en Amérique paroît dériver de *Tamandua*.

Tamandua-guacu ſive major. Piſon, *Hiſt. Braſil.* page 320.

Tamandua-guacu Braſilienſibus. Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* page 225.

Mange-fourmis *ou* Renard Américain. *Voyages de Deſmarchais, tome III, page 307.*

Tamandua major caudâ panniculatâ. Barrère, *Hiſt. Franc. équin.* pag. 162.

Myrmecophaga manibus tridactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 63. — *Myrmecophaga palmis tridactylis, plantis pentadactylis*, edit. VI, pag. 8. — *Tridactyla Myrmecophaga palmis tridactilis, plantis pentadactylis*, edit. X, pag. 35. *Nota.* Qu'il y a erreur dans toutes ces phraſes, cet animal ayant quatre doigts ou plutôt quatre ongles, & non pas trois aux pieds de devant : cette erreur

à langue ronde & longue qu'ils inſinuent dans les fourmillères & qu'ils retirent

vient originairement de Seba ; M. Linnæus s'en eſt apparemment rapporté aux deſcriptions imparfaites de cet Auteur, & il a cru que les animaux dont il donne les figures *(pl. XXXVII. n.° 2 ; & pl. XL, n.° 1, vol. I)* étoient le *tamandua-guacu* ; il ſuffiſoit cependant de conſulter Marcgrave, Piſon, Deſmarchais, &c. pour s'aſſurer du contraire.

Mamandua-guacu, id eſt, myrmecophaga omnium maxima. Klein, *de quadrup.* pag. 45, Tab. 5, fig. n.° 1. *Nota.* M. Briſſon remarque avec raiſon que cette figure donnée par M. Klein, eſt défectueuſe en ce que la tête, le cou & le muſeau de l'animal ſont trop longs, & que l'extrémité du muſeau en eſt informe.

Tyrmecophaga roſtro longiſſimo, pedibus anticis tetradactylis, poſticis pentadactylis, caudâ longiſſimis pilis veſtitâ . . . . Myrmecophaga tamanoir *dicta.* Le fourmiller-tamanoir. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 24.

(b) Le *Tamandua*, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté.

Tamandua-i, Braſilienſibus. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 321. — Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 225.

Tyrmecophaga manibus tetradactylis ; plantis pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, pag. 8. — *Tetradactyla. Myrmecophaga palmis tetradactylis, plantis pentadactylis*, edit. X, pag. 35.

Myrmecophaga roſtro longiſſimo, pedibus anticis tetradactylis, poſticis pentadactylis, caudâ fere nudâ . . Myrmecophaga. Le fourmiller. Briſſon, *Regn. anim.* pag. 26.

pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture. Le premier de ces

(c) Le *Fourmiller*, le plus petit fourmiller, le petit mangeur de fourmis, animal Américain que les naturels de la Guiane appellent *Ouatiriouaou.*

Tamandua minor flavescens. Barrère, *Hist. Franc. equin.* pag. 163.

Tamandua seu coati *Americana alba altera.* Seba, vol. I, pag. 60, Tab. 37, fig. n.° 3.

Myrmecophaga manibus monodactylis, plantis tetradactylis. Linnæi, *Syst. nat.* edit. IV, pag. 63. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phrase, cet animal ayant deux doigts ou plutôt deux ongles, & non pas un seul doigt ou un seul ongle aux pieds de devant; seulement le second, qui est l'interne est beaucoup plus petit que le premier qui est l'externe: M. Linnæus avoit probablement construit cette phrase indicative comme celle du tamanoir sur les figures données par Seba, qui dit en effet, *page 60 de son Thesaurus*, que l'animal dont il est ici question n'a qu'un doigt à chaque pied de devant; ce *trésor* de Seba est un magasin mal rangé rempli de pareilles fautes; M. Linnæus a reconnu & corrigé celle-ci dans les éditions suivantes de son Ouvrage. *Myrmecophaga manibus didactylis, plantis tetradactylis.* Linnæi, *Syst. nat.* edit. VI, pag. 8; & edit. X, pag 35.

Myrmecophaga rostro brevi, pedibus anticis didactylis, posticis tetradactylis . . . . . Myrmecophaga. Le petit fourmiller. Brisson, *Regn. animal.* pag. 28.

The little ant-eater. Edwards Glanures. *London, 1758, page 20.*

mangeurs de fourmis eſt celui que les Braſiliens appellent *Tamandua-guacu*, c'eſt-à-dire, *grand Tamandua*, & auquel les François habitués en Amérique, ont donné le nom de *Tamanoir*, c'eſt un animal qui a environ quatre pieds de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, la tête longue de quatorze à quinze pouces, le muſeau très-alongé, la queue longue de deux pieds & demi, couverte de poils rudes & longs de plus d'un pied; le cou court, la tête étroite, les yeux petits & noirs, les oreilles arrondies, la langue menue, longue de plus de deux pieds, qu'il replie dans ſa gueule lorſqu'il la retire toute entière. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur, celles de devant ſont un peu plus hautes & plus menues que celles de derrière: il a les pieds ronds; ceux de devant ſont armés de quatre ongles, dont les deux du milieu ſont les plus grands; ceux de derrière ont cinq ongles. Les poils de la queue, comme ceux du corps, ſont mêlés de noir & de blanchâtre; ſur la queue ils ſont diſpoſés en forme de panache;

l'animal la retourne sur le dos, s'en couvre tout le corps lorsqu'il veut dormir ou se mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil ; les longs poils de la queue & du corps ne sont pas ronds dans toute leur étendue, ils sont plats à l'extrémité & secs au toucher comme de l'herbe desséchée : l'animal agite fréquemment & brusquement sa queue lorsqu'il est irrité, mais il la laisse traîner en marchant quand il est tranquille, & il balaie le chemin par où il passe : les poils des parties antérieures de son corps sont moins longs que ceux des parties postérieures ; ceux-ci sont tournés en arrière & les autres en avant ; il y a plus de blanc sur les parties antérieures, & plus de noir sur les parties postérieures : il y a aussi une bande noire sur le poitrail qui se prolonge sur les côtés du corps & se termine sur le dos près des lombes : les jambes de derrière sont presque noires, celles de devant presque blanches avec une grande tache noire vers le milieu. Le tamanoir marche lentement, un homme peut aisément l'atteindre à la course ; ses pieds paroissent moins faits pour marcher

que pour grimper & pour ſaiſir des corps arrondis, auſſi ſerre-t-il avec une ſi grande force une branche ou un bâton qu'il n'eſt pas poſſible de les lui arracher.

Le ſecond de ces animaux eſt celui que les Américains appellent ſimplement *Tamandua*, & auquel nous conſerverons ce nom; il eſt beaucoup plus petit que le tamanoir; il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue: ſa tête eſt longue de cinq pouces, ſon muſeau eſt alongé & courbé en deſſous; il a la queue longue de dix pouces & dénuée de poils à l'extrémité, les oreilles droites, longues d'un pouce, la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une eſpèce de gouttière ou de canal creux au dedans de la mâchoire inférieure; ſes jambes n'ont guère que quatre pouces de hauteur, ſes pieds ſont de la même forme & ont le même nombre d'ongles que ceux du tamanoir, c'eſt-à-dire, quatre ongles à ceux de devant & cinq à ceux de derrière. Il grimpe & ſerre auſſi-bien que le tamanoir, & ne marche pas mieux; il ne ſe couvre pas de ſa queue qui ne

pourroit lui servir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs est beaucoup plus court que celui de la queue du tamanoir : lorsqu'il dort il cache sa tête sous son cou & sous ses jambes de devant.

Le troisième de ces animaux est celui que les Naturels de la Guiane appellent *Ouatiriouaou*. Nous lui donnons le nom de *Fourmiller* pour le distinguer du tamanoir & du tamandua. Il est encore beaucoup plus petit que le tamandua, puisqu'il n'a que six ou sept pouces de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; il a la tête longue de deux pouces ; le museau proportionnellement beaucoup moins alongé que celui du tamanoir ou du tamandua ; sa queue longue de sept pouces, est recourbée en dessous par l'extrémité qui est dégarnie de poils ; sa langue est étroite, un peu applatie & assez longue ; le cou est presque nul, la tête est assez grosse à proportion du corps, les yeux sont placés bas & peu éloignés des coins de la gueule, les oreilles sont petites & cachées dans le poil, les jambes n'ont que trois pouces de hauteur, les pieds de devant n'ont

que deux ongles, dont l'externe eſt bien plus gros & bien plus long que l'interne ; les pieds de derrière en ont quatre, le poil du corps eſt long d'environ neuf lignes ; il eſt doux au toucher & d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune-vif ; les pieds ne ſont pas faits pour marcher, mais pour grimper & pour ſaiſir ; il monte ſur les arbres & ſe ſuſpend aux branches par l'extrémité de ſa queue.

Nous ne connoiſſons dans ce genre d'animaux que les trois eſpèces deſquelles nous venons de donner les indications. M. Briſſon fait mention, d'après Seba, d'une quatrième eſpèce ſous le nom de *Fourmillers aux longues oreilles*, mais nous regardons cette eſpèce comme douteuſe, parce que dans l'énumération que fait Seba des animaux de ce genre, il nous a paru qu'il y avoit plus d'une erreur : il dit expreſſément, *nous conſervons dans notre Cabinet ſix eſpèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, cependant il ne donne la deſcription que de cinq ; & parmi ces cinq animaux, il place l'*Yſquiepatl* ou *Mouffette* qui eſt un animal

non-seulement d'une espèce, mais d'un genre très-éloigné de celui des mangeurs de fourmis, puisqu'il a des dents *(d)*, & la langue plate & courte comme celle des autres quadrupèdes, & qu'il approche beaucoup du genre des belettes ou des martes. De ces six espèces prétendues & conservées dans le cabinet de Seba, il n'en reste donc déja que quatre, puisque l'ysquiepatl qui faisoit la cinquième n'est point du tout un mangeur de fourmis, & qu'il n'est question nulle part de la sixième, à moins que l'Auteur n'ait sous-entendu comprendre parmi ces animaux le *Pangolin (e)*, ce qu'il ne dit pas dans la description qu'il donne ailleurs de cet animal. Le pangolin se nourrit de fourmis; il a le museau alongé, la gueule étroite & sans aucune dent apparente, la

(d) Vapulavit aliquando optimus autor de nominibus propriis, si ysquiepatl seu vulpeculam Mexicanam, tamanduam dixit, pag. 66. *Quasi aliquam omnino speciem, canis septentrionalis feræ æmulam, maxillâ inferiore crassâ & rotundâ, binis insignibus dentibus armatâ, cum tamen de sex diversis speciebus sit professus, quod omnes dentibus careant.* Klein, *de quadrup.* pag. 43.

(e) C'est le nom que nous donnerons au Lézard écailleux.

langue ronde ; caractères qui lui ſont communs avec les mangeurs de fourmis ; mais il en diffère, ainſi que de tous les autres quadrupèdes, par un caractère unique qui eſt d'avoir le corps couvert de groſſes écailles au lieu de poil : d'ailleurs c'eſt un animal des climats les plus chauds de l'ancien continent, au lieu que les mangeurs de fourmis dont le corps eſt couvert de poil, ne ſe trouvent que dans les parties méridionales du nouveau monde ; il ne reſte donc plus que quatre eſpèces au lieu des ſix annoncées par Seba, & de ces quatre eſpèces, il n'y en a qu'une de reconnoiſſable par ſes deſcriptions : c'eſt la troiſième de celles que nous décrivons ici, c'eſt-à-dire, celle du fourmiller auquel, à la vérité, Seba ne donne qu'un doigt à chaque pied de devant *(f)*, quoiqu'il en ait deux, mais

(f) N.° 3. *Tamandua* ou *Coati d'Amérique blanche différente.* Cet animal eſt tout-à-fait différent du précédent *(Il entend celui de la planche XXXVII, fig. n° 2. Voyez la note ſuivante)*. La tête en eſt beaucoup plus courte & les oreilles beaucoup plus petites, les yeux un peu plus grands & la partie inférieure du muſeau tant ſoit peu plus longue. Leurs langues ſont plus reſſemblantes ; l'une &

qui malgré ce caractère manchot, ne peut être que notre fourmiller. Les trois autres sont si mal décrits qu'il n'est pas possible de les rapporter à leur véritable espèce. J'ai cru devoir citer ici ces descriptions en entier, non-seulement pour prouver ce que je viens d'avancer, mais pour donner une idée de ce gros ouvrage de Seba, & pour qu'on juge de la confiance qu'on peut accorder à cet Écrivain. L'animal qu'il désigne par le nom de *Tamandua murmecophage d'Amérique, tome I, page 60*, & dont il donne la figure, *pl. XXXVII, n.° 2*, ne peut se rapporter à aucun des trois dont il est ici question ; il ne faut pour en être convaincu, que lire la description de

l'autre est longue & étroite, & propre à prendre & à avaler des fourmis. Les épaules sont larges, le corps court & épais, *les pieds de devant présentent un doigt armé d'un ongle large & courbé.* Les jambes & les pieds de derrière imitent ceux d'un singe. Son poil blanchâtre & laineux est plus court que celui du précédent ; il en est de même de sa queue crépue ; cet animal est compté parmi un des plus rares de son espèce. Les Éthiopiens de Surinam les appellent *Coati*, & racontent que quand ils se sentent pris ils se mettent tellement en rond, ayant leurs pieds si fermement attachés l'un contre l'autre,

l'Auteur *(g)*. Le ſecond qu'il indique ſous

qu'à moins qu'ils ne ſe redreſſent d'eux-mêmes, il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout de force. Ils meurent dans un moment dès qu'on les trempe dans l'eſprit-de-vin ou dans la liqueur *kilduivel*. Seba, *vol. I, pages 60 & 61, pl. XXXVII, fig. n.° 3.*

(g) N.° 2. *Tamandua murmecophage d'Amérique.* Cet animal eſt extrêmement commun dans les Indes occidentales, mais nous n'en avons jamais vu qu'on eût tranſporté des Indes orientales, ni entendu dire qu'il s'en trouvât. Quelques Savans ſe font des idées toutes merveilleuſes de cet animal; les uns le prennent pour le lion *formicarius*, les autres pour le *formica-leo*, ceux-ci pour le *formica-vulpes*, & les autres pour le *formica-lupus*. M. Poupard, *page 235 des Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1704*, a remarqué que cet animal étoit gris, ſemblable à une araignée, & qu'il tendoit même des embûches aux fourmis. Cette comparaiſon ne nous paroît pas fort juſte. Baſtamantanus qui a fait un livre entier ſur les reptiles, dont il eſt fait mention dans les Livres ſaints, regarde le *murmecoleo*, nom que quelques perſonnes lui donnent, pour une eſpèce d'eſcarbot qu'on appelle *Eſcarbot cornu*, & que les Allemands nomment *Cerf-volant (tout ceci eſt, comme l'on voit, fort important & fort utile pour la deſcription d'un animal quadrupède)*: mais, continue l'auteur, toutes ces deſcriptions & pluſieurs autres n'expriment point la nature de cet animal dont nous donnons la figure priſe ſur l'original : celui que l'on voit ici eſt incarnat, couvert d'un poil doux & comme la laine, au cou court, aux épaules larges, à la tête & au muſeau long & étroit, d'où ſort une longue langue propre à prendre

le nom de *Tamandua-guacu du Breſil*, ou & à avaler les fourmis qui lui ſervent de nourriture. La ſageſſe du Créateur a donné à ces animaux les organes qui leur étoient néceſſaires pour qu'ils puſſent ſe pourvoir de leur nourriture à leur goût & à leur volonté. Les pattes de devant, ainſi que celles d'un ours, ont chacune, *outre les doigts ordinaires trois autres doigts* qui ont crû par-deſſus les autres & qui ſont armés d'un ongle crochu, lequel eſt principalement très-grand dans le doigt du milieu. C'eſt-là avec quoi ils grattent la terre & en tirent les nids des fourmis. Les narines placées très-proche de la gueule, ſont étroites, rudes & garnies de poils, dont ils ſe ſervent pour flairer où eſt leur manger. Les oreilles ſont oblongues ou pendantes; les pieds de derrière, dans cette eſpèce de tamandua comme dans les ours, ſont partagés en cinq doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & ſont contenus outre cela ſur des talons très-larges. La queue longue & velue finit en pointe, & ils s'en ſervent, ainſi que les ſinges, à ſe tenir fortement attachés aux arbres: la partie propre à la génération dans les mâles eſt remarquable; ils portent leurs teſticules cachés ſous la peau & en dedans. Les fourmis, tant grandes que petites, deviennent la proie de ces animaux, qui à leur tour ſervent aux hommes, ſur-tout dans la Médecine. Seba, *vol. I, page 60, pl. XXXVII, fig. n.° 2. Il faut être bien aveuglément confiant pour établir quelque choſe ſur une pareille deſcription, & pour la rapporter au* tamanoir *ou* tamandua-guacu, *comme l'a fait M. Linnæus, & de ne donner en même temps à cet animal que trois doigts aux pieds de devant, tandis que par cette deſcription même, il y en a trois outre les doigts ordinaires*, trois,

l'Ours qui mange les fourmis (h), pages 65

dit-on, qui ont crû par-deſſus les autres, *choſe abſurde & qui auroit dû faire douter de tout le reſte.*

(h) N.° 2. *Tamandua-guacu du Breſil*, ou l'*Ours qui mange les fourmis.* C'eſt ici la plus grande de toutes ces eſpèces d'animaux que nous ayons vu. Marcgrave la nomme *Tamandua-guacu*, & Cardan, *Urſus formicarius*, c'eſt-à-dire, l'*Ours qui mange les fourmis.* Cet animal a le corps long, les épaules hautes & larges, la tête fort étendue, le muſeau diminuant inſenſiblement, & les narines amples & ouvertes. Sa longue langue qu'il peut tirer en avant d'un *huitième de coudée*, ce qui lui eſt très-avantageux pour attraper les fourmis, finit en une pointe dont le bout forme un petit rond; ſes oreilles ſont longues & *pendantes*, ſes yeux aſſez grands ſont défendus par d'épaiſſes paupières; ſon muſeau eſt long, tout ridé, garni de peu de poil; ſa tête qui eſt plate & petite eſt couverte de poils aſſez preſſés; tout le reſte du corps de cet animal eſt velu de poils longs & épais aſſez ſemblables à des ſoies de cochon, mais qui cependant près de la peau deviennent cotonneux & plus fins; leur couleur eſt d'un châtain-clair, & ſous le ventre d'un brun plus foncé; le deſſus de la queue, qui eſt longue & finiſſant en pointe, eſt d'un fauve-clair; ſa femelle, ici dépeinte, a huit tettes qui ſortent hors du ventre, à ſavoir trois de chaque côté, & deux entre les pieds de devant. Des témoins dignes de foi rapportent qu'elle met bas à chaque portée autant de petits qu'elle a de tettes, en quoi elle auroit conformité avec les truies *qui ne mettent bas beaucoup de petits d'une ventrée, que lorſqu'elles ont pluſieurs tettes.* Les pieds de devant & de derrière

& 66, pl. XL, fig. n.° 1, est indiqué ne diffèrent de ceux qu'on a décrits au n.° 2 de la planche précédente *(il auroit dû dire de la pl. XXXVII; car la planche précédente à celle-ci est la planche XXXIX, où il n'est pas question des mangeurs de fourmis)* qu'en ce qu'ils sont plus grands; les plus grosses fourmis lui servent de nourriture.

Nous conservons dans notre Cabinet *six espèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, qui diffèrent entre eux ou par une forme particulière ou par la tête, les pieds & les ongles. La tamandua, représentée au *n.° 2*, qui suit *(NOTA. Qu'il s'agit ici de l'yfquiepatl qui est plus différente d'un Tamandua qu'un chat ne l'est d'un chien)*, est d'un quart plus petite que celle-ci, & a aussi la tête, les oreilles & les yeux plus petits: son pied de devant a un seul ongle fort & crochu; & celui de derrière a trois doigts & trois ongles, au lieu que les quatre autres espèces ont cinq doigts armés d'autant d'ongles. Leur poil est doux, cotonneux, de la couleur de celui d'un jeune lièvre. La cinquième espèce de tamandua est de la même figure, d'un poil rouge-pâle qui est sur le dos d'un blanc-argenté, & dessous d'un cendré-jaunâtre; cette espèce a quatre tettes & quatre mamelons, deux sous les jambes de devant & deux sous celles de derrière *(cette cinquième espèce, qui est de la même figure que celle qui la précède, est donc encore une espèce d'yfquiepatl & non pas de tamandua)*. La sixième espèce a le museau plus long & les oreilles dressées comme celles d'un renard; toutes ces espèces n'ont point de dents. Seba, *vol. I, pages 65 & 66, Tab. 40, fig. n.° 1. On ne sait ce que veut dire ici l'Auteur, ni ce que ce peut être que cette sixième espèce: on voit seulement qu'il se contredit d'une manière manifeste lorsqu'il avance que toutes ces espèces n'ont point de dents,*

d'une manière vague & équivoque ; cependant je penſerois, avec M.rs Klein *(i)* & Linnæus, que ce pourroit être le vrai *tamandua-guacu* ou *tamanoir*, mais ſi mal décrit & ſi mal repréſenté que M. Linnæus *(k)* a réuni ſous une ſeule eſpèce le premier & le ſecond de ces animaux de Seba, c'eſt-à-dire, celui de la *pl. XXXVII*, *fig. n.°* 2, & celui de la *planche XL*, *fig. n.°* 1. M. Briſſon a regardé ce dernier comme une eſpèce particulière, mais je ne crois pas que l'établiſſement de cette eſpèce ſoit fondé, non plus que le reproche qu'il fait à M. Klein de l'avoir confondue avec celle du tamanoir : il paroît que le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à M. Klein, eſt d'avoir joint à la bonne deſcription

puiſque l'yſquiepatl, qui eſt nommément compris dans les ſix, a des dents, & même en grand nombre. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger & l'ouvrage & l'auteur. Il eſt fâcheux que la plupart des gens qui font des cabinets d'Hiſtoire Naturelle, ne ſoient pas aſſez inſtruits, & que pour ſatisfaire leur petite vanité & faire valoir leur collection, ils entreprennent d'en publier des deſcriptions toujours remplies d'exagérations, d'erreurs & de bévues qui demandent plus de temps pour être réformées qu'il n'en a fallu pour les écrire.

(i) Klein, *de quadrup.* pag. 45.

(k) Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 35.

qu'il nous donne de cet animal, dont la peau bourrée eſt conſervée dans le cabinet de Dreſde, les indications fautives de Seba. Enfin le troiſième de ces animaux, dont on trouve la figure dans cet ouvrage, *vol. II, page* 48, *pl.* XLVII, *n.*° 2, eſt ſi mal décrit que je ne puis me perſuader, malgré la confiance que j'ai à M.rs Linnæus & Briſſon, qu'on puiſſe ſur la deſcription & la figure de l'Auteur, rapporter, comme ils l'ont fait, cet animal au *tamandua-i*, que j'appelle ſimplement *tamandua :* je demande ſeulement qu'on liſe encore cette deſcription *(l)* & qu'on juge. Quelque déſagréables, quelqu'ennuyeuſes que ſoient des diſcuſſions de cette eſpèce, on ne peut les éviter dans les détails de l'Hiſtoire Naturelle : il faut,

(l) Tamandua d'Amérique petit, ou *le mangeur de fourmis, dépeint avec un nid de ces inſectes.* Voilà comme il embraſſe avec les ongles de ſes pieds de devant le nid de fourmis, deſquelles il fait uniquement ſes repas. Voyez ſa tête oblongue, mince, étroite, ſes oreilles courtes, ſon muſeau pointu qui cache ſa langue grande & menue, avec laquelle il attrape les fourmis & les avale, ainſi que nous nous propoſons de le montrer à l'œil dans les planches qui ſuivront *(Il ne montre rien dans les planches ſuivantes)* ; ſa tête, ſes jambes, ſes pieds, ſa queue

avant d'écrire ſur un ſujet, ſouvent très-peu connu, en écarter autant qu'il eſt poſſible toutes les obſcurités, marquer en paſſant les erreurs qui ne manquent jamais de ſe trouver en nombre ſur le chemin de la vérité à laquelle il eſt ſouvent très-difficile d'arriver, moins par la faute de la Nature que par celle des Naturaliſtes.

Ce qui réſulte de plus certain de cette critique; c'eſt qu'il exiſte réellement trois eſpèces d'animaux auxquels on a donné le nom commun de *mangeurs de fourmis*; que ces trois eſpèces ſont le tamanoir, le tamandua & le fourmiller; que la quatrième eſpèce, donnée ſous le nom de *fourmiller aux longues oreilles* par M. Briſſon, eſt douteuſe auſſi-bien que les autres eſpèces indiquées par Seba. Nous

& le devant de ſon corps ſont jaune-paillé, le derrière du corps eſt d'un roux-brun; il porte en bandoulière, ſur la poitrine, un baudrier de poils ſoyeux qui ſe perdent vers le milieu du dos avec les autres ſoies qui commencent dès-lors à le couvrir; ſa queue eſt courte, preſque raſe & recourbée en dedans. Seba, *vol. II, pag. 48, Tab. 47, fig. n.° 2.*

NOTA. Les derniers caractères de cette deſcription conviennent aſſez au tamandua, mais en général elle eſt trop peu exacte pour qu'on puiſſe l'aſſurer.

avons vu le tamanoir & le fourmiller, nous en avons les dépouilles au Cabinet du Roi; ces espèces sont certainement très-différentes l'une de l'autre & telles que nous les avons décrites, mais nous n'avons pas vu le tamandua, & nous n'en parlons que d'après Pison & Marcgrave qui sont les seuls Auteurs qu'on puisse consulter sur cet animal, puisque tous les autres n'ont fait que les copier.

Le tamandua fait, pour ainsi dire, la moyenne proportionnelle entre le tamanoir & le fourmiller pour la grandeur du corps, il a, comme le tamanoir, le museau fort alongé & quatre doigts aux pieds de devant; mais il a, comme le fourmiller, la queue dégarnie de poil à l'extrémité, par laquelle il se suspend aux branches des arbres. Le fourmiller a aussi la même habitude : dans cette situation, ils balancent leur corps, approchent leur museau des trous & des creux d'arbres, ils y insinuent leur longue langue & la retirent ensuite brusquement pour avaler les insectes qu'elle a ramassés.

Au reste, ces trois animaux, qui diffèrent si fort par la grandeur & par les

proportions du corps, ont néanmoins beaucoup de choſes communes, tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles : tous trois ſe nourriſſent de fourmis, & plongent auſſi leur langue dans le miel & dans les autres ſubſtances liquides ou viſqueuſes ; ils ramaſſent aſſez promptement les miettes de pain & les petits morceaux de viande hachée ; on les apprivoiſe & on les élève aiſément ; ils ſoutiennent long-temps la privation de toute nourriture ; ils n'avalent pas toute la liqueur qu'ils prennent en buvant, il en retombe une partie qui paſſe par les narines ; ils dorment ordinairement pendant le jour, & changent de lieu pendant la nuit ; ils marchent ſi mal qu'un homme peut les atteindre facilement à la courſe dans un lieu découvert. Les Sauvages mangent leur chair qui cependant eſt d'un très-mauvais goût.

On prendroit de loin le tamanoir pour un grand renard, & c'eſt par cette raiſon que quelques Voyageurs l'ont appelé *Renard américain ;* il eſt aſſez fort pour ſe défendre d'un gros chien & même

d'un Jaguar ; lorſqu'il en eſt attaqué il ſe bat d'abord debout, &, comme l'ours, il ſe défend avec les mains dont les ongles ſont meurtriers ; enſuite il ſe couche ſur le dos pour ſe ſervir des pieds comme des mains, & dans cette ſituation il eſt preſque invincible & combat opiniâtrément juſqu'à la dernière extrémité, & même lorſqu'il a mis à mort ſon ennemi, il ne le lâche que très-long-temps après ; il réſiſte plus qu'un autre au combat, parce qu'il eſt couvert d'un grand poil touffu, d'un cuir fort épais, & qu'il a la chair peu ſenſible & la vie très-dure.

Le tamanoir, le tamandua & le fourmiller ſont des animaux naturels aux climats les plus chauds de l'Amérique, c'eſt-à-dire, au Breſil, à la Guiane, aux pays des Amazones, &c. On ne les trouve point en Canada ni dans les autres contrées froides du nouveau monde, on ne doit donc pas les retrouver dans l'ancien continent ; cependant Kolbe *(m)* & Deſmarchais *(n)* ont écrit qu'il y avoit de ces animaux en Afrique, mais il me

(m) Deſcription du Cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, page 43.*

(n) Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 307.*

paroît qu'ils ont confondu le pangolin ou lézard écailleux avec nos fourmillers. C'eſt peut-être d'après un paſſage de Marcgrave où il eſt dit : *Tamandua-guacu Braſilienſibus, Congenſibus (ubi & frequens eſt)* umbulu *dictus*, que Kolbe & Deſmarchais ſont tombés dans cette erreur ; & en effet, ſi Marcgrave entend par *Congenſibus* les Naturels de Congo, il aura dit le premier que le tamanoir ſe trouvoit en Afrique, ce qui cependant n'a été confirmé par aucun autre témoin digne de foi. Marcgrave lui-même n'avoit certainement pas vu cet animal en Afrique, puiſqu'il avoue qu'en Amérique même il n'en a vu que les dépouilles. Deſmarchais en parle aſſez vaguement, il dit ſimplement qu'on trouve cet animal en Afrique comme en Amérique, mais il n'ajoute aucune circonſtance qui puiſſe prouver le fait ; & à l'égard de Kolbe nous comptons pour rien ſon témoignage, car un homme qui a vu au Cap de Bonne-eſpérance des élans & des loups-cerviers tous ſemblables à ceux de Pruſſe, peut bien auſſi y avoir vu des tamandua. Aucun des Auteurs qui ont écrit ſur les productions de l'Afrique

B. dir.

LE FOURMILLER.

& de l'Asie, n'ont parlé des tamandua, & au contraire tous les Voyageurs & presque tous les Historiens de l'Amérique en font mention précise ; de Léry, de Laët *(o)*, le P. d'Abbeville *(p)*, Maffé *(q)*, Faber, Nieremberg *(r)*, & M. de la Condamine *(s)*, s'accordent à dire avec Pison, Barrère, &c. que ce sont des animaux Naturels aux pays chauds de l'Amérique ; ainsi nous ne doutons pas que Desmarchais & Kolbe ne se soient trompés, & nous croyons pouvoir assurer de nouveau que ces trois espèces d'animaux n'existent pas dans l'ancien continent.

(o) Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, *pages 485 & 556.*

(p) Mission en l'île de Maragnon, par le Père d'Abbeville. *Paris, 1614, page 248.*

(q) Histoire des Indes, par Maffé, traduite par de Pure. *Paris, 1665, page 71.*

(r) Eusеb. Nieremberg, *Hist. nat.* Antuerpiæ, 1635, pag. 190 & 191.

(s) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, *page 167.*

LE PANGOLIN (a).

ET

LE PHATAGIN (b).

CES animaux ſont vulgairement con nus ſous le nom de *Lézards écailleux* nous avons cru devoir rejeter cett dénomination

(a) Pangolin ou *Panggoeling*, nom que les Indien de l'Aſie méridionale donnent à cet animal : & qu nous avons adopté. Les François habitués aux Inde orientales, l'ont appelé *Lézard écailleux* & *Diable d Java. Panggoeling*, ſelon Seba, ſignifie, dans la langu de Java, *un animal qui ſe met en boule.*

Lacertus Indicus ſquamoſus. Bontii, *Ind. orient. &* page 60.

Lézard écaillé. *Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoir des Animaux, partie III, page 87.*

Armodillus ſquamatus major Ceylanicus, ſeu *Dia bolus Tajovanicus dictus.* Seba, vol. I, pag. 88 Tab. 54, fig. 1; & Tab. 53, fig. 5.

Myrmecophaga pedibus pentadactylis. Linn. *Syſt nat.* edit. IV, pag. 63. — *Manis pedibus penta dactylis, palmis pentadactylis*, edit. VI, pag. 8. — *Manis manibus pentadactylis, pedibus pentadactylis* edit. X, pag. 36.

Pholidotus pedibus anticis & poſticis pentadactylis, ſquamis ſubrotundis..... Pholidotus. Le Pholidote. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 29.

(b) Le

dénomination, 1.° parce qu'elle eſt compoſée, 2.° parce qu'elle eſt ambiguë & qu'on l'applique à ces deux eſpèces, 3.° parce qu'elle a été mal imaginée; ces animaux étant non-ſeulement d'un autre genre, mais même d'une autre claſſe que les lézards qui ſont des reptiles ovipares,

(b) Le *Phatagin* ou *Phatagen*, nom de cet animal aux Indes orientales, & que nous avons adopté.

Lacertus ſquamoſus peregrinus. Cluſii, *Exotic.* pag. 374.

Lacerta Indica Yvannæ congener. Aldrov. *de quadr. digit. ovipar.* pag. 667 & 668. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe indicative, le pangolin étant non-ſeulement d'un genre, mais d'une claſſe differente de l'iguane qui eſt un lézard ovipare.

Lézard de Cluſius. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie III, page 89.*

Lézard des Indes orientales, appelé par les gens du pays, *Phatagen. Hiſtoire de l'Académie royale des Sciences, année 1703, page 39.*

Pholidotus pedibus anticis & poſticis tetradactylis, ſquamis mucronatis, caudâ longiſſimâ.... Pholidotus longicaudatus. Le Pholidote à longue queue. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 31. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe indicative, le phatagin ayant, comme le pangolin, cinq doigts, ou plutôt cinq ongles, à tous les pieds. *Voyez au* tome XXI *de l'édition en trente-un volumes, la deſcription & la comparaiſon de ces deux animaux avec la figure qui repréſente ces cinq doigts.*

au lieu que le Pangolin & le Phatagin ſont des quadrupèdes vivipares : ces noms ſont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, nous ne les avons pas créés, nous les avons ſeulement adoptés.

Tous les lézards ſont recouverts en entier & juſque ſous le ventre d'une peau liſſe & bigarrée de taches qui repréſentent des écailles, mais le pangolin & le phatagin n'ont point d'écailles ſous la gorge ; ſous la poitrine, ni ſous le ventre ; le phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil ſur toutes ces parties inférieures du corps ; le pangolin n'a qu'une peau liſſe & ſans poils. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne ſont pas collées en entier ſur la peau, elles y ſont ſeulement infixées & fortement adhérentes par leur partie inférieure ; elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic, & elles ſe relèvent ou ſe rabaiſſent à la volonté de l'animal, elles ſe hériſſent lorſqu'il eſt irrité, elles ſe hériſſent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſſon : ces écailles ſont ſi groſſes, ſi dures & ſi poignantes

qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'eſt une cuiraſſe offenſive qui bleſſe autant qu'elle réſiſte; les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, &c. ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés, ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils ſe font des bleſſures douloureuſes dès qu'ils veulent les ſaiſir; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraſer, ni les étouffer en les ſurchargeant de leur poids. Le renard qui craint de prendre avec la gueule le hériſſon en boule dont les piquans lui déchirent le palais & la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds & le preſſant de tout ſon poids; dès que la tête paroît, il la ſaiſit par le bout du muſeau & met ainſi le hériſſon à mort; mais le pangolin & le phatagin ſont de tous les animaux, ſans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure eſt la plus forte & la plus offenſive, en ſorte qu'en contractant leur corps & préſentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reſte, lorſque le pangolin & le

phatagin ſe reſſerrent, ils ne prennent pas, comme le hériſſon, une figure globuleuſe & uniforme, leur corps en ſe contractant ſe met en peloton, mais leur groſſe & longue queue reſte au dehors & ſert de cercle ou de lien au corps; cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être ſaiſis, ſe défend d'elle-même, elle eſt garnie deſſus & deſſous d'écailles auſſi dures & auſſi tranchantes que celles dont le corps eſt revêtu, & comme elle eſt convexe en deſſus & plate en deſſous, & qu'elle a la forme à peu près d'une demi-pyramide, les côtés anguleux ſont revêtus d'écailles en équerre pliées à angle droit, leſquelles ſont auſſi groſſes & auſſi tranchantes que les autres, en ſorte que la queue paroît être encore plus ſoigneuſement armée que le corps dont les parties inférieures ſont dépourvues d'écailles.

Le pangolin eſt plus gros que le phatagin, & cependant il a la queue beaucoup moins longue; ſes pieds de devant ſont garnis d'écailles juſqu'à l'extrémité, au lieu que le phatagin a les pieds, &

même une partie des jambes de devant dégarnis d'écailles & couverts de poil. Le pangolin a auſſi les écailles plus grandes, plus épaiſſes, plus convexes & moins cannelées que celles du phatagin qui ſont armées de trois pointes très-piquantes, au lieu que celles du pangolin ſont ſans pointes & uniformément tranchantes. Le phatagin a du poil aux parties inférieures, le pangolin n'en a point du tout ſous le corps, mais entre les écailles qui lui couvrent le dos il ſort quelques poils gros & longs comme des ſoies de cochon, & ces longs poils ne ſe trouvent pas ſur le dos du phatagin. Ce ſont-là toutes les différences eſſentielles que nous ayons remarquées en obſervant les dépouilles de ces deux animaux qui ſont ſi différens de tous les autres quadrupèdes, qu'on les a regardés comme des eſpèces de monſtres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales & conſtantes, nous croyons pouvoir aſſurer que le pangolin & le phatagin ſont deux animaux d'eſpèces diſtinctes & ſéparées; nous avons reconnu ces rapports & ces différences,

non-ſeulement par l'inſpection des trois ſujets que nous avons vus, mais auſſi par la comparaiſon de tous ceux qui ont été obſervés par les Voyageurs & indiqués par les Naturaliſtes.

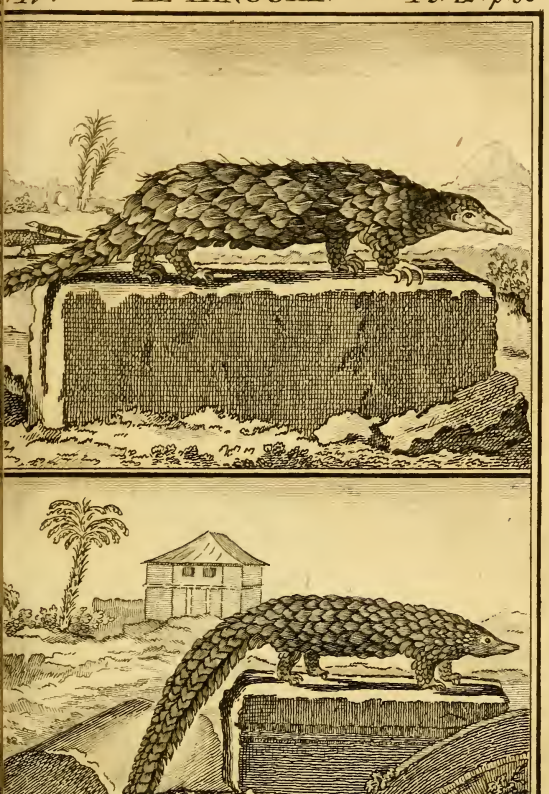
Le pangolin a juſqu'à ſix, ſept & huit pieds de grandeur, y compris la longueur de la queue, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, la queue qui eſt à peu près de la longueur du corps, paroît être moins longue quand il eſt jeune; les écailles ſont auſſi moins grandes, plus minces & d'une couleur plus pâle, elles prennent une teinte plus foncée lorſque l'animal eſt adulte, & elles acquièrent une dureté ſi grande qu'elles réſiſtent à la balle du mouſquet. Le phatagin eſt, comme nous l'avons dit, bien plus petit que le pangolin; tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir & le tamandua; comme eux, le pangolin & le phatagin ne vivent que de fourmis; ils ont auſſi la langue très-longue, la gueule étroite & ſans dents *apparentes*, le corps très-alongé, la queue auſſi fort longue & les ongles des pieds à peu près de la même grandeur & de

la même forme, mais non pas en même nombre ; le pangolin & le phatagin ont cinq ongles à chaque pied, au lieu que le tamanoir & le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant ; ceux-ci ſont couverts de poil ; les autres ſont armés d'écailles, & d'ailleurs ils ne ſont pas originaires du même continent ; le tamanoir & le tamandua ſe trouvent en Amérique, le pangolin & le phatagin aux Indes orientales & en Afrique où les Nègres les appellent *Quogelo (c)* ; ils en

(c) On trouve dans les bois un animal à quatre pieds que les Nègres appellent *Quogelo*. Depuis le cou juſqu'à l'extrémité de la queue, il eſt couvert d'écailles faites à peu près comme les feuilles de l'artichaud, un peu plus pointues : elles ſont ſerrées, aſſez épaiſſes & ſuffiſamment fortes pour le défendre des griffes & des dents des animaux qui l'attaquent. Les tigres & les léopards lui donnent la chaſſe ſans relâche, & n'ont pas de peine à le joindre, parce qu'il s'en faut bien qu'il aille auſſi vîte que ces animaux ; il ne laiſſe pas de fuir, mais comme il eſt bientôt attrapé, & que ſes ongles & ſa gueule lui ſeroient de foibles défenſes contre des animaux qui ont de terribles dents & des griffes bien fortes & bien aiguës, la Nature lui a enſeigné de ſe mettre en boule en pliant ſa queue ſous ſon ventre & ſe ramaſſant de telle manière qu'il ne préſente de tous côtés que les pointes de

mangent la chair qu'ils trouvent délicate & ſaine ; ils ſe ſervent des écailles à pluſieurs petits uſages. Au reſte, le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils ſont doux, innocens & ne font aucun mal ; ils ne ſe nourriſſent que d'inſectes ; ils courent lentement & ne peuvent échapper à l'homme qu'en ſe

ſes écailles. Le tigre ou le léopard ont beau le tourner doucement avec leurs griffes, ils ſe piquent dès qu'ils veulent le faire un peu rudement, & ſont contraints de le laiſſer en repos. Les Nègres l'aſſomment à coups de bâton, l'écorchent, vendent ſa peau aux Blancs & mangent ſa chair : ils diſent qu'elle eſt blanche & délicate. Sa tête & ſon muſeau, que ſa figure pourroit faire prendre pour une tête & un bec de canard, renferme une langue extrémement longue, imbibée d'une liqueur onctueuſe & tenace ; il cherche les fourmillères & les lieux de paſſage de ces inſectes ; il étend ſa langue & la fourre dans leur trou, ou l'aplatit ſur le paſſage ; ces inſectes y courent auſſitôt attirés par l'odeur, & demeurent empêtrés dans la liqueur onctueuſe, & quand l'animal ſent que ſa langue eſt bien chargée de ces inſectes, il la retire & en fait ſa curée. Cet animal n'eſt point méchant, il n'attaque perſonne, il ne cherche qu'à vivre, & pourvu qu'il trouve des fourmis, il eſt content & fait bonne chère. Les plus grands qu'on ait vus de cette eſpèce avoient huit pieds de longueur, y compris la queue qui en a bien quatre. *Voyage de Deſmarchais, tome I, pages 200 & 211.*



B. dir.

LE PHATAGIN.

cachant dans des trous de rochers ou dans des terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits. Ce sont deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles, & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles.

LES TATOUS (a).

LORSQUE l'on parle d'un quadrupède, il ſemble que le nom ſeul emporte l'idée d'un animal couvert de poil; & de même lorſqu'il eſt queſtion d'un oiſeau ou d'un poiſſon, les plumes & les écailles s'offrent à l'imagination, & paroiſſent être des attributs inſéparables de ces êtres. Cependant la Nature, comme ſi elle vouloit ſe ſouſtraire à toute méthode & échapper à nos vues les plus générales, dément nos idées, contredit nos dénominations, méconnoît nos caractères & nous étonne encore plus par ſes exceptions que par ſes loix. Les animaux quadrupèdes qu'on doit regarder comme faiſant la première claſſe de

(a) *Tatu* ou *Tatou*, nom générique de ces animaux au Breſil. *Tatuſia*, ſelon Maffée, *Hiſtoire des Indes. Paris, 1665, page 69.* Les Eſpagnols ont appelé ces animaux *Armadillo*. Nous avons rejeté cette dernière dénomination, parce qu'on l'a également appliquée au pangolin & au phatagin qui ſont des animaux très-différens des tatous pour l'eſpèce & pour le climat.

la Nature vivante, & qui ſont, après l'homme, les êtres les plus remarquables de ce monde, ne ſont néanmoins ni ſupérieurs en tout, ni ſéparés par des attributs conſtans, ou des caractères uniques de tous les autres êtres. Le premier de ces caractères, qui conſtitue leur nom & qui conſiſte à avoir quatre pieds, ſe retrouve dans les lézards, les grenouilles, &c. leſquels néanmoins diffèrent des quadrupèdes à tant d'autres égards, qu'on en a fait avec raiſon une claſſe ſéparée. La ſeconde propriété générale, qui eſt de produire des petits vivans, n'appartient pas uniquement aux quadrupèdes, puiſqu'elle leur eſt commune avec les cétacées. Et enfin le troiſième attribut qui paroiſſoit le moins équivoque, parce qu'il eſt le plus apparent, & qui conſiſte à être couvert de poil, ſe trouve, pour ainſi dire, en contradiction avec les deux autres dans pluſieurs eſpèces qu'on ne peut cependant retrancher de l'ordre des quadrupèdes, puiſqu'à l'exception de ce ſeul caractère, elles leur reſſemblent par tous les autres. Et comme ces exceptions

apparentes de la Nature ne ſont dans le réel que les nuances qu'elle emploie pour rapprocher les êtres même les plus éloignés, il faut ne pas perdre de vue ces rapports ſinguliers & tâcher de les ſaiſir à meſure qu'ils ſe préſentent. Les tatous au lieu de poil, ſont couverts comme les tortues, les écreviſſes & les autres cruſtacées d'une croûte ou d'un têt ſolide; les pangolins ſont armés d'écailles aſſez ſemblables à celles des poiſſons; les porc-épics portent des eſpèces de plumes piquantes & ſans barbe, mais dont le tuyau eſt pareil à celui des plumes des oiſeaux; ainſi, dans la claſſe ſeule des quadrupèdes, & par le caractère même le plus conſtant & le plus apparent des animaux de cette claſſe, qui eſt d'être couverts de poils, la Nature varie en ſe rapprochant de trois autres claſſes très-différentes, & nous rappelle les oiſeaux, les poiſſons à écailles & les cruſtacées. Auſſi faut-il bien ſe garder de juger la nature des êtres par un ſeul caractère, il ſe trouveroit toujours incomplet & fautif; ſouvent même deux & trois caractères, quelque généraux qu'ils puiſſent

être, ne suffisent pas encore ; & ce n'est, comme nous l'avons dit & redit, que par la réunion de tous les attributs & par l'énumération de tous les caractères qu'on peut juger de la forme essentielle de chacune des productions de la Nature. Une bonne description & jamais de définitions, une exposition plus scrupuleuse sur les différences que sur les ressemblances, une attention particulière aux exceptions & aux nuances même les plus légères sont les vraies règles, & j'ose dire les seuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque chose ; & si l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir & à faire des Méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'Histoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses hochets, à la débarrasser de ses langes, nous aurions peut-être avancé son âge, car nous eussions plus écrit pour la science & moins contre l'erreur.

Mais revenons à notre objet. Il existe donc parmi les animaux quadrupèdes & vivipares plusieurs espèces d'animaux qui

ne ſont pas couverts de poil. Les tatous ſont eux ſeuls un genre entier dans lequel on peut compter pluſieurs eſpèces qui nous paroiſſent être réellement diſtinctes & ſéparées les unes des autres : dans toutes, l'animal eſt revêtu d'un têt ſemblable pour la ſubſtance à celle des os ; ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe & la queue juſqu'à l'extrémité, il eſt lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, liſſe & tranſparent ; les ſeules parties ſur leſquelles ce têt ne s'étend pas, ſont la gorge, la poitrine & le ventre qui préſentent une peau blanche & grenue, ſemblable à celle d'une poule plumée ; & en regardant ces parties avec attention, l'on y voit de place en place des rudimens d'écailles qui ſont de la même ſubſtance que le têt du dos ; la peau de ces animaux, même dans les endroits où elle eſt la plus ſouple, tend donc à devenir oſſeuſe, mais l'oſſification ne ſe réaliſe en entier qu'où elle eſt la plus épaiſſe, c'eſt-à-dire, ſur les parties ſupérieures & extérieures du corps & des membres. Le têt qui recouvre toutes ces parties ſupérieures, n'eſt pas d'une ſeule

pièce comme celui de la tortue ; il eſt partagé en pluſieurs bandes ſur le corps, leſquelles ſont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement & de jeu dans cette armure. Le nombre de ces bandes ne dépend pas, comme on pourroit l'imaginer, de l'âge de l'animal, les tatous qui viennent de naître & les tatous adultes ont, dans la même eſpèce, le même nombre de bandes, nous nous en ſommes convaincus en comparant les petits aux grands, & quoique nous ne puiſſions pas aſſurer que tous ces animaux ne ſe mêlent ni ne peuvent produire enſemble ; il eſt au moins très-probable, puiſque cette différence du nombre des bandes mobiles eſt conſtante, que ce ſont ou des eſpèces réellement diſtinctes, ou au moins des variétés durables & produites par l'influence des divers climats. Dans cette incertitude que le temps ſeul pourra fixer, nous avons pris le parti de préſenter tous les tatous enſemble & de faire néanmoins l'énumération de chacun d'eux, comme ſi c'étoit en effet autant d'eſpèces particulières.

Le Père d'Abbeville *(b)* nous paroît être le premier qui ait diſtingué les tatous par des noms ou des épithètes qui ont été pour la plupart adoptées par les Auteurs qui ont écrit après lui. Il en indique aſſez clairement ſix eſpèces. 1.° Le *Tatou-ouaſſou*, qui probablement eſt celui que nous appelons *Kabaſſou;* 2.° le *Tatouète*, que Marcgrave a auſſi appelé *Tatuète*, & auquel nous conſerverons ce nom ; 3.° le *Tatou-peb*, qui eſt le *Tatupeba* ou l'*Encuberto* de Marcgrave, auquel nous conſerverons ce dernier nom ; 4.° le *Tatou-apar* qui eſt le *Tatu-apara* de Marcgrave, auquel nous conſerverons encore ſon nom ; 5.° le *Tatou ouinchum* qui nous paroît être le même que le *Cirquinchum*, & que nous appellerons *Cirquinçon* ; 6.° le *Tatou-miri*, le plus petit de tous, qui pourroit bien être celui que nous appellerons *Cachicame*. Les autres Voyageurs ont confondu les eſpèces, ou ne les ont indiquées que par des noms génériques. Marcgrave a diſtingué & décrit l'*Apar*, l'*Encoubert* & le

(b) Miſſion au Maragnon, par le Père d'Abbeville, Capucin. *Paris, 1614, page 247.*

Tatuète ; Wormius & Grew ont décrit le *Cachicame*, & Grew seul a parlé du *Cirquinçon*; mais nous n'avons eu besoin d'emprunter que les descriptions de l'apar & du cirquinçon, car nous avons vu les quatre autres espèces.

Dans toutes, à l'exception de celle du cirquinçon, l'animal a deux boucliers osseux, l'un sur les épaules & l'autre sur la croupe; ces deux boucliers sont chacun d'une seule pièce, tandis que la cuirasse, qui est osseuse aussi & qui couvre le corps, est divisée transversalement & partagée en plus ou moins de bandes mobiles & séparées les unes des autres par une peau flexible. Mais le cirquinçon n'a qu'un bouclier, & c'est celui des épaules; la croupe, au lieu d'être couverte d'un bouclier, est revêtue jusqu'à la queue par des bandes mobiles pareilles à celles de la cuirasse du corps. Nous allons donner des indications claires & de courtes descriptions de chacune de ces espèces. Dans la première, la cuirasse qui est entre les deux boucliers est composée de trois bandes, dans la seconde elle l'est de six, dans la troisieme de huit, dans la

quatrième de neuf, dans la cinquième de douze, & enfin dans la ſixième il n'y a, comme nous venons de le dire, que le bouclier des épaules, qui ſoit d'une ſeule pièce; l'armure de la croupe, ainſi que celle du corps, ſont partagées en bandes mobiles qui s'étendent depuis le bouclier des épaules juſqu'à la queue, & qui ſont au nombre de dix-huit.

L'APAR (c) ou *le TATOU à trois bandes.*

Le premier auteur qui ait indiqué cet

(c) Apar, *Tatu apara*, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté.

Armadillo ſeu *Tatu genus alterum.* Cluſii. *Exotic.* pag. 109.

Tatu apara. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 232.

Tatu ſeu *Armadillo.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 100.

Tatu apara. Armadilli tertia ſpecies Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 234.

Tatu ſeu *Armadillo orientalis, loricâ oſſeâ toto corpore tectus.* Seba, vol. I, pag. 62. Tab. 38, fig. 2 & 3. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe indicative, cet animal ne ſe trouvant qu'en Amérique & point aux Indes Orientales.

Tatu Geſneri, Tatu apara Marcgravii. Barrère, *Hiſt. Franc. equin.* pag. 163.

animal par une description, est Charles de l'Écluse *(Clusius)*, il ne l'a décrit que d'après une figure ; mais on reconnoît aisément aux caractères qu'elle représente, & qui sont trois bandes mobiles sur le dos, & la queue très-courte, que c'est le même animal que celui dont Marcgrave nous a donné une bonne description sous le nom de *Tatu-apara ;* il a la tête oblongue & presque pyramidale, le museau pointu, les yeux petits, les oreilles courtes & arrondies, le dessus de la tête couvert d'un casque d'une seule pièce ; il a cinq doigts à tous les pieds, dans ceux du devant les deux ongles du milieu sont très-grands, les deux latéraux sont plus petits, & le cinquième, qui est l'extérieur & qui est fait en forme d'ergot, est encore plus petit que tous les autres ; dans les pieds de derrière les cinq ongles

Erinaceus loricatus cingulis tribus. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Dasypus cingulis tribus,* edit. VI, pag. 6. — *Tricinctus. Dasypus cingulis tribus*, edit. X. pag. 51.

Cataphractus scutis duobus , cingulis tribus . . . . . Armadillo orientalis. L'armadille oriental. Brisson , *Regn. animal.* pag. 38. *Nota.* Même erreur au sujet de l'épithète *oriental* , copiée de Seba.

ſont plus courts & plus égaux. La queue eſt très-courte, elle n'a que deux pouces de longueur, & elle eſt revêtue d'un têt tout autour ; le corps a un pied de longueur ſur huit pouces dans ſa plus grande largeur. La cuiraſſe qui le couvre eſt partagée par quatre commiſſures ou diviſions, & compoſée de trois bandes mobiles & tranſverſales qui permettent à l'animal de ſe courber & de ſe contracter en rond ; la peau qui forme les commiſſures eſt très-ſouple. Les boucliers qui couvrent les épaules & la croupe, ſont compoſés de pièces à cinq angles très-élégamment rangées ; les trois bandes mobiles entre ces deux boucliers ſont compoſées de pièces quarrées ou barlongues, & chaque pièce eſt chargée de petites écailles lenticulaires d'un blanc-jaunâtre, Margrave ajoute que quand l'apar ſe couche pour dormir, ou que quelqu'un le touche & veut le prendre avec la main, il rapproche & réunit, pour ainſi dire, en un point ſes quatre pieds, ramène ſa tête ſous ſon ventre, & ſe courbe ſi parfaitement en rond, qu'alors on le prendroit plutôt pour une coquille de mer que pour un

animal terreſtre. Cette contraction ſi ſerrée ſe fait au moyen de deux grands muſcles qu'il a ſur les côtés du corps, & l'homme le plus fort a bien de la peine à le deſſerrer & à le faire étendre avec les mains. Piſon & Ray n'ont rien ajouté à la deſcription de Marcgrave qu'ils ont entièrement adoptée ; mais il eſt ſingulier que Seba, qui nous a donné une figure & une deſcription qui ſe rapportent évidemment à celle de Marcgrave, non-ſeulement paroiſſe l'ignorer puiſqu'il ne le cite pas, mais nous diſe *(d)* avec oſtentation, qu'*aucun Naturaliſte n'a connu cet animal, qu'il eſt extrémement rare, qu'il ne ſe trouve que dans les contrées les plus reculées des Indes orientales, &c.* tandis que c'eſt en effet l'apar du Breſil très-bien décrit par Marcgrave, & dont l'eſpèce eſt auſſi connue qu'aucune autre, non pas aux Indes orientales, mais en Amérique où on le trouve aſſez communément. La ſeule différence réelle qui ſoit entre

(d) Hunc remotiſſimi & maxime versùs orientem ſiti Indiæ loci proferunt..... Animal hocce rarum admodum & haud vulgare eſt, nec ejus mentionem ab ullo autorum factam reperimus, &c. Seba, vol. I, pag. 62.

la deſcription de Seba & celle de Marcgrave, eſt que celui-ci donne à l'apar cinq doigts à tous les pieds, au lieu que Seba ne lui en donne que quatre. L'un des deux s'eſt trompé, car c'eſt évidemment le même animal dont tous deux ont entendu parler.

Fabius Columna *(e)* a donné la deſcription des figures d'un têt de tatou deſſéché & contracté en boule, qui paroît avoir quatre bandes mobiles. Mais comme cet auteur ne connoiſſoit en aucune manière l'animal dont il décrit la dépouille ; qu'il ignoroit juſqu'au nom de *tatou*, duquel cependant Bellon avoit parlé plus de cinquante ans auparavant ; que dans cette ignorance Columna lui compoſe un nom tiré du grec *(Cheloniſcus)* ; que d'ailleurs il avoue que la dépouille qu'il décrit, a été recollée & qu'il y manquoit des pièces ; nous ne croyons pas qu'on doive, comme l'ont fait nos nomenclateurs modernes *(f)*,

(e) Aquatil. & terreſtrium animal. Obſ. Fab. Columna, *auctore*. Romæ, 1606, pag. 15, Tab. pag. 16, fig. 1, 2 & 3.

(f) Quadricinctus. Daſypus cingulis quatuor. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 3.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis quatuor . . . . .

prononcer qu'il existe réellement dans la Nature une espèce de tatou à quatre bandes mobiles ; d'autant plus que depuis ces indications imparfaites données en 1606 par Fabius Columna, on ne trouve aucune notice dans les ouvrages des Naturalistes de ce tatou à quatre bandes, qui, s'il existoit en effet, se seroit certainement retrouvé dans quelques cabinets, ou bien auroit été remarqué par les voyageurs.

L'ENCOUBERT (g) ou *le TATOU à six bandes.*

L'Encoubert est plus grand que

Armadillo Indicus. L'armadille des Indes. Brisson, *Regn. animal.* pag. 39.

(g) Encoubert, *Encuberto* ou *Encubertado*, nom que les Portugais ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Tatou. *Obs. de Bellon*, pag. 211. *Nota.* Quoique Bellon ne parle pas dans sa description du nombre des bandes de son tatou, l'on peut croire que c'est le tatou à six bandes à l'inspection de sa figure, qui cependant est fort mal faite & très-disproportionnée à tous autres égards.

Tatus ieu *Echinus Brasilianus.* Aldrov. *de quadrup.*

l'Apar, il a le deſſus de la tête, du cou

digit. vivip. pag. 478, fig. pag. 480. *Nota.* Aldrovande ne parle pas du nombre des bandes, mais ſa figure en indique diſtinctement ſix.

Tatupeba Braſilianis. Encuberto Luſitanis . . . . . In dorſo ſeptem ſunt diviſuræ, cute fuſcâ intermediâ. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 231. *Nota.* Que ce mot *diviſuræ*, ainſi que ceux de *juncturæ* & de *commiſſuræ*, ſignifient les intervalles entre les bandes, & non pas les bandes mêmes; en ſorte que quand un auteur dit qu'il y a ſept diviſions, jointures ou commiſſures, cela n'indique que ſix bandes & non pas ſept, le nombre de diviſions étant néceſſairement plus grand d'une unité que celui des bandes; je fais cette remarque parce que ces *juncturæ* ou *diviſuræ* ont été priſes pour les bandes elles-mêmes par quelques-uns de nos Naturaliſtes.

Tatu ſive *Armadillo prima Marcgravii.* Ray, *Syn. quadrup.* pag. 233.

Sex cinctus Daſypus cingulis ſenis, pedibus pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis ſex . . . . Armadillo Mexicanus L'armadille du Mexique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 40. *Nota*, qu'il eſt très-incertain que l'*Aiotochtli* de Hernandès & de Nieremberg, & que le *Tatou* de Cluſius & de Laët ſoient en effet l'*Encoubert* ou *Tatou* à ſix bandes, comme l'indique M. Briſſon par ſa nomenclature; aucun de ces Auteurs n'a fait mention du nombre des bandes, & il paroît par leur figure que celle de l'*Aiotochtli* de Hernandès indique plutôt le *Tatou* à huit bandes, & que celle de Nieremberg indiqueroit le *Tatou* à neuf

cou & du corps entier, les jambes & la queue tout autour, revêtus d'un têt osseux très-dur & composé de plusieurs pièces assez grandes & très-élégamment disposées. Il a deux boucliers, l'un sur les épaules & l'autre sur la croupe, tous deux d'une seule pièce ; il y a seulement au-delà du bouclier des épaules & près de la tête une bande mobile entre deux jointures qui permet à l'animal de courber le cou. Le bouclier des épaules est formé par cinq rangs parallèles qui sont composés de pièces dont les figures sont à cinq ou

neuf bandes, qui sont deux espèces que nous connoissons & desquelles nous parlerons bientôt. Nieremberg dit seulement, en faisant mention des différens *Tatous*, qu'il y en a une espèce qui n'a que six bandes, mais il n'en donne ni la description ni la figure : & à l'égard de Clusius, & de Laët qui a copié Clusius, on ne peut pas dire qu'ils aient entendu parler du tatou à six bandes, puisqu'ils ne font aucune mention du nombre de ces bandes, & que leurs figures indiquent dix bandes qu'on doit réduire à huit, parce que dans tous les tatous les deux boucliers, quoique d'une seule pièce chacun, ont tous deux sur leurs bords, & du côté de la cuirasse du dos, un rang dont la mosaïque ressemble à celle des bandes mobiles de cette cuirasse.

ſix angles avec une eſpèce d'ovale dans chacune ; la cuiraſſe du dos, c'eſt-à-dire, la partie du têt qui eſt entre les deux boucliers, eſt partagée en ſix bandes qui anticipent peu les unes ſur les autres, & qui tiennent entr'elles & aux boucliers par ſept jointures d'une peau ſouple & épaiſſe ; ces bandes ſont compoſées d'aſſez grandes pièces carrées & barlongues : de cette peau des jointures il ſort quelques poils blanchâtres & ſemblables à ceux qui ſe voient auſſi en très-petit nombre ſous la gorge, la poitrine & le ventre ; toutes ces parties inférieures ne ſont revêtues que d'une peau grenue & non pas d'un têt oſſeux comme les parties ſupérieures du corps. Le bouclier de la croupe a un bord dont la moſaïque eſt ſemblable à celle des bandes mobiles, & pour le reſte il eſt compoſé de pièces à peu près pareilles à celles du bouclier des épaules. Le têt de la tête eſt long, large & d'une ſeule pièce juſqu'à la bande mobile du cou. L'encoubert a le muſeau aigu, les yeux petits & enfoncés, la langue étroite & pointue, les oreilles ſans poil & ſans

tête, nues, courtes & brunes comme la peau des jointures du dos; dix-huit dents de grandeur médiocre à chaque mâchoire, cinq doigts à tous les pieds avec des ongles assez longs, arrondis & plutôt étroits que larges; la tête & le groin à peu près semblables à ceux du cochon de lait; la queue grosse à son origine, & diminuant toujours jusqu'à l'extrémité où elle est fort menue & arrondie par le bout. La couleur du corps est d'un jaune-roussâtre; l'animal est ordinairement épais & gras, & le mâle a le membre génital fort apparent. Il fouille la terre avec une extrême facilité, tant à l'aide de son groin que de ses ongles; il se fait un terrier où il se tient pendant le jour, & n'en sort que le soir pour chercher sa subsistance; il boit souvent, il vit de fruits, de racines, d'insectes & d'oiseaux lorsqu'il peut en saisir.

Le TATUÈTE (h) ou TATOU à huit bandes.

Le Tatuète n'est pas si grand à

(h) *Tatuète, Tatu-été,* nom de cet animal au Brésil, & que nous avons adopté.

beaucoup près que l'Encoubert ; il a la

Tatus. Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 935. *Nota.* La figure donnée par Geſner a été faite d'après Nature. Quoiqu'elle paroiſſe préſenter dix bandes, les deux dernières ne doivent point être comptées, parce que la première & la dernière ne ſont pas mobiles, & que dans tous les tatous ces deux bandes forment la bordure des boucliers auxquels elles ſont réunies & adhérentes.

Aiotochtli. Hernandès, *Hiſt. Mex.* pag. 314.

Tatu ſeu *Armadillo.* Cluſii, *Exotic.* pag. 330.

Tatou. *Deſcription des Indes occidentales, par de Laët, page 486.*

Tatuete Braſilienſibus, verdadeiro Luſitanis. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 231.

Tatou *ou* Armadille. *Hiſtoire générale des Antilles ; par le Père du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 298, pl. 23, fig. n.° 6. NOTA.* Que cet auteur donne dix bandes à ſon tatou dans ſa deſcription, néanmoins il y a toute apparence, à l'inſpection ſeule de ſa figure, qu'il a compris, dans ce nombre de dix bandes, les deux bords des boucliers dont la moſaïque eſt en effet la même que celle des bandes mobiles ; car, comme nous l'avons déja dit plus d'une fois, ces bords ne ſont pas ſéparés du reſte du bouclier, ils y ſont au contraire tout-à-fait adhérens ; on ne doit donc pas les compter dans le nombre des bandes mobiles qui, par conſéquent, ſe réduit à huit dans la figure donnée par le Père du Tertre.

Tatuete Braſilienſibus, Armadilli ſecunda ſpecies Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 233.

tête petite, le museau pointu, les oreilles droites, un peu alongées, la queue encore plus longue & les jambes moins basses à proportion que l'encoubert; il a les yeux petits & noirs, quatre doigts aux pieds de devant & cinq à ceux de derrière; la tête est couverte d'un casque, les épaules d'un bouclier, la croupe d'un autre bouclier, & le corps d'une cuirasse composée de huit

Septem cinctus. Dasypus cingulis septenis, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 5. *Nota.* Il y a erreur dans cette phrase indicative, cet animal ayant huit bandes mobiles & non pas sept.

Cataphractus scutis duobus, cingulis octo.... Armadillo Brasil. L'armadille du Bresil. Brisson. *Regn. animal.* pag. 41. NOTA. Qu'il n'est nullement prouvé que l'*Armadillo* seu *Aiotochtli* de Nieremberg, & que le *Tatus major moschum redolens* de Barrère, soient en effet le *Tatuète* ou *Tatou* à huit bandes, comme M. Brisson l'indique par sa nomenclature. La figure de Nieremberg présente onze bandes qu'on doit réduire à neuf & non pas à huit. A l'égard de Barrère, il ne donne ni description ni figure des animaux qu'il indique, mais par sa phrase on voit que c'est de l'un des plus grands tatous dont il a voulu parler. Son *Tatus major* n'est donc pas le *Tatuète* de Marcgrave qui, de l'aveu de tous les Auteurs, est un des plus petits.

bandes mobiles qui tiennent entr'elles & aux boucliers par neuf jointures de peau flexible ; la queue eſt revêtue de même d'un têt compoſé de huit anneaux mobiles & ſéparés par neuf jointures de peau flexible. La couleur de la cuiraſſe ſur le dos eſt d'un gris-de-fer, ſur les flancs & ſur la queue elle eſt d'un gris-blanc avec des taches gris-de-fer. Le ventre eſt couvert d'une peau blanchâtre, grenue & ſemée de quelques poils. L'individu de cette eſpèce qui a été décrit par Marcgrave avoit la tête de trois pouces de longueur, les oreilles de près de deux, les jambes d'environ trois pouces de hauteur, les deux doigts du milieu des pieds de devant d'un pouce, les ongles d'un demi-pouce ; le corps depuis le cou juſqu'à l'origine de la queue avoit ſept pouces & la queue neuf pouces de longueur ; le têt des boucliers paroît ſemé de petites taches blanches, proéminentes & larges comme des lentilles ; les bandes mobiles qui forment la cuiraſſe du corps ſont marquées par des figures triangulaires ; ce têt n'eſt pas

dur, le plus petit plomb suffit pour le percer & pour tuer l'animal, dont la chair est fort blanche & très-bonne à manger.

Le CACHICAME *(i)* ou *TATOU à neuf bandes.*

Nieremberg n'a, pour ainsi-dire,

(i) Cachicame, Cachicamo. Les Espagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens sous le nom de *Cachicamo*, d'*Aruco*, de *che de chuca*, &c. *Histoire naturelle de l'Orenoque, par Gumilla. Avignon, 1758, tome III, page 225.* Nous avons adopté pour cette espèce le nom de *Cachicame*, afin de la distinguer des autres.

Armadillo seu *Aiotochtli.* Nieremberg, *Hist. nat Peregr.* pag. 158.

Armadillo . . . . . Reliquum dorsi novem ambitur circulis. Museum Wormianum, pag. 335.

The pig-headed Armadillo Grew, *Mus. Soc. Reg. Lond.* pag. 18.

Tatou *ou* Armadille. *Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome II, page 387, figure.*

Tatu seu *Armadillo Americanus.* Seba, vol. I, pag. 45, Tab. 29, fig. 1. *Nota.* Que quoique l'auteur fasse mention de dix bandes dans sa description, il n'y en a que neuf dans la figure.

Tatu porcinus, tatu simpliciter, porcellus Cataphractus,

qu'indiqué cet animal dans la deſcription imparfaite qu'il en donne; Wormius & Grew l'ont beaucoup mieux décrit : l'individu qui a ſervi de ſujet à Wormius étoit adulte & des plus grands de cette

Armadillo communiter. Klein, *de quadrup.* pag. 48. *Nota.* Que cet Auteur ſuit à la lettre la deſcription de Seba, & qu'il ſe trompe comme lui en donnant dix bandes au lieu de neuf à cet animal.

Erinaceus loricatus, cingulis novem, manibus tridactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Daſypus cingulis novem. Pedes 3 — 5,* edit. VI, pag. 6. *Nota.* Qu'il y a erreur dans ces phraſes indicatives, cet animal ayant quatre doigts & non pas trois aux pieds de devant; M. Linnæus s'eſt corrigé lui-même dans les éditions ſuivantes.

Novem cinctus. Daſypus cingulis novem, palmis tetradactylis plantis pentadactylis..... An a ſequente ſufficienter diſtinctus. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 6. *Nota.* Que ce doute de M. Linnæus au ſujet de la diſtinction de cette eſpèce avec la précédente ne nous paroît pas ſans fondement; nous avons pluſieurs individus de l'une & de l'autre, & l'on verra par nos deſcriptions que tout, juſqu'aux plus petites parties, eſt ſi ſemblable dans le tatuète & dans le cachicame qu'on peut préſumer avec vraiſemblance qu'ils ſont tous deux de la même eſpèce, quoique l'un ait une bande de plus que l'autre.

Cataphractus ſcutis duobus cingulis novem . . . . Armadillo Guianenſis. L'armadille de Cayenne. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 42.

espèce ; celui de Grew étoit plus jeune & plus petit, nous ne donnerons pas ici leurs descriptions en entier, d'autant qu'elles s'accordent avec la nôtre, & que d'ailleurs il est à présumer que ce tatou à neuf bandes, ne fait pas une espèce réellement distincte du tatuète qui n'en a que huit, & auquel, à l'exception de cette différence, il nous a paru ressembler à tous autres égards. Nous avons deux tatous à huit bandes qui sont desséchés & qui paroissent être deux mâles, nous avons sept ou huit tatous à neuf bandes, un bien entier qui est femelle & les autres desséchés, dans lesquels nous n'avons pu reconnoître le sexe ; il se pourroit donc, puisque ces animaux se ressemblent parfaitement, que le tatuète ou tatou à huit bandes, fût le mâle, & le cachicame ou tatou à neuf bandes la femelle. Ce n'est qu'une conjecture que je hasarde ici, parce que l'on verra dans l'article suivant la description de deux autres tatous, dont l'un a plus de rangs que l'autre sur le bouclier de la croupe, & qui cependant se ressemblent à tant d'autres égards

qu'on pourroit penſer que cette différence ne dépend que de celle du ſexe ; car il ne ſeroit pas hors de toute vraiſemblance que ce plus grand nombre de rangs ſur la croupe, ou bien celui des bandes mobiles de la cuiraſſe appartinſſent aux femelles de ces eſpèces, comme néceſſaires pour faciliter la geſtation & l'accouchement dans des animaux dont le corps eſt ſi étroitement cuiraſſé. Dans l'individu dont Wormius a décrit la dépouille, la tête avoit cinq pouces depuis le bout du muſeau juſqu'aux oreilles, & dix-huit pouces depuis les oreilles juſqu'à l'origine de la queue, qui étoit longue d'un pied, & compoſée de douze anneaux. Dans l'individu de la même eſpèce, décrit par Grew, la tête avoit trois pouces, le corps ſept pouces & demi, la queue onze pouces ; les proportions de la tête & du corps s'accordent, mais la différence de la queue eſt trop conſidérable, & il y a grande apparence que dans l'individu décrit par Wormius, la queue avoit été caſſée, car elle auroit eu plus d'un pied de longueur ; comme dans

cette espèce la queue diminue de grosseur au point de n'être à l'extrémité pas plus grosse qu'une petite aleine & qu'elle est en même temps très-fragile, il est rare d'avoir une dépouille où la queue soit entière comme dans celle qu'a décrit Grew. L'individu décrit par M. Daubenton *, s'est trouvé avoir à très-peu près les mêmes dimensions & proportions que celui de Grew.

* Voyez-en la description au *tome XXI* de l'édition en trente-un volumes.

Le KABASSOU *(k)*, ou *TATOU à douze bandes.*

Le Kabassou nous paroît être le plus

(k) Kabassou, nom qu'on donne à Cayenne à la grande espèce de tatous, & que nous avons adopté.

Tatus major moschum redolens. Tatuete Brasilienſibus, Marcgravii. Tatou-kabassou. Barrère, *Hist. Franc. équin. pag. 163. NOTA.* 1.° Que Barrère ne devoit pas rapporter ce tatou qui est de la plus grande espèce au tatuète de Marcgrave qui est une des plus petites. *Nota.* 2.° Que comme Barrère n'a donné ni description ni figure de son tatou-kabassou, nous n'assurons pas positivement que ce soit le même que celui dont il est ici question & qui a douze bandes, c'est par conjecture que nous en avons ainsi jugé, attendu que c'est le plus grand des tatous, & celui par

grand de tous les tatous, il a la tête plus groſſe, plus large & le muſeau moins effilé que les autres, les jambes plus épaiſſes, les pieds plus gros, la queue ſans têt, particularité qui ſeule ſuffiroit pour faire diſtinguer cette eſpèce

conſéquent qui ſe rapporte le mieux à ſon mot indicatif, *Tatus major.*

Tatu ſeu *Armadillo Africanus.* Seba, vol. I, pag. 47. Tab. 30, fig. n.os 3 & 4. *Scutum oſſeum toto incumbens corpori tripartitum eſt.* Seba, vol. I, pag. 47. *Nota.* 1.° Que ce tatou, comme tous les autres, ne ſe trouve qu'en Amérique & non pas en Afrique. *Nota.* 2.° Que ce qui a pu tromper le Deſcripteur du cabinet de Seba & lui faire croire que cet animal n'avoit en effet le têt diviſé qu'en trois parties, c'eſt que les douze bandes mobiles de la cuiraſſe du corps ne paroiſſent pas auſſi diſtinctes & anticipent beaucoup moins les unes ſur les autres que dans les autres eſpèces, en ſorte que cette cuiraſſe paroît au premier coup d'œil comme ſi elle n'étoit que d'une ſeule pièce dont les rangs ſeroient immobiles comme ceux des boucliers; mais pour peu qu'on y regarde de plus près, on voit que les bandes ſont mobiles entr'elles & qu'elles ſont au nombre de douze.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis duodecim..... *Armadillo Africanus.* L'armadille d'Afrique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 43. *Nota.* Qu'au lieu de réunir à cette eſpèce *(page 43, n.° 7)*, le *Daſypus tegmine tripartito* de M. Linnæus, l'auteur auroit dû d'après Linnæus même le rapporter à ſa première eſpèce *(pag. 37, n.° 1)*.

de toutes les autres ; cinq doigts à tous les pieds & douze bandes mobiles qui n'anticipent que peu les unes sur les autres. Le bouclier des épaules n'est formé que de quatre ou cinq rangs, composés chacun de pièces quadrangulaires assez grandes ; les bandes mobiles sont aussi formées de grandes pièces, mais presque exactement carrées ; celles qui composent les rangs du bouclier de la croupe, sont à peu près semblables à celles du bouclier des épaules, le casque de la tête est aussi composé de pièces assez grandes, mais irrégulières. Entre les jointures des bandes mobiles & des autres parties de l'armure s'échappent quelques poils pareils à des soies de cochon ; il y a aussi sur la poitrine, sur le ventre, sur les jambes & sur la queue des rudimens d'écailles qui sont ronds, durs & polis comme le reste du têt, & autour de ces petites écailles on voit de petites houpes de poil. Les pièces qui composent le casque de la tête, celle des deux boucliers & de la cuirasse étant proportionnellement plus grandes & en plus petit nombre dans le kabassou que dans

les autres tatous, l'on doit en inférer qu'il eſt plus grand que les autres; dans celui qu'on a repréſenté *(pl. XIX)*, la tête avoit ſept pouces, le corps vingt-un, mais nous ne ſommes pas aſſurés que celui de la *planche XVIII*, ſoit de la même eſpèce que celui-ci; ils ont beaucoup de choſes ſemblables & entr'autres les douze bandes mobiles, mais ils diffé-rent auſſi à tant d'égards, que c'eſt déjà beaucoup haſarder que de ne mettre entre eux d'autre différence que celle du ſexe *.

* Voyez au *tome XXI* de l'édition en trente-un volumes, les deſcriptions & les dimenſions comparées de ces deux kabaſſous.

Le CIRQUINÇON *(l)* ou *TATOU à dix-huit bandes.*

M. Grew eſt le premier qui ait décrit

(l) Cirquinçon ou *Cirquinchum*, nom que l'on donne communément aux tatous à la Nouvelle Eſpagne, & que nous avons adopté pour diſtinguer cette eſpèce des autres.

Tatou ouinchum. D'Abbeville, *Miſſion au Maragnon: Paris, 1614, page 248.*

The Weeſle-headed Armadillo. Grew, *Muſ. Reg. Societ. Londin.* London, 1681, pag. 19 & 20.

Tatu Muſtelinus, Soc. reg. Muſ. the Weeſle-headed Armadillo. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 225.

cet animal dont la dépouille étoit conservée dans le Cabinet de la Société royale de Londres. Tous les autres tatous ont, comme nous venons de le voir, deux boucliers chacun d'une seule piéce, le premier sur les épaules & le second sur la croupe; le cirquinçon n'en a qu'un, & c'eſt sur les épaules; on lui a donné le nom de *Tatou-belette*, parce qu'il a la tête à peu près de la même forme que celle de la belette. Dans la deſcription de cet animal, donnée par Grew *, on trouve qu'il avoit le corps d'environ dix pouces de long, la tête de trois pouces, la queue de cinq, les jambes de deux ou trois pouces de hauteur, le devant de la tête large & plat, les yeux petits, les oreilles longues d'un pouce, cinq doigts aux quatre pieds, de grands ongles longs d'un pouce aux trois doigts du milieu, des ongles plus courts aux deux autres

Cataphractus ſcuto unico, cingulis octodecim . . . . . Armadillo. L'armadille. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 37.

* *Nota.* Que je réduis ici la meſure angloiſe à celle de France.

doigts ; l'armure de la tête & celle des jambes compoſée d'écailles arrondies, d'environ un quart de pouce de diamètre ; l'armure du cou d'une ſeule pièce, formée de petites écailles carrées : le bouclier des épaules auſſi d'une ſeule pièce & compoſé de pluſieurs rangs de pareilles petites écailles carrées ; ces rangs du bouclier, dans cette eſpèce comme dans toutes les autres, ſont continus & ne ſont pas ſéparés les uns des autres par une peau flexible, ils ſont adhérens par ſymphyſe ; tout le reſte du corps, depuis le bouclier des épaules juſqu'à la queue, eſt couvert de bandes mobiles & ſéparées les unes des autres par une membrane ſouple, ces bandes ſont au nombre de dix-huit, les premières du côté des épaules ſont les plus larges, elles ſont compoſées de petites pièces carrées & barlongues ; les bandes poſtérieures ſont faites de pièces rondes & carrées, & l'extrémité de l'armure près de la queue eſt de figure parabolique ; la moitié antérieure de la queue eſt environnée de ſix anneaux dont les pièces ſont compoſées de petits carrés ; la

ſeconde moitié de la queue juſqu'à l'extrémité eſt couverte d'écailles irrégulières. La poitrine, le ventre & les oreilles ſont nues comme dans les autres eſpèces. Il ſemble que de tous les tatous celui-ci ait le plus de facilité pour ſe contracter & ſe ſerrer en boule à cauſe du grand nombre de ſes bandes mobiles qui s'étendent juſqu'à la queue.

Ray a décrit, comme nous, le cirquinçon d'après Grew ; M. Briſſon paroît s'être conformé à la deſcription de Ray, auſſi a-t-il très-bien déſigné cet animal qu'il appelle ſimplement *armadille;* mais il eſt ſingulier que M. Linnæus, qui devoit avoir les deſcriptions de Grew & de Ray ſous les yeux, puiſqu'il les cite tous deux, ait indiqué *(m)* ce même animal comme n'ayant qu'une bande, tandis qu'il en a dix-huit. Cela ne peut être fondé que ſur une mépriſe aſſez évidente, qui conſiſte à avoir pris le *tatu ſeu*

(m) Unicinctus Daſypus tegmine tripartito pedibus pentadactylis . . . . . Tatu ſeu *Armadillo Africanus.* Seba, *Muſ. I, pag. 47, Tab. 30, fig. 3, 4. . . . . Tatu muſtelinus.* Ray, *quadrup. 235.* Grew, *Muſ. 19, Tab. 1.* Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 50.

armadillo Africanus de Seba pour le *tatu muſtelinus* de Grew, leſquels néanmoins, par les deſcriptions mêmes de ces deux Auteurs, ſont très-différens l'un de l'autre. Autant il paroît certain que l'animal décrit par Grew eſt une eſpèce réellement exiſtante, autant il eſt douteux que celui de Seba exiſte de la manière au moins dont il le décrit. Selon lui cet armadille africain a l'armure du corps entier partagée en trois parties *(n)*; ſi cela eſt, l'armure du dos, au lieu d'être compoſée de pluſieurs bandes, eſt d'une ſeule pièce, & cette pièce unique eſt ſeulement ſéparée du bouclier des épaules & de celui de la croupe qui ſont auſſi chacun d'une ſeule pièce, c'eſt-là le fondement de l'erreur de M. Linnæus, il a d'après ce paſſage de Seba, nommé cet armadille, *unicinctus tegmine tripartito*. Cependant il étoit aiſé de voir que cette indication de Seba eſt équivoque & erronée, puiſqu'elle n'eſt nullement d'accord avec les figures, & qu'elle indique en effet le *kabaſſou* ou *tatou* à douze bandes, comme

(n) Scutum oſſeum toto incumbens corpori tripartitum eſt. Seba, *vol. I, pag. 47.*

nous l'avons prouvé dans l'article précédent.

Tous les tatous sont originaires de l'Amérique ; ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau monde, les Anciens n'en ont jamais fait mention, & les Voyageurs modernes ou nouveaux en parlent tous comme d'animaux naturels & particuliers au Mexique, au Brésil, à la Guiane, &c. aucun ne dit en avoir trouvé l'espèce existante en Asie ni en Afrique ; quelques-uns ont seulement confondu les pangolins & les phatagins ou lézards écailleux des Indes orientales avec les armadilles de l'Amérique ; quelques autres ont pensé qu'il s'en trouvoit sur les côtes occidentales de l'Afrique, parce qu'on en a quelquefois transporté du Brésil en Guinée. Bellon *(o)*, qui a écrit

(o) « Et pour ce que l'animal dont nous avons déjà ci-devant parlé, qu'on nomme un *Tatou*, s'est trouvé « entre leurs mains, lequel toutefois est apporté de « la Guinée & de la Terre-neuve, dont les Anciens « n'en ont point parlé, néanmoins nous a semblé bon « d'en bailler le portrait. «

Ce qui fait qu'on voit cette bête jà commune en « plusieurs cabinets & être portée en si loingtain pays, « est que la Nature l'a armée de dure escorce & larges «

il y a plus de deux cents ans, & qui eſt l'un des premiers qui nous en ait donné une courte deſcription avec la figure d'un tatou dont il avoit vu la dépouille en Turquie, indique aſſez qu'il venoit du nouveau continent. Oviedo *(p)*, de Léry *(q)*, Gomara *(r)*, Thevet *(ſ)*, Antoine Herrera *(t)*, le P. d'Abbeville *(u)*,

» écailles à la manière d'un corcelet, & auſſi qu'on » peut aiſément ôter ſa chair de léans ſans rien perdre » de ſa naïve figure. Jà l'avons dit eſpèce de hériſſon » du Breſil. Car elle ſe retire en ſes écailles comme » un hériſſon en ſes épines. Elle n'excède point la » grandeur d'un moyen pourcelet: auſſi eſt-elle eſpèce » de pourceau, ayant jambes, pieds & muſeau de » même; car on l'a déjà vu vivre en France, & ſe nourrir de grains & de fruits. » *Obſervations de Bellon. Paris, 1555, page 211.*

(p) Oviedo, *Summarium Ind. occid.* cap. XXII.

(q) Hiſtoire d'un voyage fait en la terre du Breſil, par Jean de Lery. *Paris, 1578, page 154 & ſuivantes.*

(r) Gomara, *Hiſt. Mexican. &c.*

(ſ) Singularités de la France antarctique, par Thevet, *chap. LIV.*

(t) Deſcription des Indes occidentales, par Ant. de Herrera. *Amſterdam, 1622, page 252.*

(u) Miſſion en l'île de Maragnon, par le P. C. d'Abbeville, Capucin. *Paris, 1614, page 248.*

François Ximenès, Stadenius *(x)*, Monard *(y)*, Joseph Acosta *(z)*, de Laët *(a)*, tous les Auteurs plus récens, tous les Historiens du nouveau monde font mention de ces animaux comme originaires des contrées méridionales de ce continent. Pison, qui a écrit postérieurement à tous ceux que je viens de citer, est le seul qui ait mis en avant, sans s'appuyer d'aucune autorité, que les armadilles se trouvent aux Indes orientales *(b)*, aussi-bien qu'en Amérique ; il est probable qu'il a confondu les pangolins ou lézards écailleux avec les tatous : les Espagnols ayant appelé *Armadillo* ces lézards écail-

(x) Joann. Staden. *Res gestæ in Brasiliâ, &c.*

(y) Nicolai Monardi. *Simplicium Medic. Hist.* pag. 330.

(z) Histoire naturelle des Indes, par Joseph Acosta. *Paris, 1600, page 198.*

(a) Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, *chap. V, pages 485 & 486 ; & chap. XV, page 556.*

(b) Cum in occidentalis non solum, sed & orientalis Indiæ partibus frequens adeo sit hoc inusitatæ conformationis animal, non mirum si vel nomine, vel magnitudine, figura quoque subinde variet. Pison, *Hist. nat. Brasil.* pag. 100.

leux, auſſi-bien que les tatous, cette erreur s'eſt multipliée ſous la plume de nos deſcripteurs de Cabinets & de nos Nomenclateurs, qui ont non-ſeulement admis des tatous aux Indes orientales, mais en ont créé en Afrique, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde que ceux qui y ont été tranſportés d'Amérique.

Le climat de toutes les eſpèces de ces animaux n'eſt donc pas équivoque; mais il eſt plus difficile de déterminer leur grandeur relative dans chaque eſpèce; nous avons comparé dans cette vue, non-ſeulement les dépouilles de tatous, que nous avons en grand nombre au Cabinet du Roi, mais encore celles que l'on conſerve dans d'autres Cabinets; nous avons auſſi comparé les indications de tous les Auteurs avec nos propres deſcriptions, ſans pouvoir en tirer des réſultats précis: il paroît ſeulement que les deux plus grandes eſpèces ſont le kabaſſou & l'encoubert, que les petites eſpèces ſont l'apar, le tatuète, le cachicame & le cirquinçon. Dans les grandes eſpèces

e têt eſt beaucoup plus ſolide & plus lur que dans les petites ; les pièces qui e compoſent ſont plus grandes & en olus petit nombre ; les bandes mobiles nticipent moins les unes ſur les autres, & la chair auſſi-bien que la peau eſt olus dure & moins bonne. Piſon dit que celle de l'encoubert n'eſt pas mangeable *(c)* ; Nieremberg aſſûre qu'elle eſt uiſible & très-mal ſaine *(d)*, Barrère lit que le kabaſſou a une odeur forte le muſc ; & en même temps tous les utres Auteurs s'accordent à dire que a chair de l'apar & ſur-tout celle du atuète ſont auſſi blanches & auſſi bonnes que celle du cochon de lait ; ils diſent uſſi que les tatous de petite eſpèce ſe iennent dans les terreins humides & nabitent les plaines, & que ceux de

(c) Prima & maxima (ſpecies) *tatupeba cujus deſcriptioni ſupersedeo, ut pote non edulis.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 100.

(d) Quædam innoxia & gratiſſimi alimenti ſunt, alia noxia & venenata ut vomitu ac flatu alvi ſincopem inducant. . . . . Diſtinguntur teſtarum ſeu laminarum numero : innoxia octonis, noxia ſenis conſtant. Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 159.

grande eſpèce ne ſe trouvent que dans les lieux plus élevés & plus ſecs *(e)*.

Ces animaux ont tous plus ou moins de facilité à ſe reſſerrer & à contracter leur corps en rond; le défaut de la cuiraſſe, lorſqu'ils ſont contractés, eſt bien plus apparent dans ceux dont l'armure n'eſt compoſée que d'un petit nombre de bandes; l'apar qui n'en a que trois, offre alors deux grands vides entre les boucliers & l'armure du dos; aucun ne peut ſe réduire auſſi parfaitement en boule que le hériſſon, ils ont plutôt la figure d'une ſphère fort aplatie par les pôles.

Ce têt ſi ſingulier dont ils ſont revêtus, eſt un véritable os compoſé de petites pièces contiguës, & qui ſans être mobiles ni articulées, excepté aux commiſſures des bandes, ſont réunies par ſymphyſe & peuvent toutes ſe ſéparer les unes des autres, & ſe ſéparent en effet ſi on les met au feu. Lorſque

(e) Dans les bois de l'Orénoque & de la Guiane, on trouve des Armadilles quatre fois plus gros que ceux des plaines. *Hiſtoire naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, tome II, page 7.*

l'animal

l'animal eſt vivant, ces petites pièces, tant celles des boucliers que celles des bandes mobiles *(f)*, prêtent & obéiſſent en quelque façon à ſes mouvemens, ſur-tout à celui de contraction; ſi cela n'étoit pas, il ſeroit difficile de concevoir qu'avec tous ſes efforts il lui fût poſſible de s'arrondir. Ces petites pièces offrent, ſuivant les différentes eſpèces, des figures différentes toujours arrangées régulièrement, comme de la moſaïque très-élégamment diſpoſée; la pellicule ou le cuir mince dont le têt eſt revêtu à l'extérieur, eſt une peau tranſparente qui fait l'effet d'un vernis ſur tout le corps de l'animal, cette peau relève de beaucoup & change même les reliefs des moſaïques qui paroiſſent différens lorſqu'elle eſt enlevée. Au reſte, ce têt

(f) Cet animal *(il eſt ici queſtion du tatou à neuf bandes)* eſt fort ſenſible, il ſe plaignoit & ſe mettoit en boule dès que je preſſois un peu ſes écailles: je remarquai que tous ces rangs, outre le mouvement qu'ils avoient pour s'emboîter les uns ſur les autres, en avoient encore un autre tout le long de l'épine du dos par le moyen duquel ils s'étendoient & s'élargiſſoient, &c. *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome II, page 388.*

oſſeux n'eſt qu'une enveloppe indépendante de la charpente & des autres parties intérieures du corps de l'animal dont les os & les autres parties conſtituantes du corps ſont compoſées & organiſées comme celles de tous les autres quadrupèdes.

Les tatous en général ſont des animaux innocens & qui ne font aucun mal, à moins qu'on ne les laiſſe entrer dans les jardins où ils mangent les melons, les patates & les autres légumes ou racines. Quoiqu'originaires des climats chauds de l'Amérique, ils peuvent vivre dans les climats tempérés; j'en ai vu un en Languedoc, il y a pluſieurs années, qu'on nourriſſoit à la maiſon, & qui alloit par-tout ſans faire aucun dégât; ils marchent avec vivacité, mais ils ne peuvent, pour ainſi dire, ni ſauter ni courir, ni grimper ſur les arbres, en ſorte qu'ils ne peuvent guère échapper par la fuite à ceux qui les pourſuivent; leurs ſeules reſſources ſont de ſe cacher dans leur terrier, ou s'ils en ſont trop éloignés, de tâcher de s'en faire un avant que d'être atteints; il ne leur faut

que quelques momens ; car les taupes ne creuſent pas la terre plus vîte que les tatous ; on les prend quelquefois par la queue avant qu'ils n'y ſoient totalement enfoncés, & ils font alors une telle réſiſtance *(g)*, qu'on leur caſſe la queue ſans amener le corps ; pour ne les pas mutiler, il faut ouvrir le terrier par-devant, & alors on les prend ſans qu'ils puiſſent faire aucune réſiſtance ; dès qu'on les tient ils ſe reſſerrent en boules ; & pour les faire étendre on les met près du feu. Leur têt, quoique dur & rigide, eſt cependant ſi ſenſible que quand on le touche un peu ferme avec le doigt, l'animal en reſſent une impreſſion aſſez vive, pour ſe contracter en

(g) La plupart des cachicamos ſe croient en ſûreté lorſqu'ils ont pu mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tannières, & en effet, ils n'ont rien à craindre ſi l'on ne ſe ſert, pour les en tirer, de l'expédient que je vais dire. L'Indien arrive & ſaiſit l'animal par la queue qui eſt fort longue, l'armadille ouvre ſes écailles & les ſerre ſi fort contre les parois de ſa tannière, que l'Indien lui arrache plutôt la queue que de l'en faire ſortir ; dans ce cas le Chaſſeur le chatouille avec un bâton ou avec le bout de ſon arc, & auſſitôt il ſerre les écailles & ſe laiſſe prendre ſans peine. *Hiſt. natur. de l'Orénoque, par Gumilla, tome III, page 226.*

entier. Lorſqu'ils ſont dans des terriers profonds, on les en fait ſortir en y faiſant entrer de la fumée ou couler de l'eau : on prétend qu'ils demeurent dans leurs terriers ſans en ſortir pendant plus d'un tiers de l'année *(h)*; ce qui eſt plus vrai, c'eſt qu'ils s'y retirent pendant le jour & qu'ils n'en ſortent que la nuit pour chercher leur ſubſiſtance. On chaſſe le tatou avec des petits chiens *(i)* qui l'atteignent bientôt, il n'attend pas même qu'ils ſoient tout près de lui pour s'arrêter & pour ſe contracter en rond; dans cet état on le prend & on l'emporte. S'il ſe trouve au bord d'un précipice, il échappe aux chiens & aux chaſſeurs, il ſe reſſerre, ſe laiſſe tomber & roule *(k)* comme une boule ſans briſer ſon écaille & ſans reſſentir aucun mal.

Ces animaux ſont gras, replets & très-féconds, le mâle marque par les

(h) Hiſtoire générale des Antilles, par le Père du Tertre, *tome II, page 298.*

(i) Hiſtoire naturelle des Antilles. *Rotterdam, 1658, page 123.*

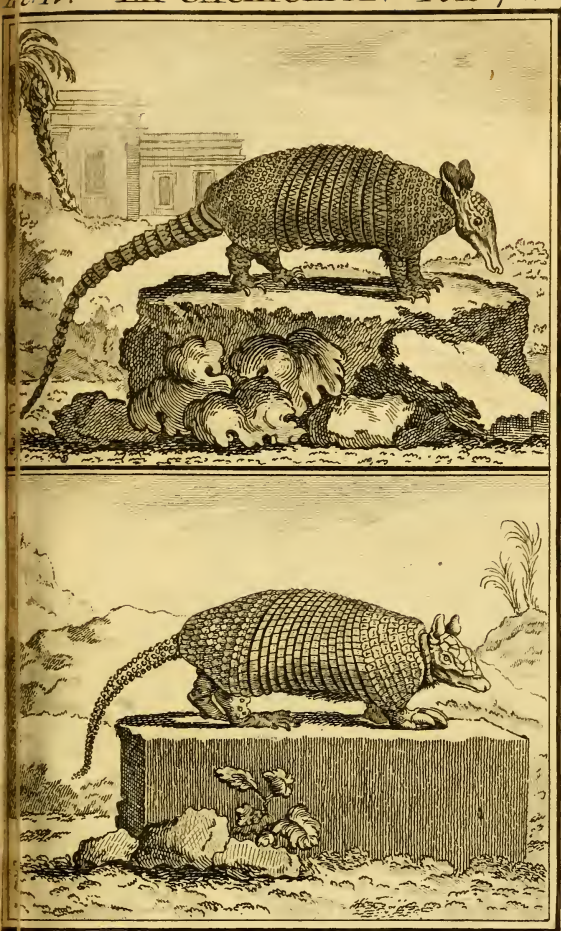
(k) Hernandès. *Hiſt. Mexic. pag. 314.*

parties extérieures, de grandes facultés pour la génération, la femelle produit, dit-on, chaque mois quatre petits *(l)*; auſſi l'eſpèce en eſt-elle très-nombreuſe. Et comme ils ſont bons à manger, on les chaſſe de toutes les manières : on les prend aiſément avec des piéges que l'on tend au bord des eaux & dans les autres lieux humides & chauds qu'ils habitent de préférence ; ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terriers qui ſont très-profonds & qu'ils tâchent de regagner dès qu'ils ſont ſurpris. On prétend qu'ils ne craignent pas la morſure des ſerpens à ſonnette *(m)*, quoiqu'elle ſoit auſſi dangereuſe que celle de la vipère ; on dit qu'ils vivent en paix avec ces reptiles, & que l'on en trouve ſouvent dans leurs trous. Les Sauvages ſe ſervent du têt des tatous à pluſieurs uſages, ils le peignent de différentes couleurs ; ils en font des corbeilles, des boîtes & d'autres petits vaiſſeaux ſolides & légers. Monard, Ximénès, & pluſieurs autres après eux,

(l) Hiſtoire naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, *page 225.*

(m) Nieremberg. *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 159.

ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont aſſuré que le têt réduit en poudre & pris intérieurement, même à petite doſe, eſt un puiſſant ſudorifique ; que l'os de la hanche auſſi pulvériſé, guérit du mal vénérien ; que le premier os de la queue appliqué ſur l'oreille fait entendre les ſourds, &c. Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires, le têt & les os des tatous ſont de la même nature que les os des autres animaux. Des effets auſſi merveilleux ne ſont jamais produits que par des vertus imaginaires.

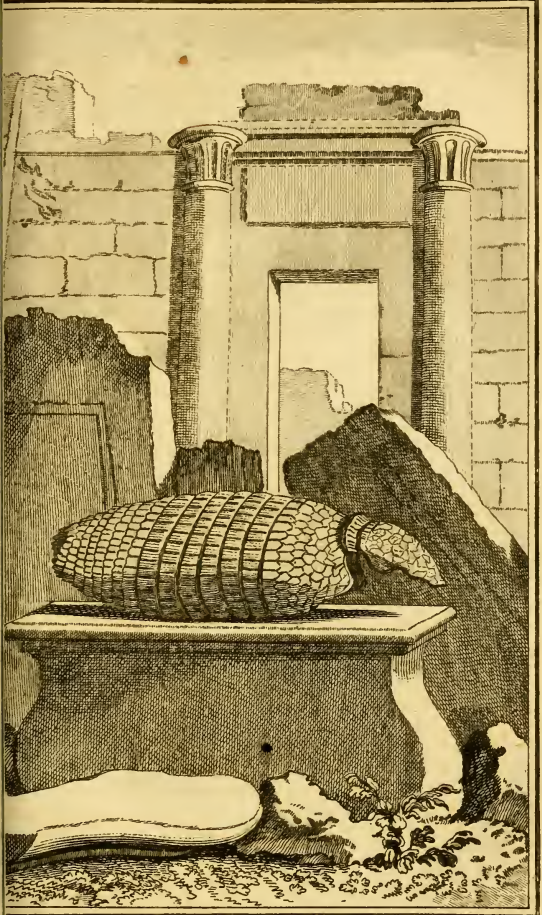


B. dir.

LE KABASSOU

B. dir.

AUTRE KABASSOU



B. dir.

L'ENCOUBERT.

LE PACA (a).

LE Paca eſt un animal du nouveau monde, qui ſe creuſe un terrier comme le Lapin, auquel on l'a ſouvent comparé, & auquel cependant il reſſemble très-peu; il eſt beaucoup plus grand que le lapin, & même que le lièvre, il a le corps plus gros & plus ramaſſé, la tête ronde & le muſeau court : il eſt gras & replet, & il

(a) *Paca*, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté. On l'appelle auſſi à la Guiane, *Ourana*.

Pag ou Pague. *Hiſtoire d'un voyage au Breſil, par de Léry. Paris, 1578, page 157.*

Paca Braſilienſibus. Marcgrave, *Hiſt. Braſil.* p. 224.

Paca. Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 101.

Mus Braſilienſis magnus, Porcelli pilis & voce, Paca dictus, Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 226.

Cuniculus major paluſtris, faſciis albis notatus. Barrère, *Hiſt. Franc. équin.* pag. 152.

Cuniculus caudatus, auritus, pilis obſcure fulvis, rigidis; Lineis ex albo flavicantibus ad latera diſtinctis . . . . . Paca, le Pak. Briſſon. *Regn. animal.* pag. 144.

reſſemble plutôt *(b)*, par la forme du corps à un jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure & la manière de manger; car il ne ſe ſert pas, comme le lapin, de ſes pattes de devant pour porter à ſa gueule, & il fouille la terre, comme le cochon, pour trouver ſa ſubſiſtance; il habite le bord des rivières *(c)*, & ne ſe trouve que dans les lieux humides & chauds de l'Amérique méridionale. Sa chair eſt très-bonne à manger *(d)*, &

(b) Hoc genus animalia pilis & voce porcellum referunt, dentibus & figurâ capitis, & etiam magnitudine *cuniculum; auribus murem: ſuntque ſingularia & ſui generis.* Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 227. Il eſt certain, comme le dit Ray, que cet animal eſt de ſon genre; il auroit pu ajouter qu'il reſſemble encore au cochon de lait par la forme du corps, par le goût & la blancheur de la chair, par la graiſſe & par l'épaiſſeur de la peau; & il auroit dû dire qu'il a le corps plus gros, plus grand & plus rond que le lapin.

(c) Les *Pacas* ſont ſemblables aux petits pourceaux de deux mois, deſquels il s'en trouve une grande quantité . . . . . principalement auprès des rivages de la rivière de Saint-François. *Deſcription des Indes occidentales, par de Laët, page 484.*

(d) Le *Pac* eſt le plus gras de tous les animaux de Cayenne; ſa chair eſt extrémement bonne & de bon goût. *Voyage à Cayenne en 1652, par Ant. Binet. Paris, 1664, page 340.* — Le *Pak* eſt une eſpèce

si grasse qu'on ne la larde jamais, on mange même la peau *(e)*, comme celle

de lapin fort connu; sa chair est beaucoup meilleure que celle de l'agouti. Barrère, *Hist. Franc. équin. page 158.* — Les Pacas du Brésil sont grands & ont la tête & le museau semblables aux chats, la peau grise, de couleur sombre tachetée de blanc; la chair extrémement bonne & douce. *Description des Indes occidentales, par Herrera. Amst. 1622, page 252.*

(e) Le *Paca* a le museau rond comme celui d'un chat, la peau noire & marquetée de quelques taches blanches; non-seulement la chair, mais encore la peau en est délicieuse, tendre & recherchée dans les plus délicats festins. *Histoire des Indes, par Maffée. Paris, 1665, page 70.* — *Paca magnitudine est porcelli, pingui & crasso corpore, & circiter decem digitos longo: capite instar cuniculorum nostrorum crasso; auribus, pilis nudis & paulùm acutis: nares habet amplas; os inferius brevius superiori: rimam instar leporis, non tamen fissurâ; barbam felinam, seu leporinam prolixam, & post oculos ponè aures iterum tales pilos: crura priora paulò breviora posterioribus; in pedibus digiti* quatuor: *cauda brevissima ut Aguti; pili corporis sunt umbræ coloris, breves & ad tactum duri. In lateribus autem secundùm longitudinem maculas habet, cinereas, in ventre albicat. Cibum oblatum pedibus non tenet ut Aguti sed in terrâ positum devorat, instar suis, atque ad eumdem pene modum grunnit. Carnem habet eximiam & pinguem, ita ut non habeat opus lardo quando assatur, unde Lusitanis* caca real *vocatur illorum venatio.* Marcgrave, *Hist. Bras.* pag. 224. *Nota.* Que Marcgrave s'est trompé en ne donnant à cet animal que quatre doigts à chaque pied; il est certain qu'il en a cinq à tous les pieds; le pouce est

du cochon de lait, auſſi lui fait-on continuellement la guerre; les Chaſſeurs ont de la peine à le prendre vivant, & quand on le ſurprend dans ſon terrier qu'on découvre en devant & en arrière, il ſe défend & cherche même à ſe venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court & rude, fait une aſſez belle fourrure *(f)*, parce qu'elle eſt régulièrement tachetée ſur les côtés. Ces animaux produiſent ſouvent & en grand nombre; les hommes & les animaux de

ſeulement beaucoup plus court que les autres doigts, & il n'eſt apparent que par l'ongle.

(f) Le *Pag* ou *Pague* eſt un animal de la grandeur d'un petit chien braque, il a la tête bizarre & fort mal faite, la chair preſque de même goût que celle de veau; & quant à ſa peau, étant fort belle & tachetée de blanc, gris & noir, ſi on en avoit par-deçà, elle ſeroit bien riche en fourrure. *Hiſtoire d'un voyage au Breſil, par de Léry, page 157.*

On trouve au Maragnon des animaux nommés *Pacs*, un peu plus grands que les Couatis & tout ronds, ayant la tête groſſe & courte, les oreilles fort petites, a queue pas plus longue qu'un petit doigt; ſa peau eſt fort belle, portant un poil fort court tout marqueté de blanc & de noir. *Miſſion au Maragnon, par le P. Claude d'Abbeville. Paris, 1614, page 251.*

B. dir.

LE PACA.

proie en détruiſent beaucoup, & cependant l'eſpèce en eſt toujours à peu près également nombreuſe ; elle eſt naturelle & particulière à l'Amérique méridionale, & ne ſe trouve nulle part dans l'ancien continent.

LE SARIGUE (a),

OU

L'OPOSSUM.

LE *Sarigue* ou l'*Opoſſum* eſt un animal de l'Amérique qu'il eſt aiſé de diſtinguer de tous les autres par deux

(a) Le *Sarigue*, *Çarigue* ou *Çarigueya*, nom de cet animal ſur les côtes du Breſil, & que nous avons adopté. Le *ça* de la langue Braſilienne ſe prononce *ſa* en François & en Latin; on peut citer pour exemples, *Cagui*, que nous prononçons *Sagui* ou *Sagouin*, parce que l'*u* ſe prononce auſſi comme *ou*; *Tajacu*, que de Léry & les autres Voyageurs françois prononçoient & écrivoient *Tajaçou* & *Tajaſſou*, & *Carigueya*, que Piſon, dont l'ouvrage eſt en latin, a écrit avec une cédile ſous le *C*.

Çarigueya. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 323.

Carigueya Taiibi. Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſ.* p. 222. *Nota*. Que la deſcription de Piſon a, pour ainſi dire, été copiée ſur celle de Marcgrave, & que toutes deux ſont tirées de Ximénès, auteur Eſpagnol, dont de Laët a traduit l'ouvrage en latin.

Jupatiima, dans l'intérieur des terres au Breſil, Piſon. *Hiſt. Braſil.* pag. 323.

caractères très-singuliers. Le premier de

Tlaquatzin, au Mexique & à la Nouvelle-Espagne, Francisc. Ximénès. *Descript. Americæ.*

Tlaquatzin. Hernand. *Hist. Mexiq.* pag. 330. *Admiranda fera quam Indi vocant Tlaquatzin, Antonius Herrera Taquatzin dixit. Recentes Hispani scriptores, corrupto non nihil nomine, Tlaquacum. Cardanus Chiurcamsive Chuciam; Stadenius Seruoi; Nomenclator semi-Vulpam. Raphe Hamor, in descriptione Virginiæ, Opossumem dixit: alii Aucham, alii Sasapim, alii Cerigonem dixêre,* Eus. Nieremberg. *Hist. natural. peregrin.* Antuerpiæ, 1635, pag. 156. *Nota.* Que la description que Nieremberg donne de cet animal a été copiée mot à mot de Hernandès, dont l'ouvrage a été imprimé en 1626; le livre de Nieremberg ne l'a été qu'en 1635; ainsi l'on ne peut douter que ce dernier Auteur ne soit le copiste du premier.

Cerigon, selon Maffée, *Histoire des Indes, liv. II, page 46*; & selon Barleus, *Res gestæ in Brasiliâ*, pag. 222. Le *Cerigon*, dit Maffée, est une bête admirable..... de son ventre pendent deux besaces où il porte ses petits, chacun d'eux si fort attachés à son teton, qu'ils ne le quittent point jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller paître. *Nota.* Maffée indique ici une chose qui peut induire en erreur & faire croire que ce Cerigon, qui a deux besaces ou poches, seroit un animal différent du Sarigue qui n'en a qu'une; mais il faut observer, & nous l'avons vu nous-mêmes, que quand les glandes mammaires du Sarigue sont dans leur état de gonflement par le lait dont elles sont remplies, elles font un volume si considérable au dedans de la poche, qu'elles en tirent la peau par le

ces caractères eſt, que la femelle a ſous milieu, & qu'elle paroît alors partagée en deux beſaces, comme le dit Maffée, qui probablement avoit vu ſon Cerigon dans cet état.

Sarigoy, de Léry, *page 156. Nota.* Ce n'eſt que par la reſſemblance du nom qu'on peut juger que le Sarigoy de Léry eſt le même que le Carigueya, car cet Auteur ne fait aucune mention de la poche que la femelle a ſous le ventre; il dit ſeulement « que l'animal » appelé *Sarigoy* par les Sauvages du Breſil, eſt de » poil griſâtre; que parce qu'il put, eux n'en man- » gent pas volontiers; toutefois, ajoute-t-il, nous » autres en ayant écorché quelques-uns, & connu que » c'étoit ſeulement la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons » qui leur rend cette mauvaiſe odeur, après leur avoir » ôtée, nous ne laiſſions pas d'en manger, & de fait, la chair en eſt tendre & bonne ». *Hiſtoire d'un voyage fait en la terre du Breſil, par Jean de Léry. Paris, 1578, page 156.* C'eſt-là tout ce qu'on trouve dans de Léry au ſujet du Sarigoy : c'eſt donc par la reſſemblance ſeule du nom qu'on a jugé que c'étoit le même animal que le Carigueya du Breſil.

Seruoi ou *Serwoi*. Stadenius. *Hiſt. Braſil.* pag. 129.

Chiurca & *Chucia*, ſelon Oviedo & Cardan. *De ſubtilitate*, lib. X, oper. tom. III, pag 531.

Apoſſumes, ſelon Raph. Hamor. dans ſa deſcription de la Virginie.

Opaſſum, de Laët, *Hiſtoire du nouveau monde, page 88.*

Tlaquatzin, ſuivant le même de Laët, *page 143*, où il en donne une deſcription encore tirée de Ximénès.

le ventre une ample cavité dans laquelle

Caragué, ſelon le même de Laët, *page 485.*

Maritacaca, Piſon; *Carigoy*, Lerii; *Ropoza*, Luſitanis; *Carigueya*, Braſilienſibus; *Jupatiima nonnullis*, Marcgrave; *Tlaquatzin*, Hernandès, Lerio, *Sarigoy; ſemi-Vulpa*, Geſnero; *the Poſſum*, Ray, *Synopſ. quadr.* pag. 682 & 183. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette première phraſe indicative, citée par Ray, puiſque le Maritacaca n'eſt pas le même animal que le Carigueya, & que ce ſont en effet deux animaux différens, comme il eſt aiſé de s'en aſſurer en liſant ſeulement les articles de Piſon où il en eſt queſtion, *pages 323 & 324.*

Carigueya ſeu *Marſupiale Americanum*; or, *the Anathomi of an Opoſſum, by Edward Tyſon*, London, 1698. — Idem. *Philoſophical Tranſact. April. 1698.* N.° 239. *Nota.* Tyſon n'a donné que la deſcription de la femelle, Cowper a donné enſuite la deſcription du mâle. Will. Cowper, *Marſupiale Americanum mas.* Philoſophic. Tranſ. Mars 1704. *N.° 290*

Opoſſum. Cateſby. *Hiſt. de la Carol. append. p. 29.*

Oſſa au Miſſiſſipi. *Voyages de la Hontan. La Haye, 1706, tome II, page 44.*

Opoſſum ou *Poſſum.* Hiſtoire de la Virginie traduite de l'Anglois. *Orléans, 1707, page 214.*

Opaſſum. Hiſtoire naturelle des Antilles. *Rotterdam, 1658, pages 121 & 122.*

Manitou. Hiſtoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 301.*

Faras ou *Ravale.* Hiſt. nat. de l'Orénoque, par

elle reçoit & allaite ſes petits. Le ſecond

Gumilla. *Avignon, 1758, tome III, page 238.* « La femelle du *Faras*, dit Gumilla, a la peau de » l'eſtomac double, & celle de dehors eſt fendue par » le milieu d'un bout à l'autre, de ſorte qu'elle a de » chaque côté une poche dans laquelle elle élève & » tient ſes quatre petits juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher & de chercher leur nourriture ». *Nota.* Ce que dit ici Gumilla de ſon *Faras*, s'accorde avec ce que dit Maffée de ſon *Cerigon*, & on doit l'entendre de même, comme nous l'avons expliqué.

Rat ſauvage. Mémoire ſur la Louiſiane, par Dumont, *page 83.*

Rat de bois. Hiſtoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix. *Paris, 1744, tome III, page 333.*

Rat de bois. Hiſt. de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz. *Paris, 1758, tome II, page 94.*

Semi-Vulpa. Geſner, *Hiſt. quadruped.* pag. 870. — *Icon. quadruped.* pag. 90.

Semi-Vulpa. Aldrovand. *de quadruped. dig. vivip.* pag. 223.

Vulpes major, putoria, caudâ tereti & glabrâ. Carigueya, Braſilienſibus. Marcgrave *Opaſſum, Hiſt. nat. des Antilles.* Aouaré. *Puant*, Barrère. *Hiſt. Franc. équinox.* pag. 166. *Nota.* Nous n'avons pas adopté cette dénomination, *Puant*, que M. Barrère donne au Sarigue, parce que ce n'eſt qu'une qualification, qui d'ailleurs convient beaucoup mieux à l'*Yſquiepatl* ou *Mouffette*, que la plupart des Voyageurs ont indiquée ſous le nom de *Puant.*

Philander, Opaſſum, ſeu *Carigueya Braſilienſis,* Seba,

est, que le mâle & la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de der-

vol. I, page 56. Tab. 36. Mas, fig. 1; fœmina, fig. 2; pullus, fig. 3. — *Philander Orientalis.* Seba, *vol. I, pag. 61, Tab. 38,* fig. 1.—*Philander maximus orientalis.* Seba, *vol. I, pag. 64, Tab. 39. Nota.* Que ces trois phrases indicatives, par lesquelles Seba désigne trois animaux différens, doivent se rapporter au même animal, comme nous le prouverons dans le texte.

Didelphis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 64. —*Didelphis mammis intra abdomen,* edit. VI, pag. 10. —*Marsupialis Didelphis mammis octo intra abdomen,* edit. X, pag. 54. — *Opossum. Didelphis caudâ semipilosâ, superciliorum regione pallidiore, mammis binis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 55. *Nota.* Que ces deux phrases indicatives, par lesquelles M. Linnæus désigne deux espèces différentes doivent cependant se rapporter à la même, comme nous le prouverons dans le texte.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre flavus; maculis supra oculos flavis. . . . Philander, le Philandre. Brisson. *Regn. animal.* pag. 206.— *Philander saturatè fuscus in dorso, in ventre flavus, maculis supra oculos flavis . . . . Philander orientalis,* le Philandre oriental. Brisson. *Regn. animal.* pag. 288.— *Philander atro spadiceus in dorso, in ventre ex albido cinereo flavicans, maculis supra oculos obscurè fuscis . . . . . Philander Amboinensis,* le Philandre d'Amboine. Brisson. *Regn. animal.* pag. 289. *Nota.* Que ces trois phrases, par lesquelles M. Brisson désigne, d'après Seba, trois espèces différentes, n'indiquent cependant que le même animal.

rière ſans ongle & bien ſéparé des autres doigts, tel qu'eſt le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière ſont placés les uns contre les autres & armés d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes. Le premier de ces caractères a été ſaiſi par la plupart des Voyageurs & des Naturaliſtes, mais le ſecond leur avoit entièrement échappé; Edward Tyſon, Médecin Anglois, paroît être le premier qui l'ait obſervé; il eſt le ſeul qui ait donné une bonne deſcription de la femelle de cèt animal, imprimée à Londres en 1698, ſous le titre de *Carigueya* ſeu *Marſupiale Americanum*, or, *the Anatomy of an Opoſſum*. Et quelques années après Will. Cowper, célèbre Anatomiſte Anglois, communiqua à Tyſon, par une lettre, les obſervations qu'il avoit faites ſur le mâle. Les autres Auteurs, & ſur-tout les Nomenclateurs, ont ici, comme par-tout ailleurs, multiplié les êtres ſans néceſſité, & ils ſont tombés dans pluſieurs erreurs que nous ne pouvons nous diſpenſer de relever.

Notre ſarigue, ou ſi l'on veut l'opoſſum de Tyſon, eſt le même animal que le grand philandre oriental de Seba, *vol. I, pag. 64, pl. XXXIX;* l'on n'en ſauroit douter, puiſque de tous les animaux dont Seba donne les figures & auxquels il applique le nom de *Philandre, d'Opoſſum* ou de *Carigueya*, celui-ci eſt le ſeul qui ait les deux caractères de la bourſe ſous le ventre & des pouces de derrière ſans ongles. De même l'on ne peut douter que notre ſarigue, qui eſt le même que le grand philandre oriental de Seba, ne ſoit un animal naturel aux climats chauds du nouveau monde, car les deux ſarigues que nous avons au Cabinet du Roi nous ſont venus d'Amérique : celui que Tyſon a diſſéqué lui avoit été envoyé de Virginie; M. de Chanvallon, Correſpondant de l'Académie des Sciences à la Martinique, qui nous a donné un jeune ſarigue, a reconnu les deux autres pour des vrais ſarigues ou opoſſums de l'Amérique. Tous les voyageurs s'accordent à dire que cet animal ſe trouve au Breſil, à la Nouvelle-Eſpagne, à la Virginie, aux

Antilles, &c. & aucun ne dit en avoir vu aux Indes orientales; ainſi Seba s'eſt trompé lorſqu'il l'a appelé *Philandre oriental*, puiſqu'on ne le trouve que dans les Indes occidentales; il dit que ce philandre lui a été envoyé d'Amboine ſous le nom de *Coes-coes*, avec d'autres curioſités, mais il convient en même temps qu'il avoit été apporté à Amboine d'autres pays plus éloignés *(b)*. Cela ſeul ſuffiroit pour rendre ſuſpecte la dénomination de philandre oriental, car il eſt très-poſſible que les Voyageurs aient tranſporté cet animal ſingulier de l'Amérique aux Indes orientales, mais rien ne prouve qu'il ſoit naturel au climat d'Amboine, & le paſſage même de Seba, que nous venons de citer, ſemble indiquer le contraire. La ſource de cette erreur de fait, & même celle du nom *Coes-coes*, ſe trouve dans Piſon, qui dit *(c)* qu'aux Indes orientales, mais à

(b) Philander maximus orientalis fœmina. Inter alia rariora & hocce animal nobis ex Amboinâ miſſum eſt, ſub nomine Coes-Coes, *eò quidem delatum* EX ORIS REMOTIORIBUS. Seba, *vol. I, pag. 64.*

(c) In Indiis orientalibus, IDQUE SOLUM,

Amboine ſeulement, on trouve un animal ſemblable au ſarigue du Breſil, & qu'on lui donne le nom de *Cous-cous :* Piſon ne cite ſur cela ni autorité ni garants ; il ſeroit bien étrange, ſi le fait étoit vrai, que Piſon aſſurant poſitivement que cet animal ne ſe trouve qu'à Amboine dans toutes les Indes orientales, Seba dît au contraire que celui qui lui a été envoyé d'Amboine n'en étoit pas natif, mais y avoit été apporté de pays plus éloignés. Cela ſeul prouve la fauſſeté du fait avancé par Piſon, & nous verrons dans la ſuite le peu de fonds que l'on peut faire ſur ce qu'il a écrit au ſujet de cet animal. Seba qui ignoroit donc de quel pays venoit ſon philandre, n'a pas laiſſé de lui donner l'épithète d'*oriental*, cependant il eſt certain que c'eſt le même animal que le ſarigue des Indes occidentales ; il ne faut, pour s'en aſſurer, que comparer ſa figure, *planche* XXXIX, avec la Nature.

QUANTUM HACTENUS CONSTAT, IN AMBOINA ſimilis beſtia frequens, ad felis magnitudinem accedens ; mactata ab incolis comeditur, ſi ritè præparetur, nam alias fœtet. Nomen illi Cous-cous *inditum.* Piſon, *Hiſt. natur. Braſil.* pag. 323.

Mais ce qui ajoute encore à l'erreur, c'eſt qu'en même temps que cet Auteur donne au ſarigue d'Amérique le nom de *grand Philandre oriental*, il nous préſente un autre animal, qu'il croît être différent de celui-ci, ſous le nom de *Philandre d'Amérique (pl. XXXVI, fig. 1 & 2)*, & qui cependant, ſelon ſa propre deſcription, ne diffère du grand philandre oriental qu'en ce qu'il eſt plus petit & que la tache au-deſſus des yeux eſt plus brune ; différences, comme l'on voit, très-accidentelles & trop légères pour fonder deux eſpèces diſtinctes, car il ne parle pas d'une autre différence qui ſeroit beaucoup plus eſſentielle ſi elle exiſtoit réellement comme on la voit dans la figure ; c'eſt que ce philandre d'Amérique *(Seba, pl. XXXVI, fig. 1 & 2)*, a un ongle aigu aux pouces des pieds de derrière, tandis que le grand philandre oriental *(Seba, pl. XXXIX)*, n'a point d'ongles à ces deux pouces. Or, il eſt certain que notre ſarigue, qui eſt le vrai ſarigue d'Amérique, n'a point d'ongles aux pouces de derrière : s'il exiſtoit donc un animal avec des ongles aigus à ce

pouce, tel que celui de la *pl. XXXVI* de Seba, cet animal ne seroit pas, comme il le dit, le sarigue d'Amérique. Mais ce n'est pas tout, cet Auteur donne encore un troisième animal sous le nom de *Philandre oriental (pl. XXXVIII, fig. 1)*, duquel au reste il ne fait nulle mention dans la description des deux autres, & dont il ne parle que d'après François Valentin, auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, mérite peu de confiance; & ce troisième animal est encore le même que les deux premiers. Il nous paroît donc que ces trois animaux des *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba n'en font qu'un seul; il y a toute apparence que le Dessinateur, peu attentif, aura mis un ongle pointu aux pouces des pieds de derrière comme aux pouces des pieds de devant & aux autres doigts dans les figures des *pl. XXXVI & XXXVIII*, & que, plus exact dans le dessin de la *planche XXXIX*, il a représenté les pouces des pieds de derrière sans ongles, & tels qu'ils sont en effet. Nous sommes donc persuadés que ces trois animaux de Seba ne sont que

trois individus de la même eſpèce; que cette eſpèce eſt la même que celle de notre ſarigue; que ces trois individus étoient ſeulement de différens âges, puiſqu'ils ne diffèrent entr'eux que par la grandeur du corps & par quelques nuances de couleur, principalement par la teinte de la tache au-deſſus des yeux, qui eſt jaunâtre dans les jeunes ſarigues, tels que celui de la *planche XXXVI de Seba, fig.* 1 & 2, & qui eſt plus brune dans les ſarigues adultes, tels que celui de la *planche XXXIX*; différence qui d'ailleurs peut provenir du temps plus ou moins long que l'animal a été conſervé dans l'eſprit-de-vin, toutes les couleurs du poil s'affoibliſſant avec le temps dans les liqueurs ſpiritueuſes. Seba convient lui-même que les deux animaux de ſes *planches XXXVI, fig.* 1 & 2; & *XXXVIII, fig.* 1, ne diffèrent *(d)* que par la grandeur & par quelques nuances de couleur; il convient encore

(d) Eſt autem femella hæcce Americanis Philandris FŒMINIS QUAM SIMILLIMA: niſi quòd pilis dorſalibus aliquantum ſaturatius fuſcis veſtita, & toto habitu procerior ſit illis. Seba, *vol. I, pag.* 61.

que

que le troisième animal, c'est-à-dire, celui de la *planche XXXIX*, ne diffère des deux autres qu'en ce qu'il est plus grand, & que la tache au-dessus des yeux n'est pas jaunâtre, mais brune : il nous paroît donc certain que ces trois animaux n'en font qu'un seul, puisqu'ils n'ont entr'eux que des différences si petites qu'on doit les regarder comme de très-légères variétés, avec d'autant plus de raison & de fondement que l'Auteur ne fait aucune mention du seul caractère par lequel il auroit pu les distinguer, c'est-à-dire, de cet ongle pointu aux pouces de derrière qui se voit aux figures des deux premiers & qui manque au dernier. Son seul silence sur ce caractère, prouve que cette différence n'existe pas réellement, & que ces ongles pointus aux pouces de derrière, dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, ne doivent être attribués qu'à l'inattention du Dessinateur.

« Seba dit que, selon François Valentin, ce philandre, *pl. XXXVIII*, est « de la plus grande espèce qui se voient « aux Indes orientales, & sur-tout chez les «

» Malayes où on l'appelle *Pelandor Aroé*, » c'eſt-à-dire, *Lapin d'Aroé*, quoiqu'Aroé » ne ſoit pas le ſeul lieu où ſe trouvent » ces animaux; qu'ils ſont communs dans » l'île de Solor; qu'on les élève même » avec les lapins auxquels ils ne font aucun » mal, & qu'on en mange également la » chair que les habitans de cette île trouvent excellente, &c. ». Ces faits ſont très-douteux pour ne pas dire faux. 1.° Le philandre, *planche XXXVIII*, n'eſt pas le plus grand des Indes orientales, puiſque, ſelon l'auteur même, celui de la *planche XXXIX*, qu'il attribue auſſi aux Indes orientales, eſt plus grand. En ſecond lieu, ce philandre ne reſſemble point du tout à un lapin, & par conſéquent il eſt bien mal nommé *lapin d'Aroé*. Troiſièmement, aucun Voyageur aux Indes orientales n'a fait mention de cet animal ſi remarquable, aucun n'a dit qu'il ſe trouve ni dans l'île de Solor, ni dans aucun autre endroit de l'ancien continent. Seba lui-même paroît s'apercevoir non-ſeulement de l'incapacité, mais auſſi de l'infidélité de l'auteur qu'il cite : *Cujus equidem rei*, dit-il, *fides ſit*

penes autorem. At mirum tamen eſt quod D. Valentinus philandri formam haud ita deſcripſerit prout ſe habet & uti nos ejus icones ad vivum factas prægreſſis tabulis exhibuimus, vol. I, pag. 61. Mais pour achever de ſe démontrer à ſoi-même le peu de confiance que mérite en effet le témoignage de cet auteur, François Valentin, Miniſtre de l'égliſe d'Amboine, qui cependant a fait imprimer en cinq volumes *in-folio* l'hiſtoire Naturelle des Indes orientales *(e)*, il ſuffit de renvoyer à ce que dit Artedi *(f)* au ſujet de ce gros ouvrage, & aux reproches que Seba *(g)* même lui fait avec raiſon ſur l'erreur groſſière qu'il commet, en

(e) Ond en nieuw. Ooſt-Indien, &c. *Dordrecht, Jean Braam, 1724.*

(f) Multa ſcripſit Franciſcus Valentinus quæ Judæus appella credat... Ita comparatus eſt hic liber Belgicus, ut Hiſtoricorum naturalium genuinorum & eruditorum oculos nullo modo ferre poſſit. Artedi Ichthyologiæ hiſt. litteraria. *Lugd. Bat. 1738*, pag. 55 & 56.

(g) Inde autem quam liquidiſſimè detegitur error à D. Franciſco Valentino commiſſus circa hiſtoriam horum animalium. Tom. III, pag. 273..... *error abſonus valde & enormis, inde forſan ortum duxit quod vir iſte hanc animalium ſpeciem haud debitè examinaverit, &c.* Seba, *vol. I, pag. 64.*

aſſurant « que la poche de l'animal, dont » il eſt ici queſtion, eſt une matrice dans » laquelle ſont conçus les petits, & qu'a- » près avoir lui-même diſſéqué le phi- » landre, il n'en a pas trouvé d'autre ; » que ſi cette poche n'eſt pas une vraie » matrice, les mamelles ſont, à l'égard » des petits de cet animal, ce que les » pédicules ſont aux fruits, qu'ils reſtent » adhérens à ces mamelles juſqu'à ce » qu'ils ſoient mûrs, & qu'alors ils s'en » ſéparent, comme le fruit quitte ſon pé- » dicule lorſqu'il a acquis toute ſa ma- turité, &c. ». Le vrai de tout ceci, c'eſt que Valentin qui aſſure que rien n'eſt ſi commun que ces animaux aux Indes orientales, ſur-tout à Solor, n'y en avoit peut-être jamais vu; que tout ce qu'il en dit, & juſqu'à ſes erreurs les plus évidentes, ſont copiées de Piſon & de Marcgrave, qui tous deux ne ſont eux-mêmes, à cet égard, que les copiſtes de Ximénès, & qui ſe ſont trompés en tout ce qu'ils ont ajouté de leur fonds; car Marcgrave & Piſon diſent expreſſément & affirmativement, ainſi que Valentin, que la poche eſt la vraie matrice où les petits

du ſarigue ſont conçus *(h)*; Marcgrave dit qu'il en a diſſéqué un, & qu'il n'a point trouvé d'autre matrice à l'intérieur; Piſon renchérit encore ſur lui en diſant qu'il en a diſſéqué pluſieurs *(i)*, & qu'il n'a jamais trouvé de matrice à l'intérieur; & c'eſt-là où il ajoute l'aſſertion, toute auſſi mal fondée, que cet animal ſe trouve à Amboine. Qu'on juge maintenant de quel poids doivent être ici les autorités de Marcgrave, de Piſon & de Valentin, & s'il ſeroit raiſonnable d'ajouter foi au témoignage de trois hommes dont le premier a mal vu, le ſecond a amplifié les erreurs du premier, & le dernier a copié les deux autres.

Je demanderois volontiers pardon à mes Lecteurs de la longueur de cette diſcuſſion critique, mais lorſqu'il s'agit de relever les erreurs des autres, on ne

(h) Hæc burſa ipſe uterus eſt animalis, nam alium non habet, uti ex ſectione illius comperi: in hâc ſemen concipitur & catuli formantur. Marcgrave, *Hiſt. Braſilienſ.* pag. 223.

(i) Ex REITERATIS *horum animalium ſectionibus; alium non invenimus uterum præter hanc burſam, in quâ ſemen concipitur & catuli formantur.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 323.

peut être trop exact ni trop attentif, même aux plus petites choſes.

M. Briſſon, dans ſon ouvrage ſur les quadrupèdes, a entièrement adopté ce qui ſe trouve dans celui de Seba : il le ſuit ici à la lettre, ſoit dans ſes dénominations, ſoit dans ſes deſcriptions, & il paroît même aller plus loin que ſon auteur, en faiſant trois eſpèces réellement diſtinctes des trois philandres, *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba ; car s'il eût recherché l'idée de cet auteur, il eût reconnu qu'il ne donne pas ſes trois philandres pour des eſpèces réellement différentes les unes des autres. Seba ne ſe doutoit pas qu'un animal des climats chauds de l'Amérique ne dût pas ſe trouver auſſi dans les climats chauds de l'Aſie ; il qualifioit ces animaux d'Orientaux ou d'Américains, ſelon qu'ils lui arrivoient de l'un ou de l'autre continent ; mais il ne donne pas ſes trois philandres pour trois eſpèces diſtinctes & ſéparées ; il paroît clairement qu'il ne prend pas à la rigueur le mot d'eſpèce, lorſqu'il dit, *page 61 ; C'eſt ici la plus grande eſpèce de ces*

animaux, & qu'il ajoute, *cette femelle est parfaitement semblable* (similima) *aux femelles des philandres d'Amérique, elle est seulement plus grande, & elle est couverte sur le dos de poils d'un jaune plus foncé.* Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, ne sont que des variétés telles qu'on en trouve ordinairement entre des individus de la même espèce à différens âges : & dans le fait Seba n'a pas prétendu faire une division méthodique des animaux en classes, genres & espèces; il a seulement donné les figures des différentes pièces de son Cabinet, distinguées par des numéros, suivant qu'il voyoit quelques différences dans la grandeur, dans les teintes de couleur ou dans l'indication du pays natal des animaux qui composent sa collection. Il nous paroît donc que sur cette seule autorité de Seba, M. Brisson n'étoit pas fondé à faire trois espèces différentes de ces trois philandres, d'autant plus qu'il n'a pas même employé les caractères distinctifs, exprimés dans les figures, & qu'il ne fait aucune mention de la différence de l'ongle qui se trouve

aux pouces des pieds de derrière des deux premiers & qui manquent au troiſième. M. Briſſon devoit donc rapporter à ſon *n.o 3*, c'eſt-à-dire, à ſon philandre d'Amboine, *page 289*, toute la nomenclature qu'il a miſe à ſon philandre, *n.o 1*, *page 286*, tous les noms & ſynonymes qu'il cite ne convenant qu'au philandre, *n.o 3*, puiſque c'eſt celui dont les pouces des pieds de derrière n'ont point d'ongle. Il dit en général que les doigts des philandres ſont onguiculés, & il ne fait ſur cela aucune exception ; cependant le philandre qu'il a vu au Cabinet du Roi, & qui eſt notre ſarigue, n'a point d'ongle aux pouces des pieds de derrière, & il paroît que c'eſt le ſeul qu'il ait vu, puiſqu'il n'y a dans ſon Livre que le *n.o 1* qui ſoit précédé de deux étoiles. L'ouvrage de M. Briſſon, d'ailleurs très-utile, pèche principalement en ce que la liſte des eſpèces y eſt beaucoup plus grande que celle de la Nature.

Il ne nous reſte maintenant à examiner que la nomenclature de M. Linnæus ; elle eſt ſur cet article moins fautive que celle des autres, en ce que cet auteur

ſupprime une des trois eſpèces dont nous venons de parler, & qu'il réduit à deux les trois animaux de Seba ; ce n'eſt pas avoir tout fait, car il faut les réduire à un, mais du moins c'eſt avoir fait quelque choſe, & d'ailleurs il emploie le caractère diſtinctif des pouces de derrière ſans ongles, ce qu'aucun des autres, à l'exception de Tyſon n'avoit obſervé. La deſcription que M. Linnæus donne du ſarigue, ſous le nom de *Marſupialis (k) n.° 1*, *Didelphis*, &c. nous a paru bonne & aſſez conforme à la Nature, mais il y a inexactitude dans ſa diſtribution & erreur dans ſes indications : cet auteur, qui ſous le nom d'*Opoſſum*, *n.° 3*, *page 55*, déſigne un animal différent de ſon *Marſupialis*, *n.° 1*, & qui ne cite à cet égard que la ſeule autorité de Seba, dit cependant que cet opoſſum n'a point d'ongle aux pouces de derrière, tandis que cet ongle eſt très-apparent dans les figures de Seba ; il auroit au moins dû nous avertir que le deſſinateur de Seba s'étoit

(k) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. x. *Holmiæ*, 1758, pag. 54.

trompé ; une autre erreur, c'eſt d'avoir cité le *Maritacaca* de Piſon comme le même animal que le *Carigueya*, tandis que dans l'ouvrage de Piſon, ces deux animaux, quoiqu'annoncés dans le même chapitre, ſont cependant donnés, par Piſon même, pour deux animaux différens, & qu'il les décrit l'un après l'autre. Mais ce qu'on doit regarder comme une erreur plus conſidérable que les deux premières, c'eſt d'avoir fait du même animal deux eſpèces différentes ; le *Marſupialis*, *n.° 1*, & l'*Opoſſum*, *n.° 3*, ne ſont pas des animaux différens ; ils ont tous deux, ſuivant M. Linnæus même, le *marſupium* ou la *poche*, ils ont tous deux les pouces de derrière ſans ongle, ils ſont tous deux d'Amérique, & ils ne diffèrent (toujours ſelon lui) qu'en ce que le premier a huit mamelles, & que le ſecond n'en a que deux & la tache au-deſſus des yeux plus pâle ; or ce dernier caractère eſt, comme nous l'avons dit, nul, & le premier eſt au moins très-équivoque ; car le nombre des mamelles varie dans pluſieurs eſpèces

d'animaux, & peut-être plus dans celle-ci que dans une autre, puisque des deux sarigues femelles que nous avons au Cabinet du Roi, & qui sont certainement de même espèce & du même pays, l'une a cinq & l'autre a sept tétines, & que ceux qui ont observé les mamelles de ces animaux, ne s'accordent pas sur le nombre; Marcgrave, qui a été copié par beaucoup d'autres, en compte huit; Barrère dit qu'ordinairement il n'y en a que quatre, &c. Cette différence qui se trouve dans le nombre des mamelles, n'a rien de singulier, puisque la même variété se trouve dans les animaux les plus connus tels que la chienne qui en a quelquefois dix, & d'autres fois neuf, huit ou sept; la truie qui en a dix, onze ou douze; la vache qui en a six, cinq ou quatre; la chèvre & la brebis qui en ont quatre, trois ou deux; le rat qui en a dix ou huit; le furet qui en a trois à droite & quatre à gauche, &c. d'où l'on voit qu'on ne peut rien établir de fixe & de certain sur l'ordre & le nombre des mamelles,

qui varient dans la plupart des animaux.

De tout cet examen que nous venons de faire avec autant de ſcrupule que d'impartialité, il réſulte que le *Philander Opoſſum* ſeu *Carigueya Braſilienſis*, pl. XXXVI, fig. 1, 2 & 3; le *Philander orientalis*, pl. XXXVIII, fig. 1; & le *Philander orientalis maximus*, pl. XXXIX, fig. 1 de Seba, *vol. I, pages 56, 61 & 64;* que le philandre, *n.o 1*, le philandre oriental *n.o 3*, de M. Briſſon, *pages 286, 288 & 289*; & enfin que le *Marſupialis*, n.° 1, & l'*Opoſſum*, n.° 3, de M. Linnæus, *édition X*, *pages 54 & 55*, n'indiquent tous qu'un ſeul & même animal, & que cet animal eſt notre ſarigue, dont le climat unique & naturel eſt l'Amérique méridionale, & qui ne s'eſt jamais trouvé aux grandes Indes que comme étranger & après y avoir été tranſporté. Je crois avoir levé ſur cela toutes les incertitudes; mais il reſte encore des obſcurités au ſujet du *Taiibi*, que Marcgrave *(l)* n'a pas donné comme un animal différent du *Carigueya*, & que

(l) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 323.

néanmoins Jonſton *(m)*, Seba *(n)*, & M.rs Klein *(o)*, Linnæus *(p)*, & Briſſon *(q)*, qui n'ont écrit que d'après Marcgrave, ont préſenté comme une eſpèce diſtincte & différente des précédentes. Cependant on trouve dans Marcgrave les deux noms *Carigueya Taiibi*, à la tête du même article, il y eſt dit que cet animal s'appelle *Carigueya* au Breſil, & *Taiibi* au Paraguai, *(Carigueya Braſilienſibus, aliquibus Jupatiima, Petiguaribus Taiibi)* : on trouve enſuite une deſcription du carigueya tirée de Ximénès ; après laquelle on en trouve un autre de l'animal appelé *Taiibi* par les Braſiliens, *Cachorro domato* par les Portugais, & *Booſchatte* ou *Rat de bois* par les Hollandois. Marcgrave ne dit pas que ce ſoit un animal différent du carigueya, il le donne au contraire pour le mâle du Carigueya *(Pedes & digitos habet ut femella jam deſcripta)* ;

(m) Jonſton, *de quadruped.* pag. *96.*
(n) Seba, *vol. I, pag. 57, Tab. 36, fig. 4.*
(o) Klein, *de quadruped.* pag. *59.*
(p) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. x, pag. 54, n.° 2.
(q) Briſſon, *Regn. anim.* pag. 290.

il paroît clairement qu'au Paraguai on appeloit le ſarigue mâle & femelle *Taiibi*, & qu'au Breſil on donnoit ce nom de *Taiibi* au ſeul mâle, & celui de *Carigueya* à la femelle. D'ailleurs les différences entre ces deux animaux, telles qu'elles ſont indiquées par leurs deſcriptions, ſont trop légères pour fonder ſur ces diſſemblances deux eſpèces différentes; la plus ſenſible eſt celle de la couleur du poil, qui dans le carigueya eſt jaune & brune, au lieu qu'elle eſt griſe dans le taiibi, dont les poils ſont blancs *(r)* en deſſous & bruns ou noirs à leur extrémité. Il eſt donc plus probable que le taiibi eſt en effet le mâle du Sarigue. M. Ray *(ſ)* paroît être de cette opinion, lorſqu'il dit, en parlant du carigueya & du taiibi, *an ſpecie, an ſexu tantùm à præcedenti diverſum.* Cependant malgré l'autorité de Marcgrave & le doute très-

(r) Le poil du rat de bois eſt d'un très-beau gris-argenté, on en voit même qui ſont tout blancs & d'un très-beau blanc; la femelle a ſous le ventre une bourſe qui s'ouvre & ſe ferme quand elle veut. *Deſcription de la Nouvelle-France, par le Père Charlevoix. Paris, 1744, tome III, page 334.*

(ſ) Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 185.

raisonnable de Ray, Seba, donne *(planche XXXVI, n.° 4)*, la figure d'un animal femelle auquel il applique, sans aucun garant, le nom de *Taiibi ;* & il dit en même temps que ce taiibi est le même animal que le *Tlaquatzin* de Hernandès ; c'est ajouter la mépriſe à l'erreur ; car, de l'aveu même de Seba *(t)*, son taiibi, qui est femelle, n'a point de poche sous le ventre, & il suffisoit de lire Hernandès pour voir qu'il donne à son tlaquatzin cette poche comme un principal caractère. Le taiibi de Seba ne peut donc être le tlaquatzin de Hernandès, puisqu'il n'a point de poche, ni le taiibi de Marcgrave, puisqu'il est femelle ; c'est certainement un autre animal assez mal dessiné & encore plus mal décrit, auquel Seba s'est avisé de donner le nom de *Taiibi*, & qu'il rapporte mal-à-propos au tlaquatzin de Hernandès, qui, comme nous l'avons dit, est le même que notre sarigue. M.rs Brisson & Linnæus ont, au sujet du taiibi, suivi à la lettre ce qu'en a dit

(t) Marsupio tamen pro recondendis catulis caret hæc species. Seba, *vol. I, page 58.*

Seba; ils ont copié juſqu'à ſon erreur ſur le tlaquatzin de Hernandès, & ils ont tous deux fait une eſpèce fort équivoque de cet animal, le premier ſous le nom de *Philandre du Breſil (u), n.° 4*, & le ſecond ſous celui de *Philander (x), n.° 2.* Le vrai taïibi, c'eſt-à-dire, le taïibi de Marcgrave & de Ray, n'eſt donc point le taïibi de Seba, ni le philander de M. Linnæus, ni le philandre du Breſil de M. Briſſon, ceux-ci ne ſont point le tlaquatzin de Hernandès. Ce taïibi de Seba (ſuppoſé qu'il exiſte) eſt un animal différent de tous ceux qui avoient été indiqués par les Auteurs précédens: il auroit fallu lui donner un nom particulier & ne le pas confondre, par une dénomination équivoque avec le taïibi de Marcgrave, qui n'a rien de commun avec lui. Au reſte, comme le ſarigue mâle n'a point de poche ſous le ventre,

(u) Philander pilis in exortu albis in extremitate nigricantibus veſtita... Philander Braſilienſis, le Philandre du Breſil. *Regn. anim* pag. 290.

(x) Philander. Didelphis caudâ baſi piloſâ, auriculis pendulis, mammis quaternis, Syſtem. nat. *edit. X*, pag. 59, n.° 2.

& qu'il diffère de la femelle par ce caractère si remarquable, il n'est pas étonnant qu'on leur ait donné à chacun un nom, & qu'on ait appelé la femelle *Carigueya*, & le mâle *Taiibi.*

Edward Tyson, comme nous l'avons déjà dit, a décrit & disséqué le sarigue femelle avec soin, dans l'individu qui lui a servi de sujet, la tête avoit six pouces, le corps treize, & la queue douze de longueur; les jambes de devant six pouces *(y)*, & celles de derrière quatre & demi de hauteur, le corps quinze à seize pouces de circonférence, la queue trois pouces de tour à son origine, & un pouce seulement vers l'extrémité; la tête trois pouces de

(y) Nota. Que cette manière de mesurer les jambes n'est pas exacte. Tyson reconnoit lui-même que dans le squelette les os des jambes de devant étoient plus courts que ceux des jambes de derrière; & Marcgrave, dans sa description, dit aussi que les jambes de devant étoient plus courtes que celles de derrière; ces différences ne proviennent que de la différente manière de les mesurer, & c'est par cette raison que dans nos descriptions nous ne donnons pas les mesures des jambes en bloc, & que nous détaillons celles de chacune des parties qui composent la jambe.

largeur entre les deux oreilles allant toujours en diminuant juſqu'au nez, elle eſt plus reſſemblante à celle d'un cochon de lait qu'à celle d'un renard; les orbites des yeux ſont très-inclinées dans la direction des oreilles au nez, les oreilles ſont arrondies & longues d'environ un pouce & demi, l'ouverture de la gueule eſt de deux pouces & demi en la meſurant depuis l'un des angles de la lèvre juſqu'à l'extrémité du muſeau; la langue eſt aſſez étroite, & longue de trois pouces, rude & hériſſée de petites papilles tournées en arrière : il y a cinq doigts aux pieds de devant, tous les cinq armés d'ongles crochus, autant de doigts aux pieds de derrière, dont quatre ſeulement ſont armés d'ongles, & le cinquième, qui eſt le pouce, eſt ſéparé des autres; il eſt auſſi placé plus bas & n'a point d'ongle; tous ces doigts ſont ſans poils & recouverts d'une peau rougeâtre, ils ont près d'un pouce de longueur; la paume des mains & des pieds eſt large, & il y a des calloſités charnues ſous tous les doigts. La queue n'eſt couverte de poils qu'à ſon origine juſqu'à

deux ou trois pouces de longueur, après quoi c'est une peau écailleuse & lisse dont elle est revêtue jusqu'à l'extrémité; ces écailles sont blanchâtres, à peu près hexagones & placées régulièrement, en sorte qu'elles n'anticipent pas les unes sur les autres; elles sont toutes séparées & environnées d'une petite aire de peau plus brune que l'écaille : les oreilles, comme les pieds & la queue, sont sans poil; elles sont si minces qu'on ne peut pas dire qu'elles soient cartilagineuses, elles sont simplement membraneuses comme les ailes des chauve-souris; elles sont très-ouvertes, & le conduit auditif paroît fort large. La mâchoire du dessus est un peu plus alongée que celle du dessous, les narines sont larges, les yeux petits, noirs, vifs & proéminens, le cou court, la poitrine large, la moustache comme celle du chat, le poil du devant de la tête est plus blanc & plus court que celui du corps, il est d'un gris-cendré mêlé de quelques petites houpes de poils noirs & blanchâtres sur le dos & sur les côtes, plus brun sur le ventre, & encore plus foncé sur les

jambes. Sous le ventre de la femelle eſt une fente qui a deux ou trois pouces de longueur, cette fente eſt fermée par deux peaux qui compoſent une poche velue à l'extérieur & moins garnie de poil à l'intérieur, cette poche renferme les mamelles; les petits nouveaux-nés y entrent pour les ſucer, & prennent ſi bien l'habitude de s'y cacher, qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorſqu'ils ſont épouvantés. Cette poche a du mouvement & du jeu, elle s'ouvre & ſe referme à la volonté de l'animal; la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de pluſieurs muſcles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette eſpèce d'animal; ces deux os ſont placés au-devant des os pubis auxquels ils ſont attachés par la baſe, ils ont environ deux pouces de longueur & vont toujours en diminuant un peu de groſſeur depuis la baſe juſqu'à l'extrémité; ils ſoutiennent les muſcles qui font ouvrir la poche & leur ſervent de point d'appui; les antagoniſtes de ces muſcles ſervent à la reſſerrer & à la fermer ſi exactement que dans l'animal vivant l'on ne peut voir

l'ouverture qu'en la dilatant de force avec les doigts; l'intérieur de cette poche est parsemé de glandes qui fournissent une substance jaunâtre d'une si mauvaise odeur qu'elle se communique à tout le corps de l'animal; cependant lorsqu'on laisse sécher cette matière, non-seulement elle perd son odeur désagréable, mais elle acquiert du parfum qu'on peut comparer à celui du musc. Cette poche n'est pas, comme l'ont avancé faussement Marcgrave & Pison, le lieu dans lequel les petits sont conçus; le sarigue femelle a une matrice à l'intérieur, différente, à la vérité, de celle des autres animaux, mais dans laquelle les petits sont conçus & portés jusqu'au moment de leur naissance. Tyson (z) prétend que dans cet animal il y a deux matrices, deux vagins, quatre cornes de matrices, quatre trompes de Fallope & quatre ovaires. M. Daubenton n'est pas d'accord

(z) *We will therefore here take a survey and an account of these parts; and we find that there are* two *ovaria*, two *tubæ Fallopianæ*, two *cornua uteri*, two *uteri and* two *vaginæ uteri.* Tyson, *anatomy of an Opossum. London, 1698,* pag. 36.

avec Tyſon ſur tous ces faits ; mais en comparant ſa deſcription avec celle de Tyſon, on verra qu'il eſt au moins très-certain que dans les organes de la génération des ſarigues il y a pluſieurs parties doubles qui ſont ſimples dans les autres animaux. Le gland de la verge du mâle & celui du clitoris de la femelle ſont fourchus & paroiſſent doubles. Le vagin qui eſt ſimple à l'entrée ſe partage enſuite en deux canaux, &c. Cette conformation eſt en général très-ſingulière & différente de celle de tous les autres animaux quadrupèdes.

Le ſarigue eſt uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau monde ; il paroît ſeulement qu'il n'affecte pas auſſi conſtamment que le tatou les climats les plus chauds. On le trouve non-ſeulement au Breſil, à la Guiane, au Mexique, mais auſſi à la Floride, en Virginie *(a)* & dans les autres régions tempérées de ce continent. Il eſt partout aſſez commun, parce qu'il produit

(a) Les opoſſums ſont communs dans la Virginie & dans la Nouvelle-Eſpagne. *Hiſtoire naturelle des Antilles. Rotterdam, 1658, page 122.*

souvent & en grand nombre ; la plupart des Auteurs disent quatre ou cinq petits *(b)*, d'autres six ou sept ; Marcgrave assure avoir vu six petits vivans dans la poche d'une femelle *(c)*, ces petits avoient environ deux pouces de longueur, ils étoient déjà fort agiles, ils sortoient de la poche & y rentroient plusieurs fois par jour : ils sont bien plus petits lorsqu'ils naissent ; certains Voyageurs disent qu'ils ne sont pas plus gros que des mouches au moment de leur naissance *(d)*,

(b) Quaternos quinosve parit catulos, quos utero conceptos, editosque in lucem, alvi cavitate quâdam dum adhuc parvuli sunt, condit & servat, &c. Hernand. *Hist. Mex.* pag. 330.

(c) Hæc ipsa quam describo bestia sex catulos vivos & omnibus membris absolutos, sed sine pilis, in hâc bursâ habebat, qui etiam hinc inde in eâ movebantur ; quilibet catulus duos digitos erat longus, &c. Marcgrave, *Hist. Bras. pag.* 222. — Ils ont un sac sous le ventre dans lequel ils portent leurs petits, qui sont par fois six ou sept d'une ventrée. *Description du nouveau monde, par de Laët, page 485.*

(d) La femelle du possum a un double ventre, ou plutôt une membrane pendante qui lui couvre tout le ventre sans y être attachée, & dont on peut regarder l'intérieur lorsqu'elle a une fois porté des petits. Au derrière de cette membrane, il y a une ouverture où on peut passer la main, si on

c'eſt-à-dire, quand ils ſortent de la matrice pour entrer dans la poche & s'attacher aux mamelles. Ce fait n'eſt pas auſſi exagéré qu'on pourroit l'imaginer, car nous avons vu nous-mêmes, dans un animal dont l'eſpèce eſt voiſine de celle du ſarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des fèves, & l'on peut préſumer avec beaucoup de vraiſemblance, que dans ces animaux la matrice n'eſt, pour ainſi dire, que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'excluſion étant plus précoce que dans les autres quadrupèdes, l'accroiſſement s'achève dans la bourſe où ils entrent au moment de leur naiſſance prématurée. Perſonne n'a obſervé la durée de la geſtation de ces

ne l'a pas groſſe. C'eſt ici où les petits ſe retirent, ſoit pour éviter quelque danger, ſoit pour teter ou pour dormir. Ils vivent de cette manière juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de chercher pâture d'eux-mêmes..... J'ai vu moi-même de ces petits attachés à la tétine lorſqu'ils n'étoient pas plus gros qu'une mouche, & qui ne s'en détachoient qu'après avoir atteint la groſſeur d'une ſouris. *Hiſtoire de la Virginie, page 220.*

animaux,

animaux, que nous préſumons être beaucoup plus courte que dans les autres; & comme c'eſt un exemple ſingulier dans la Nature que cette excluſion précoce, nous exhortons ceux qui ſont à portée de voir des ſarigues vivans dans leur pays natal, de tâcher de ſavoir combien les femelles portent de temps, & combien de temps encore après la naiſſance les petits reſtent attachés à la mamelle avant que de s'en ſéparer; cette obſervation, curieuſe par elle-même, pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conſerver la vie aux enfans venus avant le terme.

Les petits ſarigues reſtent donc attachés & comme collés aux mamelles de la mère pendant le premier âge & juſqu'à ce qu'ils aient pris aſſez de force & d'accroiſſement pour ſe mouvoir aiſément. Ce fait n'eſt pas douteux, il n'eſt pas même particulier à cette ſeule eſpèce; puiſque nous avons vu, comme je viens de le dire, des petits ainſi attachés aux mamelles dans une autre eſpèce, que nous appellerons la *Marmoſe*, & de laquelle nous parlerons bientôt. Or cette

femelle marmoſe n'a pas, comme la femelle ſarigue, une poche ſous le ventre où les petits puiſſent ſe cacher; ce n'eſt donc pas de la commodité ou du ſecours que la poche prête aux petits que dépend uniquement l'effet de la longue adhérence aux mamelles, non plus que celui de leur accroiſſement dans cette ſituation immobile; je fais cette remarque afin de prévenir les conjectures que l'on pourroit faire ſur l'uſage de la poche, en la regardant comme une ſeconde matrice, ou tout au moins comme un abri abſolument néceſſaire à ces petits prématurément nés. Il y a des Auteurs *(e)* qui prétendent qu'ils reſtent collés à la mamelle pluſieurs ſemaines de ſuite; d'autres diſent *(f)* qu'ils ne

(e) Les petits ſont collés à la tétine, & c'eſt-là où ils croiſſent à vue d'œil pendant pluſieurs ſemaines de ſuite juſqu'à ce qu'ils aient acquis de la force, qu'ils ouvrent les yeux & que leur poil ſoit venu; alors ils tombent dans la membrane, d'où ils ſortent & où ils rentrent à leur guiſe. *Hiſtoire de la Virginie. Amſterdam, 1707, page 220.*

(f) Septem plus minuſve ut plurimùm uno partu excludit fœtus, quos donec menſtruam ætatem attingant, pro lubitu nunc alvo recundit, nunc iterumprodit. Ralp. Hamor *apud* Nieremberg, *page 157.*

demeurent dans la poche que pendant le premier mois de leur âge. On peut aiſément ouvrir cette poche de la mère, regarder, compter & même toucher les petits ſans les incommoder ; ils ne quittent la tétine, qu'ils tiennent avec la gueule, que quand ils ont aſſez de force pour marcher ; ils ſe laiſſent alors tomber dans la poche & ſortent enſuite *(g)* pour ſe promener & pour chercher leur ſubſiſtance *(h)*, ils y entrent ſouvent pour

(g) C'eſt dans ſa poche qu'après avoir mis bas elle retire ſes petits, qui s'attachant à ſes tétines s'y nourriſſent de ſon lait & s'y élèvent comme dans un ſûr aſyle où ils ſont toujours chaudement..... Dès que les petits ſont aſſez forts pour pouvoir ſortir & courir ſur l'herbe, la mère ouvrant ſa poche leur donne iſſue, &c. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 84.*

(h) La mère les met au monde nus & aveugles, & les prenant enſuite avec les doigts des pieds de devant, elle les met dans ſa bourſe, qui eſt comme une eſpèce de matrice, elle les échauffe doucement..... enfin elle ne les tire point de-là qu'ils ne jouiſſent de la lumière, alors elle les tranſporte ſur quelque colline où elle ne prévoit point de danger, & ayant ouvert ſa bourſe, elle les en fait ſortir, les expoſe aux rayons du ſoleil, les amuſe en jouant avec eux ; au moindre bruit ou ſur le ſoupçon du moindre danger, elle rappelle

dormir, pour têter, & auſſi pour ſe cacher lorſqu'ils ſont épouvantés ; la mère fuit alors & les emporte tous ; elle ne paroît jamais avoir plus de ventre que quand il y a long-temps qu'elle a mis bas & que ſes petits ſont déjà grands, car dans le temps de la vraie geſtation on s'aperçoit peu qu'elle ſoit pleine.

A la ſeule inſpection de la forme des pieds de cet animal, il eſt aiſé de juger qu'il marche mal & qu'il court lentement ; auſſi dit-on *(i)* qu'un homme peut l'attraper ſans même précipiter ſon pas. En revanche, il grimpe ſur les

auſſitôt ſes petits par un cri, *tic*, *tic*, *tic*, leſquels obéiſſant alors à leur mère, reviennent à elle & ſe recachent dans la bourſe, &c. Seba, *vol. I, page 56.* — Lorſque la mère entend quelque bruit ou quelque mouvement qui lui fait ombrage, elle fait un certain cri, & à ce ſignal qui eſt connu des petits, on les voit auſſitôt courir à leur mère & rentrer d'où ils ſont ſortis. *Mémoires de la Louiſiane, page 83.*

(i) Cet animal eſt ſi lent, qu'il eſt très-facile de l'attraper. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — On ne voit ordinairement point d'animal marcher ſi lentement, & j'en ai pris ſouvent à mon pas ordinaire. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 93.*

arbres *(k)* avec une extrême facilité, il ſe cache dans le feuillage pour attraper des oiſeaux *(l)*, ou bien il ſe ſuſpend par la queue dont l'extrémité eſt muſculeuſe & flexible *(m)* comme une main, en ſorte

(k) Scandit arbores incredibili pernicitate. Hernand. *Hiſt. Mex.* pag 330. — Il monte ſur les arbres d'une admirable viteſſe, & porte grand dommage aux oiſeaux domeſtiques, à la façon d'un renard, au reſte il ne fait nul mal. *De Laët, pag. 143.* — *Hoc animal fructibus arborum veſcitur. Ideòque non ſolùm ob id arbores ſcandit, ſed etiam cum catulis in crumenâ incluſis, magnâ agilitate de arbore in arborem tranſilit.* Petrus Martyr, *Ocean decad. 2, lib. IX,* pag. 21.

(l) Fœtet animal inſtar vulpis aut martis: mordax eſt; veſcitur libenter gallinis, quas rapit ut vulpes, & arbores ſcandendo avibus inſidiatur: veſcitur quoque ſacchari cannis, quibus ſuſtentavi per quatuor ſeptimanas in cubiculo meo; tandem funi cui alligatum erat ſe implicans, ex compreſſione obiit. Marcgrav. *Hiſt. Braſ.* pag. 223.

(m) Cauda ..... quâ mordicùs firmiterque quidquid apprehendit retinet. Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 330. — Sa queue eſt faite pour s'accrocher, car en le prenant par cet endroit, il s'entortille auſſitôt autour du doigt..... La femelle étant priſe, ſouffre, ſans donner le moindre ſigne de vie, qu'on la ſuſpende par la queue au-deſſus d'un feu allumé; la queue s'accroche d'elle-même, & la mère périt ainſi avec ſes petits, ſans que rien ſoit capable de lui deſſerrer la peau de ſa poche. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

qu'il peut ſerrer & même environner de plus d'un tour les corps qu'il ſaiſit ; il reſte quelquefois long-temps dans cette ſituation ſans mouvement, le corps ſuſpendu, la tête en bas, il épie & attend le petit gibier au paſſage *(n)* ; d'autres fois il ſe balance pour ſauter d'un arbre à un autre à peu près comme les ſinges à queue *prenante*, auxquels il reſſemble auſſi pour la conformation des pieds. Quoique carnaſſier, & même avide de ſang qu'il ſe plaît à ſucer, il mange

(n) Il eſt très-friand des oiſeaux & de la volaille ; auſſi entre-t-il hardiment dans les baſſes-cours & dans les poulaillers. Il va même dans les champs manger le mahi qu'on y a ſemé. L'inſtinct avec lequel il fait ſa chaſſe eſt très-ſingulier. Après avoir pris un petit oiſeau & l'avoir tué, il ſe garde bien de le manger : il le poſe proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre ; enſuite montant ſur cet arbre & ſe ſuſpendant par la queue à celle de ſes branches qui eſt la plus voiſine de l'oiſeau, il attend patiemment en cet état que quelqu'autre oiſeau carnaſſier vienne pour l'enlever, alors il ſe jette deſſus & fait ſa proie de l'un & de l'autre. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 84.* — Il chaſſe la nuit & fait la guerre aux volailles, dont il ſuce le ſang & qu'il ne mange jamais. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, page 93.*

assez de tout *(o)*, des reptiles, des insectes, des cannes de sucre, des patates, des racines, & même des feuilles & des écorces. On peut le nourrir comme un animal domestique *(p)*; il n'est ni féroce ni farouche, & on l'apprivoise aisément, mais il dégoûte par sa mauvaise odeur qui est plus forte que celle du renard *(q)*; & il déplaît aussi par sa vilaine figure; car indépendamment de ses oreilles de chouette, de sa queue de serpent & de sa gueule fendue jusqu'auprès des yeux, son corps

(o) Vescitur cohortalibus quas vulpecularum mustelarumve sylvestrum more jugulat, illarum sanguinem absorbens, cætera innoxium ac simplissimum animal..... Pascitur etiam fructibus, pane, oleribus, frumentaceis, aliisque, veluti nos experimento cognovimus, alentes istud domi, ac in deliciis habentes. Hernandès, *Hist. Mex.* pag. 330. — Il grimpe légèrement sur les arbres & se nourrit d'oiseaux, il fait la chasse aux poules comme le renard, mais au défaut de proie il se nourrit de fruits. *Histoire naturelle des Antilles. Rotterdam, 1658, page 121.*

(p) Victitat carnibus & fructibus, herbis & pane; ideoque à multis animi gratiâ domi nutritur. Marcgrav. *Hist. Braf.* pag. 222.

(q) Les Caragues ou Sarigoys sont semblables aux renards d'Espagne, mais ils sont plus petits & sentent plus mauvais de beaucoup. *Description des Indes occidentales, par de Laët, page 85.*

paroît toujours ſale, parce que le poil qui n'eſt ni liſſe ni friſé eſt terne & ſemble être couvert de boue *(r)*. Sa mauvaiſe odeur réſide dans la peau, car ſa chair n'eſt pas mauvaiſe à manger *(ſ)*, c'eſt

(r) Ils ſont hideux à voir, & leur peau paroît toujours couverte de boue. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — Son poil eſt gris, & quoique fin, il n'eſt jamais liſſé. Les femmes des Naturels le filent & en font des jarretières, qu'elles teignent enſuite en rouge. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

(ſ) Teſtatur ipſe Raphe comediſſe hoc animal, & eſſe grati & ſalubris nutrimenti Nieremberg, *Hiſt. nat. peregrin.* pag. 157. — *Carnibus hujus animalis non ſolum Indi libentiſſimè veſcuntur, verùm etiam hanc cæterorum animalium quaſcumque carnes guſtu, ſuavitate nobilitatas, anteeellere prædicant. Quapropter legitur in hiſtoriâ Indicâ, quòd habitatores inſulæ Cubæ obſervantes magnam horum animalium quantitatem vagantium ſuper arbores ſecus littora inſulæ creſcentes; clanculum accedentes, & de improviſo, magno impetu arborem excutientes, has belluas cadere in aquam cogunt; tunc innatantes illas apprehendunt, poſtea in cibos multifariè coquunt.* Aldrov. *de quadrup. digit.* lib. II, pag. 225. — La chair des rats ſauvages eſt fort bonne, on la mange, & ils ont à peu près le goût du cochon de lait. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — La chair de cet animal eſt d'un très-bon goût & approche fort de celle

B. dir.

LE SARIGUE FEMELLE.

même un des animaux que les Sauvages chaſſent de préférence, & duquel ils ſe nourriſſent le plus volontiers.

du cochon de lait. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, page 94.* — Le ſarigoy eſt un animal puant, dont la chair eſt cependant fort bonne. *Voyage de Coreal. Paris, 1722, tome I, page 176.*

LA MARMOSE (a).

L'ESPÈCE de la Marmoſe paroît être voiſine de celle du Sarigue, elles ſont du même climat dans le même

(a) La Marmoſe, *Marmoſa*, nom que les Braſiliens donnent à cet animal ſelon Seba, & que nous avons adopté. Les Nègres de nos îles appellent le ſarigue *Manicou*, & la marmoſe, qui eſt plus petite que le ſarigue, *Rat manicou*.

Mus ſilveſtris Americanus Scalopès *dictus*. Seba, vol. I, pag. 46, Tab. 31, fig. 1 & 2. *Nota*. Que ce nom *Scalopès* que Seba donne à cet animal, & que M.rs Klein & Briſſon ont auſſi adopté, a été très-mal appliqué. Le ſcalopès des Grecs n'eſt certainement pas la marmoſe du Breſil. Et d'ailleurs il n'eſt pas poſſible de déterminer ce que c'eſt que le *ſcalopès* par les indications des Anciens : *ad finem quidam mures ſunt quos* ſcalopes *vocant ut Scholiaſtes Ariſtophanis in Acharnenſibus animadvertit*. Aldrov. *de quadrup digit. vivip. pag. 416*. Je crois que voilà la ſeule notice que nous ayons du ſcalopès, elle ne ſuffit pas à beaucoup près pour déterminer une eſpèce, & encore moins pour en appliquer le nom à un animal du nouveau monde.

Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre dilutè flavus, pedibus albicantibus ..... Philander Americanus,

continent ; & ces deux animaux ſe reſſemblent par la forme du corps, par la conformation des pieds, par la queue *prenante* qui eſt couverte d'écailles dans la plus grande partie de ſa longueur, & n'eſt revêtue de poil qu'à ſon origine, par l'ordre des dents *(b)* qui ſont en plus grand nombre que dans les autres quadrupèdes : mais la marmoſe eſt bien plus petite que le ſarigue, elle a le

le philandre d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 291.

Murina. Didelphis caudâ ſemi pilosâ, mammis ſenis. Linn. *Syſt. nat.* edit. x, pag. 55. *Nota.* 1.° Que M. Linnæus, qui préſente ici le murina après l'opoſſum, fait une queſtion qui ſuppoſe un doute mal fondé, *an pullus precedentis*, dit-il, du murina relativement à l'opoſſum. Cela ne peut pas être ; car, de l'aveu de M. Linnæus, ſon opoſſum a une poche ſous le ventre ; & par la deſcription de Seba, il eſt clair que la femelle du murina n'en a point. *Nota.* 2.° Que la phraſe indicative pèche en ce qu'elle donne, comme un caractère conſtant, ſix mamelles à la Marmoſe, tandis que le nombre des mamelles varie, & que la marmoſe que nous avons vue avoit quatorze mamelles.

(b) Les dents, dans le ſarigue & la marmoſe, ſont au nombre de cinquante. *Voyez au tome XXI de l'édition en trente-un volumes, la deſcription de ces deux animaux.*

muſeau encore plus pointu, la femelle n'a pas de poche ſous le ventre comme celle du ſarigue, il y a ſeulement deux plis longitudinaux près des cuiſſes entre leſquels les petits ſe placent pour s'attacher aux mamelles. Les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle marmoſes, reſſemblent par la forme & par la poſition à celles du ſarigue ; le gland de la verge du mâle eſt fourchu comme celui du ſarigue, il eſt placé dans l'anus; & cet orifice, dans la femelle, paroît être auſſi l'orifice de la vulve. La naiſſance des petits ſemble être encore plus précoce dans l'eſpèce de la marmoſe que dans celle du ſarigue; ils ſont à peine auſſi gros que des petites fèves lorſqu'ils naiſſent & qu'ils vont s'attacher aux mamelles; les portées ſont auſſi plus nombreuſes. Nous avons vu dix petites marmoſes, chacune attachée à un mamelon, & il y avoit encore ſur le ventre de la mère quatre mamelons vacans, en ſorte qu'elle avoit en tout quatorze mamelles; c'eſt principalement ſur les femelles de cette eſpèce qu'il faudroit faire les obſervations que nous

avons indiquées dans l'article précédent, je ſuis perſuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, & que les petits au moment de l'excluſion ne ſont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroiſſement; l'accouchement de la mère eſt toujours une fauſſe-couche très-prématurée, & les fœtus ne ſauvent leur vie naiſſante qu'en s'attachant aux mamelles ſans jamais les quitter juſqu'à ce qu'ils aient acquis le même degré d'accroiſſement & de force qu'ils auroient pris naturellement dans la matrice ſi l'excluſion n'eût pas été prématurée.

La marmoſe a les mêmes inclinations & les mêmes mœurs que le ſarigue; tous deux ſe creuſent des terriers pour ſe réfugier, tous deux s'accrochent aux branches des arbres par l'extrémité de leur queue, & s'élancent de-là ſur les oiſeaux & ſur les petits animaux; ils mangent auſſi des fruits, des graines & des racines, mais ils ſont encore plus friands de poiſſon & d'écreviſſe, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue. Ce fait eſt très-douteux & s'accorde fort

mal avec la ſtupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, ſelon le témoignage de la plupart des Voyageurs, ne ſavent ni ſe mouvoir à propos, ni fuir, ni ſe défendre.

B. dir.

LA MARMOSE FEMELLE.

LE CAYOPOLLIN (a).

LE premier Auteur qui ait parlé de cet animal eſt Fernandès *(b)* ; le Cayopollin, dit-il, eſt un petit animal un peu plus grand qu'un Rat, reſſemblant au Sarigue par le muſeau, les oreilles & la queue qui eſt plus épaiſſe & plus forte que celle d'un rat, & de laquelle il ſe ſert

(a) Le *Cayopollin* ou *Kayopollin*.

Cayopollin. Fernandès, *Hiſt. Nov. Eſp.* pag. 10.

Animal Caudimanum ſeu *Coyopollin.* Nieremberg, *Hiſt nat. Peregrin.* pag. 158.

Coyopollin. Jonſton, *de quadrup.* pag. 118.

Mus indicus dictus Coyopollin. Charleton, *Exercit.* pag. 25, n.° 5.

Mus Africanus Kayopollin dictus. Seba, vol. I, pag. 39, Tab 31, fig. 3. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette indication, cet animal n'étant point d'Afrique, mais d'Amérique.

Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre ex albo flavicans, caudâ ex ſaturatè ſpadiceo maculata.....

Philander Africanus, le philandre d'Afrique. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 292 : même erreur ſur le climat, copiée de Seba.

(b) Franç. Fernandès, *Hiſt. quadr. Novæ Hiſpaniæ.* Romæ, 1626, cap. XXIX, pag. 10.

comme d'une main ; il a les oreilles minces & diaphanes, le ventre, les jambes & les pieds blancs: les petits, lorſqu'ils ont peur, tiennent la mère embraſſée ; elle les élève ſur les arbres : cette eſpèce s'eſt trouvée dans les montagnes de la Nouvelle-Eſpagne. Nieremberg *(c)* a copié mot à mot ces indications de Fernandès, & n'y a rien ajouté. Seba *(d)*, qui le premier a fait deſſiner & graver cet animal, n'en donne aucune deſcription, il dit ſeulement qu'il a la tête un peu plus épaiſſe & la queue un tant ſoit peu plus groſſe que la marmoſe ; & que quoiqu'il ſoit du même genre, il eſt cependant d'un autre climat, & même d'un autre continent ; & il ſe contente de renvoyer à Nieremberg & à Jonſton pour ce qu'on peut deſirer de plus au ſujet de cet animal ; mais il paroît évidemment que Nieremberg & Jonſton ne l'ont jamais vu, & qu'ils n'en parlent que d'après Fernandès. Aucun de ces trois auteurs n'a dit qu'il fût originaire d'Afrique,

(c) Euſ. Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* lib. IX, cap. V, pag. 158.

(d) Seba, *vol. I, pag. 49, Tab. 31, fig. 3.*

ils le donnent au contraire comme naturel & particulier aux montagnes des climats chauds de l'Amérique ; & c'eſt Seba ſeul qui, ſans autorité ni garans, a prétendu qu'il étoit Africain. Celui que nous avons vu venoit certainement d'Amérique ; il étoit plus grand, & il avoit le muſeau moins pointu & la queue plus longue que la marmoſe ; en tout il nous a paru approcher encore plus que la marmoſe de l'eſpèce du ſarigue. Ces trois animaux ſe reſſemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures & extérieures, par les os ſurnuméraires du baſſin, par la forme des pieds, par la naiſſance prématurée, la longue & continuelle adhérence des petits aux mamelles, & enfin par les autres habitudes de nature ; ils ſont auſſi tous trois du nouveau monde & du même climat ; on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique : ils ſont naturels aux contrées méridionales de ce continent, & peuvent vivre dans les régions tempérées ; au reſte, ce ſont tous des animaux très-laids ; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de

chauve-ſouris, leur queue de couleuvre & leurs pieds de ſinge préſentent une forme bizarre qui devient encore plus déſagréable par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent, & par la lenteur & la ſtupidité dont leurs actions & tous leurs mouvemens paroiſſent accompagnés.

B. dir.

LE CAYOPOLLIN

L'ÉLÉPHANT (a).

L'Eléphant eſt, ſi nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus conſidérable de ce monde; il ſurpaſſe tous les animaux terreſtres en grandeur, & il approche de l'homme (b), par l'intelligence, autant au moins que la

(a) *Éléphant;* en Grec, Ἐλέφας; en Latin, *Elephantus, Barrus;* en Italien, *Leophante;* en Eſpagnol, *Elephante;* en Allemand, *Helphant;* en Anglois, *Elephant;* en Orient, *Elfil. Phil* ou *Fil* eſt un mot Chaldéen, qui ſignifie *ivoire*, & dont Munſter s'eſt ſervi pour déſigner l'Éléphant. On appeloit autrefois l'éléphant *Barre* aux Indes orientales; & c'eſt vraiſemblablement de ce mot qu'eſt dérivé le nom *Barrus*, que les Latins ont enſuite donné à l'éléphant. *Geſner. cap. de Elephanto.* On l'appelle à Congo, *Manzac* ou *Manzo. Voyage de Drack. Paris, 1641, page 104.*

(b) *Valet ſenſu & reliquâ ſagacitate ingenii excellit elephas.* Ariſt. hiſt. Anim. lib. IX, cap. 46. — *Elephanti ſunt naturâ mites & manſueti, ut ad rationale animal proxime accedant.* Strabo. — *Vidi elephantos quoſdam qui prudentiores mihi videbantur quàm quibuſdam in locis homines.* Vartomanus, apud Geſnerum, cap. de Elephanto.

matière peut approcher de l'eſprit. L'Éléphant, le Chien, le Caſtor & le Singe, ſont de tous les êtres animés, ceux dont l'inſtinct eſt le plus admirable : mais cet inſtinct, qui n'eſt que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, ſe manifeſte par des réſultats bien différens dans chacune de ces eſpèces. Le chien eſt naturellement, & lorſqu'il eſt livré à lui ſeul, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire que le loup ; ſeulement, il s'eſt trouvé dans cette nature féroce, un point flexible, ſur lequel nous avons appuyé ; le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie, que par ce point ſenſible, qui le rend ſuſceptible d'affection & capable d'attachement ; c'eſt de la Nature qu'il tient le germe de ce ſentiment, que l'Homme enſuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne & conſtante ſociété avec cet animal, qui ſeul en étoit digne ; qui, plus ſuſceptible, plus capable qu'un autre des impreſſions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ſes facultés relatives. Sa ſenſibilité,

a docilité, ſon courage, ſes talens, out, juſqu'à ſes manières, s'eſt modifié par l'exemple, & modelé ſur les qualités le ſon Maître; l'on ne doit donc pas ui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir; ſes qualités les plus relevées, es plus frappantes, ſont empruntées de nous, il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il eſt plus à portée d'acquérir; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant; que ce ſentiment doux, qui n'eſt jamais muet, s'eſt annoncé par l'envie de plaire, & a produit la docilité, la fidélité, la ſoumiſſion conſtante, & en même temps, le degré d'attention néceſſaire pour agir en conſéquence & toujours obéir à propos.

Le ſinge, au contraire, eſt indocile autant qu'extravagant; ſa nature eſt en tout point également revêche; nulle ſenſibilité relative, nulle reconnoiſſance des bons traitemens, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la ſociété de l'homme, de l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute eſpèce de mal, ou pour mieux dire, une ſorte

propenſion à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels ſont compenſés par des perfections apparentes; il eſt extérieurement conformé comme l'homme, il a des bras, des mains, des doigts; l'uſage ſeul de ces parties le rend ſupérieur pour l'adreſſe aux autres animaux, & les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la ſimilitude des mouvemens & par la conformité des actions nous plaiſent, nous déçoivent & nous font attribuer à des qualités intérieures, ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le caſtor, qui paroît être fort au-deſſous du chien & du ſinge par les facultés individuelles, a cependant reçu de la Nature un don preſque équivalent à celui de la parole; il ſe fait entendre à ceux de ſon eſpèce, & ſi bien entendre qu'ils ſe réuniſſent en ſociété qu'ils agiſſent de concert, qu'ils entreprennent & exécutent de grands & longs travaux en commun, & cet amour ſocial, auſſi-bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adreſſe

du ſinge & la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'eſprit, qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom) le chien, dis-je, n'a donc que de l'eſprit d'emprunt; le ſinge n'en a que l'apparence, & le caſtor n'a du ſens que pour lui ſeul & les ſiens. L'éléphant leur eſt ſupérieur à tous trois; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main eſt le principal organe de l'adreſſe du ſinge; l'éléphant au moyen de ſa trompe, qui lui ſert de bras & de main, & avec laquelle il peut enlever & ſaiſir les plus petites choſes comme les plus grandes, les porter à ſa bouche, les poſer ſur ſon dos, les tenir embraſſées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adreſſe que le ſinge; & en même temps il a la docilité du chien, il eſt comme lui ſuſceptible de reconnoiſſance & capable d'un fort attachement, il s'accoutume aiſément à l'homme, ſe ſoumet moins par la force que par les bons traitemens, le ſert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, &c. Enfin l'éléphant, comme le caſtor, aime la ſociété de ſes ſemblables, il

s'en fait entendre ; on les voit ſouvent ſe raſſembler, ſe diſperſer, agir de concert, & s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'eſt peut-être que faute d'aſſez d'eſpace & de tranquillité : car les hommes ſe ſont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant : il vit donc dans l'inquiétude, & n'eſt nulle part paiſible poſſeſſeur d'un eſpace aſſez grand, aſſez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions & tous ces avantages, pour que les talens du caſtor ſe manifeſtent, & que par-tout où les hommes ſe ſont habitués, il perd ſon induſtrie & ceſſe d'édifier. Chaque être dans la Nature a ſon prix réel & ſa valeur relative ; ſi l'on veut juger au juſte de l'un & de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins, l'intelligence du caſtor, l'adreſſe du ſinge, le ſentiment du chien, & y ajouter enſuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur & de la longue durée de la vie ; il ne faut pas oublier ſes armes ou ſes défenſes, avec leſquelles, il peut

percer

percer & vaincre le lion ; il faut se représenter, que sous ses pas, il ébranle la terre ; que de sa main *(c)*, il arrache les arbres ; que d'un coup de son corps, il fait brêche dans un mur ; que terrible

(c) Veteres proboscidem elephanti manum appellaverunt. — *Eâdem aliquoties nummum e terrâ tollentem vidi, & aliquando detrahentem arboris ramum, quem viri viginti-quatuor fune trahentes ad humum flectere non potueramus ; cùm solus elephas tribus victibus motum detrahebat.* Vartomannus, apud Gesner, cap. de Elephanto. — *Silvestres elephanti fagos, oleastros & palmas dentibus subvertunt radicitùs.* Opian. — *Promuscis elephanti naris est quâ cibum, tam siccum quam humidum, ille capiat, orique perinde ac* manu *admoveat. Arbores etiam eâdem complectendo evellit ; denique eâ non alio utitur modo nisi ut manu.* Aristot. de partib. animal. lib. II, cap. 16. — *Habet præterea talem tantamque narem elephantus, ut eâ manûs vice utatur . . . . . Suo etiam rectori erigit atque offert, arbores quoque eâdem prosternit, & quoties immersus per aquam ingreditur, eâ ipsâ editâ in sublime reflat atque respirat.* Aristot. hist. anim. lib. II, cap. 1. — La force de l'éléphant est si grande qu'elle ne se peut presque reconnoître, sinon par l'expérience ; j'en ai vu un porter avec les dents deux canons de fonte, attachés & liés ensemble par des cables, & pesant chacun trois milliers ; il les enleva seul & les porta l'espace de cinq cents pas. J'ai vu aussi un éléphant tirer des navires & des galères en terre & les mettre à flot. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, tome II, page 356.*

par la force, il eſt encore invincible par la ſeule réſiſtance de ſa maſſe, par l'épaiſſeur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter ſur ſon dos une tour armée en guerre & chargée de pluſieurs hommes; que ſeul, il fait mouvoir des machines & tranſporte des fardeaux que ſix chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuſe, il joint encore le courage, la prudence, le ſang-froid, l'obéiſſance exacte; qu'il conſerve de la modération, même dans ſes paſſions les plus vives; qu'il eſt plus conſtant qu'impétueux en amour *(d)*; que dans la colère, il ne méconnoît pas ſes amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offenſé; qu'il ſe ſouvient des bienfaits auſſi long-temps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair & ne ſe nourriſſant que de végétaux, il n'eſt pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin, il eſt aimé de tous, puiſque tous le reſpectent & n'ont nulle raiſon de le craindre.

(d) Nec adulteriâ novêre, nec ulla propter fœminas inter ſe prælia, cæteris animalibus pernicialia, non quia deſit illis amoris vis, &c. Plin. lib. VIII, cap. 5. — *Mas quam impleverit coïtu, eam amplius non tangit.* Ariſt. hiſt. Anim. lib. IX, cap. 46.

Auſſi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal une eſpèce de vénération. Les Anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de la Nature (& c'eſt en effet ſon dernier effort) ; ils ont beaucoup exagéré ſes facultés naturelles ; ils lui ont attribué ſans héſiter des qualités intellectuelles & des vertus morales. Pline, Ælien, Solin, Plutarque & d'autres Auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raiſonnées, une religion naturelle & innée *(e)*, l'obſervance d'un culte,

(e) Hominum indigenarum linguam elephanti intelligunt. Ælian, lib. IV, cap. 24..... *Lunâ novâ niteſcente, audio elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ e ſilvâ, ubi paſcuntur, ramos recens decerptos auferre, eoſque deinde in ſublime tollere, ut ſuſpicere, & leviter ramos movere, tanquam ſuppliciunt quoddam Deæ protendentes, ut ipſis propria & benevola eſſe velit.* Ælien, lib. IV, cap. 10.... *Elephas eſt animal proximum humanis ſenſibus..... Quippe intellectus illis ſermonis patrii & imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicêre, memoria, amoris & gloriæ voluptas : imo vero, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque ſiderum, ſoliſque ac lunæ veneratio. Autores ſunt, niteſcente lunâ novâ, greges eorum deſcendere : ibique ſe purificantes ſolemniter aquâ circumſpergi, atque ita ſalutato ſidere,*

l'adoration quotidienne du Soleil & de la Lune, l'uſage de l'ablution avant l'adoration, l'eſprit de divination, la piété envers le ciel & pour leurs ſemblables qu'ils aſſiſtent à la mort, & qu'après leur décès ils arroſent de leurs larmes & recouvrent de terre, &c. Les Indiens prévenus de l'idée de la métempſycoſe, ſont encore perſuadés aujourd'hui, qu'un corps auſſi majeſtueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou d'un Roi. On reſpecte à Siam *(f)*, à Laos, à

in ſilvas reverti..... Viſique ſunt feſſi ægritudine, herbas ſupini in cœlum jacientes, veluti tellure precibus allegatâ. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 1. — *Se abluunt & purificant, dein adorant ſolem & lunam.* — *Cadavera ſui generis ſepeliunt.* — *Lamentant, ramos & pulverem injiciunt ſupra cadaver.* — *Sagittas extrahunt tanquam Chirurgi periti.* Plin. Ælian. Solin. Tzetzes, &c.

(f) M. Conſtance mena M. l'Ambaſſadeur voir l'Éléphant blanc, qui eſt ſi eſtimé dans les Indes & qui eſt le ſujet de tant de guerres : il eſt aſſez petit, & ſi vieux qu'il eſt tout ridé ; pluſieurs Mandarins ſont deſtinés pour en avoir ſoin, & on ne le ſert qu'en vaiſſelle d'or ; au moins les deux baſſins qu'on avoit mis devant lui étoient d'or maſſif d'une grandeur extraordinaire. Son appartement eſt magnifique, & le lambris du pavillon où il eſt logé eſt

Pégu *(g)*, &c. les éléphans blancs, comme

fort proprement doré. *Premier voyage du P. Tachard. Paris, 1686, page 239.* — Dans une maison de campagne du Roi, à une lieue de Siam, sur la rivière, je vis un petit éléphant blanc, qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le palais, que l'on dit avoir près de trois cents ans; ce petit éléphant est un peu plus gros qu'un bœuf, il a beaucoup de Mandarins à son service; & à sa considération l'on a de grands égards pour sa mère & pour sa tante que l'on élève avec lui. *Idem, page 273.*

(g) Lorsque le Roi de Pégu va se promener, les quatre éléphans blancs marchent devant lui, ornés de pierreries & de divers enjolivemens d'or. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 43.....* Lorsque le Roi de Pégu veut donner audience, l'on amène devant lui les quatre éléphans blancs qui lui font la révérence, en levant leur trompe, ouvrant la gueule, jetant trois cris bien distincts & s'agenouillant. Quand ils sont relevés, on les ramène à leurs écuries, où on leur donne à manger à chacun dans un vaisseau d'or grand comme un quart de tonneau de bierre; on les lave d'une eau qui est dans un autre vaisseau d'argent, ce qui se fait le plus souvent deux fois par jour ..... Pendant qu'on les panse ainsi, ils sont sous un dais qui a huit supports, qui sont tenus par autant de domestiques, afin de les garantir de l'ardeur du soleil. En allant aux vaisseaux où est leur eau & leur nourriture, ils sont précédés de trois trompettes dont ils en-

les manes vivans des Empereurs de l'Inde ; ils ont chacun un palais, une maiſon compoſée d'un nombreux domeſtique, une vaiſſelle d'or, des mets choiſis, des vêtemens magnifiques, & ſont diſpenſés de tout travail, de toute obéiſſance ; l'Empereur vivant eſt le ſeul, devant lequel ils fléchiſſent les genoux, & ce ſalut leur eſt rendu par le Monarque ; cependant les attentions, les reſpects, les offrandes les flattent ſans les corrompre ; ils n'ont donc pas une ame humaine ; cela ſeul devroit ſuffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité, en rejetant auſſi les fictions puériles de la ſuperſtition toujours ſub-

tendent les accords, & marchent avec beaucoup de gravité, réglant leurs pas par le ſon de ces inſtrumens, &c. *Idem, tome III, page 40.* — Les Péguans tiennent les éléphans blancs pour ſacrés ; & ayant ſu que le Roi de Siam en avoit deux, ils y envoyèrent des Ambaſſadeurs pour offrir tout le prix qu'on en deſiroit. Le Roi de Siam ne voulut pas les vendre : celui de Pégu, offenſé de ce refus, vint & non-ſeulement les enleva par force, mais il ſe rendit tout le pays tributaire. *Idem, tome II, page 223.*

ſiſtante, il reſte encore aſſez à l'éléphant, aux yeux même du philoſophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première diſtinction; il eſt digne d'être connu, d'être obſervé; nous tâcherons donc d'en écrire l'hiſtoire ſans partialité, c'eſt-à-dire, ſans admiration ni mépris, nous le conſidérerons d'abord dans ſon état de nature lorſqu'il eſt indépendant & libre, & enſuite dans ſa condition de ſervitude ou de domeſticité, où la volonté de ſon maître eſt en partie le mobile de la ſienne.

Dans l'état de ſauvage, l'éléphant n'eſt ni ſanguinaire, ni féroce, il eſt d'un naturel doux, & jamais il ne fait abus de ſes armes ou de ſa force, il ne les emploie, il ne les exerce que pour ſe défendre lui-même ou pour protéger ſes ſemblables; il a les mœurs ſociales, on le voit rarement errant ou ſolitaire; il marche ordinairement de compagnie, le plus âgé conduit la troupe *(h)*; le ſecond d'âge la fait aller

(h) Elephanti gregatim ſemper ingrediuntur; ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus. Amnes

& marche le dernier ; les jeunes & les foibles ſont au milieu des autres ; les mères portent leurs petits & les tiennent embraſſés de leur trompe ; ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuſes, lorſqu'ils vont paître ſur des terres cultivées ; ils ſe promènent ou voyagent avec moins de précautions dans les forêts & dans les ſolitudes, ſans cependant ſe ſéparer abſolument ni même s'écarter aſſez loin pour être hors de portée des ſecours & des avertiſſemens : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, & ce ſont les ſeuls que les chaſſeurs oſent attaquer ; car il faudroit une petite armée *(i)* pour aſſaillir la troupe entière,

tranſituri minimos præmittunt, ne majorum inceſſu atterente alveum, creſcat gurgitis altitudo. Plin. hiſt. natural. lib. VIII, cap. 5.

(i) Je tremble encore en vous écrivant, lorſque je penſe au danger auquel nous nous expoſames en voulant ſuivre un éléphant ſauvage ; car quoique nous ne fuſſions que dix ou douze, dont la moitié n'avoit pas de bonnes armes à feu, nous l'aurions pourtant attaqué, ſi nous euſſions pu le joindre : nous nous imaginions de le pouvoir tuer avec deux ou

& l'on ne pourroit la vaincre sans perdre beaucoup de monde ; il seroit même dangereux de leur faire la moindre injure *(k)*, ils vont droit à l'offenseur, & quoique la masse de leur corps soit très-pesante, leur pas est si grand qu'ils

trois coups de mousquet ; mais j'ai vu dans la suite que deux ou trois cents hommes ont de la peine à en venir à bout. *Voyage de Guinée, par Guillaume Bosman, page 436.*

(k) Solent elephanti magno numero confertim incedere, & si quemdam obvium habuerint, vel devitant, vel illi cedunt ; at si quemdam injuriâ afficere velit proboscide sublatum in terram dejicit, pedibus deculcans donec mortuum reliquerit. Leonis Africani descript. Africæ. Lugd. Batavor. 1632, pag. 744. — Les Nègres rapportent unanimement de ces animaux, que s'ils rencontrent quelqu'un dans un bois, ils ne lui font aucun mal, pourvu qu'il ne les attaque point ; mais qu'ils deviennent furieux lorsqu'on leur tire dessus & qu'on ne les blesse pas à mort. *Voyage de Guinée, par Bosman, page 245.* — L'éléphant sauvage est venu en poursuivant un homme qui lui disoit des injures, & il s'est trouvé pris au trébuchet. *Journal du voyage de Siam, par l'abbé de Choisy. Paris, 1687, page 242.* — Ceux qui insultent ou qui font du mal à l'éléphant, doivent bien prendre garde à eux, car ils n'oublient pas aisément les injures qu'on leur fait, si ce n'est après qu'ils s'en sont vengés. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.*

atteignent aiſément l'homme le plus léger à la courſe, ils le percent de leurs défenſes ou le ſaiſiſſent avec la trompe, le lancent comme une pierre & achèvent de le tuer en le foulant aux pieds; mais ce n'eſt que lorſqu'ils ſont provoqués qu'ils font ainſi main-baſſe ſur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas; cependant comme ils ſont ſuſceptibles & délicats ſur le fait des injures, il eſt bon d'éviter leur rencontre, & les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit & battent de la caiſſe pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorſqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils ſont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais & qu'ils cherchent à ſe venger en toute occaſion; comme ils ont l'odorat excellent & peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cauſe de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin, ils pourroient aiſément le ſuivre à la piſte; les Anciens ont écrit que les éléphans arrachent l'herbe des endroits où le chaſſeur a

passé, & qu'ils se la donnent de main en main, pour que tous soient informés du passage & de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves *(l)*, les profondes vallées, les lieux ombragés & les terreins humides, ils ne peuvent se passer d'eau & la troublent avant que de la boire, ils en rempliſſent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez & s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde ; ils ne peuvent supporter le froid & souffrent aussi de l'excès de la chaleur, car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres, ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau ; le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager, ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, & d'ailleurs la

(l) Elephanti naturæ proprium est roscida loca & mollia amare & aquam desiderare, ubi versari maximè studet ; ita ut animal palustre nominari possit. Ælien, lib. IV, cap. 24.

longueur de leur trompe qu'ils redreſſent en haut & par laquelle ils reſpirent, leur ôte toute crainte d'être ſubmergés.

Leurs alimens ordinaires, ſont des racines, des herbes, des feuilles & du bois tendre, ils mangent auſſi des fruits & des grains, mais ils dédaignent la chair & le poiſſon *(m)*; lorſque l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres *(n)* & les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent ſouvent de lieu, & lorſqu'ils arrivent à des terres enſemencées, ils y font un dégât prodigieux; leur corps étant d'un poids énorme, ils

(m) Ces animaux ne mangent point de chair, non pas même les ſauvages, mais vivent ſeulement de branches, rameaux & feuilles d'arbres qu'ils rompent avec leur trompe, & mâchent le bois aſſez gros. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, tome II, page 367.*

(n) Cùm eis cætera pabula defecerint, radices effodiunt, quibus paſcuntur; e quibus primus qui aliquam prædam repererit, regreditur ut & ſuos gregales advocet, & in prædæ communionem deducat. Ælien, lib. IX, cap. 56.

écachent & détruiſent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en conſomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour; n'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévaſtent donc une campagne en une heure. Auſſi les Indiens & les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur viſite & de les détourner, en faiſant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées; ſouvent malgré ces précautions, les éléphans viennent s'en emparer, en chaſſent le bétail domeſtique, font fuir les hommes & quelquefois renverſent de fond-en-comble leurs minces habitations. Il eſt difficile de les épouvanter, & ils ne ſont guère ſuſceptibles de crainte; la ſeule choſe qui les ſurprenne & puiſſe les arrêter, ſont les feux d'artifice *(o)*, les pétards qu'on leur lance, & dont l'effet

(o) On arrête l'éléphant lorſqu'il eſt en colère, par des feux d'artifice; on ſe ſert du même moyen pour les détacher du combat lorſqu'on les y a engagés. *Relat. par Thévenot, tome III, page 133.* — Les Portugais n'ont ſu trouver aucun remède pour ſe défendre de l'éléphant, que des lances à feu, qu'ils lui mettent devant les yeux lorſqu'il vient à eux. *Voyage*

ſubit & promptement renouvelé les ſaiſit & leur fait quelquefois rebrouſſer chemin. On vient très-rarement à bout de les ſéparer les uns des autres, car ordinairement ils prennent tous enſemble le même parti d'attaquer, de paſſer indifféremment ou de fuir.

Lorſque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la ſociété cède à un ſentiment plus vif; la troupe ſe ſépare par couples que le deſir avoit formés d'avance; ils ſe prennent par choix, ſe dérobent, & dans leur marche l'amour paroît les précéder & la pudeur les ſuivre; car le myſtère accompagne leurs plaiſirs. On ne les a jamais vû s'accoupler, ils craignent ſur-tout les regards de leurs ſemblables & connoiſſent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le ſilence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cher-

de Feynes. Paris, 1630, page 89. — On fait combattre au Mogol des éléphans les uns contre les autres; ils s'acharnent tellement au combat, qu'on ne pourroit les ſéparer, ſi on ne leur jetoit entre-deux des feux d'artifice. *Voyage de Bernier. Amſt. 1710, tome II, page 64.*

chent les bois les plus épais, ils gagnent les solitudes *(p)* les plus profondes pour se livrer sans témoins, sans trouble & sans réserve à toutes les impulsions de la Nature; elles sont d'autant plus vives & plus durables qu'elles sont plus rares & plus long-temps attendues; la femelle *(q)* porte deux ans; lorsqu'elle est pleine, le mâle s'en abstient; & ce n'est qu'à la troisième année que renaît la saison des amours. Ils ne produisent qu'un petit *(r)*, lequel au moment de sa naissance a des dents *(s)*, & est déjà plus gros qu'un sanglier; cependant les défenses ne sont

(p) Elephanti solitudines petunt coïturi, & præcipuè secus flumina. Arist. hist. anim. lib. V, cap. 2.—*Pudore nunquam nisi in abdito coëunt.* Plin. lib. VIII, cap. 5.

(q) Mas coïtum triennio interposito repetit. Quam gravidam reddidit, eamdem præterea tangere nunquam patitur. Uterum biennio gerit. Arist. hist. anim. lib. V, cap. 14. — *Elephantus biennio gestatur, propter exuperantiam magnitudinis.* Idem, de generat. anim. lib. IV, cap. 10.

(r) Quæ maxima inter animalia sunt, ea singulos pariunt, ut elephas, camelus, equus. Aristot. de generat. anim. lib. IV, cap. 4.

(s) Statim cum natus est elephantus dentes habet quanquam grandes illos (dentes) non illico conspicuos obtinet. Arist. hist. anim. lib. II, cap. 5.

pas encore apparentes, elles commencent à percer peu de temps après, & à l'âge de ſix mois *(t)* elles ſont de quelques pouces de longueur ; l'éléphant à ſix mois eſt déjà plus gros qu'un bœuf & les défenſes continuent de grandir & de croître juſqu'à l'âge avancé, pourvu que l'animal ſe porte bien & ſoit en liberté ; car on n'imagine pas à quel point l'eſclavage & les alimens apprêtés détériorent le tempérament & changent les habitudes naturelles de l'éléphant. On vient à bout de le dompter, de le ſoumettre, de l'inſtruire, & comme il eſt plus fort & plus intelligent qu'un autre il ſert plus à propos, plus puiſſamment & plus utilement ; mais apparemment le dégoût de ſa ſituation lui reſte au fond du cœur, car quoiqu'il reſſente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domeſticité. Sa paſſion contrainte dégénère en fureur, ne pouvant ſe ſatisfaire ſans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient inſenſé, violent, & l'on a beſoin

(t) Thomas Lopes, *apud Geſnerum, cap. de Elephanto.*

des chaînes les plus fortes & d'entraves de toutes espèces pour arrêter ses mouvemens & briser sa colère. Il diffère donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté, il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité; ici l'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante & refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'éléphant des sentimens élevés au-dessus de la nature commune des bêtes : ressentir les ardeurs les plus vives & refuser en même temps de se satisfaire, entrer en fureur d'amour & conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines & ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler sans témoins, plus forte que la passion même, en suspend, en détruit les effets, excite en même temps la colère & fait que dans ces momens, il est plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il étoit poſſible, douter de ce fait, mais les Naturaliſtes, les Hiſtoriens, les Voyageurs *(u)*, aſſurent tous de concert que les éléphans n'ont jamais produit dans l'état de domeſticité. Les Rois des Indes en nourriſſent en grand nombre, & après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domeſtiques, ils ont pris le parti de ſéparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur ſtérile qu'accompagne la fureur; il n'y a donc aucun éléphant domeſtique qui n'ait été ſauvage auparavant, & la manière de les prendre *(x)*, de les dompter,

(u) C'eſt choſe remarquable que cet animal ne couvre jamais la femelle, en quelque chaleur qu'il ſoit, tant qu'il verra du monde. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, page 357.* — Cette bête ne ſe couple jamais avec les femelles qu'en ſecret, & n'engendre jamais qu'un petit. *Coſmographie du Levant, par Thevet, 1554, page 70. Voyez auſſi les notes que nous citerons dans la ſuite à ce ſujet.*

(x) J'allai voir la grande chaſſe des éléphans, qui ſe fait en la forme ſuivante. Le Roi envoie grand nombre de femelles en compagnie, & quand elles ont été pluſieurs jours dans les bois & qu'il eſt averti qu'on a trouvé des éléphans, il envoie trente ou quarante mille hommes qui font une très-grande

de les soumettre, mérite une attention particulière. Au milieu des forêts & dans un lieu voisin de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade; les plus gros arbres de la forêt servent de pieux principaux contre lesquels on attache des traverses de charpente qui soutiennent les autres pieux: cette palissade est faite à claire-voie, en sorte qu'un homme peut y passer aisément; on y laisse une autre grande

nceinte dans l'endroit où sont les éléphans; ils se postent de quatre en quatre, de vingt à vingt-cinq pieds de distance les uns des autres, & à chaque campement on fait un feu, élevé de trois pieds de terre ou environ. Il se fait une autre enceinte d'éléphans de guerre, distans les uns des autres d'environ cent & cent cinquante pas, & dans les endroits où les éléphans pourroient sortir plus aisément, les éléphans de guerre sont plus fréquens; en plusieurs lieux il y a du canon, que l'on tire quand les éléphans sauvages veulent forcer le passage, car ils craignent fort le feu; tous les jours on diminue cette enceinte, & à la fin elle est très-petite, & les feux ne sont pas à plus de cinq ou six pas les uns des autres. Comme ces éléphans entendent du bruit autour d'eux, ils n'osent pas s'enfuir, quoique pourtant il ne laisse pas de s'en sauver quelques-uns, car on m'a dit qu'il y avoit quelques jours qu'il s'en étoit sauvé dix. Quand on les veut prendre,

ouverture, par laquelle l'éléphant peut entrer, & cette baie eſt ſurmontée d'une trape ſuſpendue, ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer juſque dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit une femelle en chaleur & privée, dans la forêt, & lorſqu'on imagine être à portée de la faire entendre, ſon gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour; le mâle ſauvage y répond à l'inſtant & ſe met en

on les fait entrer dans une place entourée de pieux, où il y a quelques arbres entre leſquels un homme peut facilement paſſer. Il y a une autre enceinte d'éléphans de guerre & de ſoldats, dans laquelle il y entre des hommes montés ſur des éléphans, fort adroits à jeter des cordes aux jambes de derrière des éléphans, qui, lorſqu'ils ſont attachés de cette manière, ſont mis entre deux éléphans privés, entre leſquels il y en a un autre qui les pouſſe par derrière, de ſorte qu'il eſt obligé de marcher; & quand il veut faire le méchant, les autres lui donnent des coups de trompe. On les mena ſous des toits, & on les attacha de la même manière que le précédent j'en vis prendre dix, & on me dit qu'il y en avoit cent quarante dans l'enceinte. Le Roi y étoit préſent il donnoit ſes ordres pour tout ce qui étoit néceſſaire *Relation de l'ambaſſade de M. le Chevalier de Chaumon à la cour du Roi de Siam. A Paris, 1686, page 91 & ſuivantes.*

marche pour la joindre ; on la fait marcher elle-même en lui faisant de temps en temps répéter l'appel, elle arrive la première à l'enceinte où le mâle la suivant à la piste entre par la même porte ; dès qu'il se voit enfermé, son ardeur s'évanouit ; & lorsqu'il apperçoit les chasseurs, elle se change en fureur : on lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter, on lui met des entraves aux jambes & à la trompe, on amène deux ou trois éléphans privés & conduits par des hommes adroits, on essaie de les attacher avec l'éléphant sauvage ; enfin l'on vient à bout par adresse, par force, par tourment & par caresse de le dompter en peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail, & je me contenterai de citer les Voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chasse des éléphans *(y)* ; elle est différente,

(y) A un quart de lieue de Louvo, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est d'un grand carré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles, en dedans, règne une palissade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les chasseurs se retirent

ſuivant les différens pays, & ſuivant la

lorſqu'ils ſont pourſuivis par des éléphans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un éléphant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une manière de grande remiſe où l'on achève de le dompter.

Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les chaſſeurs entrent dans les bois, montés ſur des éléphans femelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles d'arbres, afin de n'être pas vus par les éléphans ſauvages. Quand ils ont avancé dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelqu'éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui y répondent auſſitôt par des hurlemens effroyables. Alors les chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, retournent ſur leurs pas, & mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler; les éléphans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre; celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barrière; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout; l'éléphant ſauvage qui les avoit ſuivies juſque-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on ſe ſervit de toutes ſortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains & criant pluſieurs fois *pat*, *pat*, d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient,

puiſſance & les facultés de ceux qui leur

& quand ils en étoient pourſuivis, ils ſe gliſſoient entre les piliers & s'alloient cacher derrière la paliſſade que l'éléphant ne pouvoit franchir ; enfin après avoir pourſuivi pluſieurs chaſſeurs, il s'attacha à un ſeul avec une extrême fureur ; l'homme ſe jeta dans l'allée, l'éléphant courut après lui, mais dès qu'il y fut entré il ſe trouva pris, car celui-ci s'étant ſauvé, on laiſſa tomber deux couliſſes à propos, l'une devant & l'autre derrière, de ſorte que, ne pouvant ni avancer ni reculer, ni ſe tourner, il fit des efforts étonnans & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des ſeaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des éléphans privés mâles & femelles, qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derrière, afin de le tirer de-là, & on continuoit à lui jeter de l'eau ſur la trompe & ſur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un éléphant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus : un Officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer, pour montrer à l'éléphant ſauvage qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit ſortir ; en effet, on lui ouvrit la porte & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée : dès qu'il y fut, on mit à ſes côtés deux éléphans que l'on attacha avec lui, un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire faire, pendant qu'un quatrième le faiſoit avancer à grands coups de tête qu'il lui donnoit par derrière juſqu'à une eſpèce de remiſe, où on l'attacha

font la guerre, car au lieu de conſtruire, comme

à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabeſtan de navire. On le laiſſa là juſqu'au lendemain, pour lui laiſſer paſſer ſa colère ; mais tandis qu'il ſe tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, c'eſt-à-dire, de ces prêtres Indiens (qui ſont à Siam en aſſez grand nombre) habillé de blanc, s'approcha monté ſur un éléphant & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur manière, qu'il portoit dans un vaſe d'or : on croit que cette cérémonie fait perdre à l'éléphant ſa férocité naturelle & le rend propre à ſervir le Roi. Dès le lendemain il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il eſt entièrement apprivoiſé. *Premier voyage du Père Tachard, page 298 & ſuivantes.*

On n'eut pas plutôt deſcendu de cheval & monté ſur des éléphans qu'on avoit préparés, que le Roi parut ſuivi d'un grand nombre de Mandarins montés ſur des éléphans de guerre. On ſuivit & on s'enfonça dans les bois environ une lieue, juſqu'à l'enclos où étoient les éléphans ſauvages. C'étoit un parc écarté de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étoient fermés par de gros pieux ; on y avoit pourtant laiſſé de grandes ouvertures de diſtance en diſtance. Il y avoit quatorze éléphans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent éléphans de guerre, qu'on poſta autour du parc pour empêcher les éléphans ſauvages de franchir les paliſſades ; nous étions derrière cette haie & tout auprès

comme les Rois de Siam, des murailles,

auprès du Roi. On pouſſa dans l'enceinte du parc une douzaine d'éléphans privés, des plus forts, ſur chacun deſquels deux hommes étoient montés, avec de groſſes cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachés aux éléphans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord ſur l'éléphant qu'ils vouloient prendre, qui ſe voyant pourſuivi ſe préſentoit à la barrière pour la forcer & pour s'enfuir; mais tout étoit bloqué d'éléphans de guerre, par leſquels il étoit repouſſé dans l'enceinte, & comme il fuyoit dans cet eſpace, les chaſſeurs qui étoient montés ſur les éléphans privés, jetoient leurs nœuds ſi à propos dans les endroits où ces animaux devoient mettre leurs pieds, qu'ils ne manquoient guère de les prendre: en effet, tout fut pris en une heure. Enſuite on attachoit chaque éléphant ſauvage, & l'on mettoit à ſes côtés deux éléphans privés, avec leſquels on devoit les laiſſer pendant quinze jours, pour être apprivoiſés par leur moyen. *Idem, page 340.*

Nous eumes peu de jours après le plaiſir de la chaſſe aux éléphans; les Siamois ſont fort adroits à cette chaſſe, & ils ont pluſieurs manières de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'eſt pas la moins divertiſſante, ſe fait par le moyen des éléphans femelles. Quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo, le paſteur qui la conduit ſe met ſur ſon dos & s'entoure de feuilles, pour n'être pas aperçu des éléphans ſauvages, les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain ſignal du paſteur, attirent les éléphans d'alentour qui l'entendent & qui ſe mettent auſſitôt à ſa ſuite.

des terraſſes, ou de faire des paliſſades ;

Le paſteur ayant pris garde à ces cris mutuels, reprend le chemin de Louvo, & va ſe rendre à pas lents avec toute ſa ſuite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprès, à un quart de lieue de Louvo, & aſſez près de la forêt. On avoit auſſi ramaſſé une aſſez grande troupe d'éléphans, parmi leſquels il n'y en avoit qu'un grand & aſſez difficile à prendre & à dompter..... Le paſteur qui conduiſoit la femelle ſortit de cet enclos par un paſſage étroit fait en allée, de la longueur d'un éléphant ; aux deux bouts il y avoit deux portes à couliſſes qui s'abattoient & ſe levoient aiſément. Tous les autres petits éléphans ſuivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverſes repriſes ; mais un paſſage ſi étroit étonna le grand éléphant ſauvage, qui ſe retira toujours ; on fit revenir la femelle pluſieurs fois, il la ſuivoit juſqu'à la porte, mais il ne voulut jamais paſſer outre, comme s'il eût eu quelque preſſentiment de la perte de ſa liberté qu'il y alloit faire. Alors pluſieurs Siamois qui étoient dans le parc s'avancèrent pour le faire avancer par force, & vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe deſquelles ils lui donnoient de grands coups. L'éléphant en colère les pourſuivoit avec beaucoup de fureur & de viteſſe, & aucun d'eux ne lui auroit aſſurément échappé, s'ils ne ſe fuſſent promptement retirés derrière des piliers qui formoient la paliſſade, contre laquelle cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ſes groſſes dents. Dans la chaleur de la pourſuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en étoit auſſi le

des parcs & de vaſtes enceintes ; les pauvres Nègres (z) ſe contentent des

plus vivement ſuivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes où l'éléphant courut pour le tuer ; mais dès qu'il y fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même temps ; & quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'appaiſer, on lui jetoit de l'eau à plein ſeau, & cependant on lui attachoit des cordes aux jambes & au cou ; quelque temps après qu'il ſe fut bien fatigué, on le fit ſortir par le moyen de deux éléphans privés qui le tiroient par-devant avec des cordes, & par deux autres qui le pouſſoient par-derrière juſqu'à ce qu'il fut attaché à un gros pilier autour duquel il lui étoit ſeulement libre de tourner. Une heure après il devint ſi traitable, qu'un Siamois monta ſur ſon dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. *Second voyage du Père Tachard, pages 352 & 353.*

(z) Quoique cet animal ſoit grand & ſauvage, on ne laiſſe pas d'en prendre quantité en Éthiopie de la façon que je vais dire. Dans les forêts épaiſſes où il ſe retire la nuit, on fait une enceinte avec des pieux entrelacés de groſſes branches, & on lui laiſſe un paſſage qui a une petite porte tendue contre terre. Lorſque l'éléphant eſt entré, on la tire en haut de deſſus un arbre avec une corde & on l'enferme, puis on deſcend & on le tue à coups de flèches ; mais ſi par haſard on le manque & qu'il ſorte de l'enceinte, il tue tout ce qu'il rencontre. *L'Afrique de Marmol. Paris, 1667,*

piéges les plus ſimples, en creuſant ſur

tome I, page 58..... La chaſſe des éléphans ſe fait de diverſes manières : en des endroits, où l'on tend des chauſſes-trapes, par le moyen deſquelles ils tombent dans quelque foſſe, où on les tire aiſément quand on les a bien embarraſſés. En d'autres, on ſe ſert d'une femelle apprivoiſée qui eſt en chaleur, & que l'on mène dans un lieu étroit où on l'attache, elle y fait venir le mâle par ſes cris; quand il y eſt, on l'enferme par le moyen de quelques barrières faites exprès, qu'on pouſſe pour l'empêcher de ſortir, & cependant qu'il trouve la femelle ſur le dos, il habite avec elle contre l'uſage des autres bêtes. Il tâche après cela de ſe retirer; mais comme il va & vient pour trouver une ſortie, les chaſſeurs qui ſont ſur la muraille ou ſur quelqu'autre lieu élevé, jetant quantité de petites & groſſes cordes, avec quelques chaînes, par le moyen deſquelles ils embarraſſent tellement ſa trompe & le reſte de ſon corps, qu'ils en approchent enſuite ſans danger; & après qu'ils ont pris quelques précautions néceſſaires, ils l'emmènent à la compagnie des deux autres éléphans qui ſont apprivoiſés & qu'ils ont amenés exprès pour lui donner exemple, ou pour le menacer, s'il fait le mauvais..... Il y a encore d'autres piéges pour prendre les éléphans, & chaque pays a ſa manière *Relation d'un voyage par Thévenot. Paris, 1664 tome III, page 131.* — Les habitans de Ceylan font des foſſes bien profondes qu'ils couvrent de planches qui ne ſont pas jointes, & les planches ſont couvertes de paille, auſſi-bien que le vide qui eſt entre-deux. La nuit, lorſque les éléphans paſſent

leur passage des fosses assez profondes sur ces fosses, ils y tombent & n'en peuvent sortir; si bien qu'ils y périroient de faim, si on ne leur faisoit porter à manger par des esclaves, à la vue desquels ils s'accoutument, & ainsi ils s'apprivoisent peu à peu jusque-là qu'ils vont avec eux à Goa & dans les autres pays voisins, pour gagner leur vie & celle de leurs maîtres. *Divers Mémoires touchant les Indes orientales, premier Discours, tome II, page 257. Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. Amsterdam, 1711.* — Comme les Européens payent les dents d'éléphans assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'éléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs flèches & leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses, qu'ils creusent dans les bois, qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guère se tromper à la trace des éléphans.... On les prend en deux façons, ou en leur préparant des fosses couvertes de branches d'arbres, dans lesquelles ils tombent sans y prendre garde, ou à la chasse qui se fait de cette sorte. Dans l'île de Ceylan, où il y a une très-grande multitude d'éléphans; ceux qui s'occupent à leur chasse, ont des éléphans femelles qu'ils appellent *Alias*. Dès qu'ils savent qu'il y a en quelque lieu quelques-uns de ces animaux encore sauvages, ils y vont, menant avec eux de ces Alias, qu'ils relâchent aussitôt qu'ils découvrent un mâle; elles s'en approchent des deux côtés & l'ayant mis au milieu, l'y retiennent si serré, qu'il lui est impossible de s'enfuir. *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-sainte Trinité. Lyon, 1669, page 361.*

pour qu'ils ne puiſſent en ſortir lorſqu'ils y ſont tombés.

L'éléphant une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéiſſant de tous les animaux, il s'attache à celui qui le ſoigne, il le careſſe, le prévient & ſemble deviner tout ce qui peut lui plaire ; en peu de temps, il vient à comprendre les ſignes & même à entendre l'expreſſion des ſons ; il diſtingue le ton impératif, celui de la colère ou de la ſatisfaction, & il agit en conſéquence. Il ne ſe trompe point à la parole de ſon maître, il reçoit ſes ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empreſſement, ſans précipitation ; car ſes mouvemens ſont toujours meſurés & ſon caractère paroît tenir de la gravité de ſa maſſe ; on lui apprend aiſément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il careſſe ſes amis avec ſa trompe, en ſalue les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en ſert pour enlever des fardeaux & aide lui-même à ſe charger ; il ſe laiſſe vêtir & ſemble prendre plaiſir à ſe voir couvert de harnois dorés & de houſſes brillantes ;

on l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots*, des charrues, des navires, des cabestans; il tire également, continûment & sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal-à-propos, & qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces. Celui

* Voici ce que j'ai vu moi-même de l'éléphant. Il y a toujours à Goa quelques éléphans pour servir à la construction des navires : je vins un jour au bord du fleuve, proche duquel on en faisoit un très-gros dans la même ville de Goa, où il y a une grande place remplie de poutres pour cet effet, quelques hommes en lioient de fort pesantes par le bout avec une corde qu'ils jetoient à un éléphant, lequel se l'étant portée à la bouche & en ayant fait deux tours à sa trompe, les traînoit lui seul, sans aucun conducteur, au lieu où l'on construisoit le navire, qu'on n'avoit fait que lui montrer une fois, & quelquefois il en traînoit de si grosses, que vingt hommes & possible encore davantage ne les eussent pu remuer. Mais ce que je remarquai de plus étonnant fut que lorsqu'il rencontroit en son chemin d'autres poutres qui l'empêchoient de tirer la sienne, en y mettant le pied dessous, il en enlevoit le bout en haut, afin qu'elle pût aisément courir par-dessus les autres. Que pourroit faire davantage le plus raisonnable homme du monde? *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-sainte Trinité. Lyon, 1669, page 367.*

qui le conduit ordinairement eſt monté ſur ſon cou & ſe ſert d'une verge de fer *(a)*, dont l'extrémité fait le crochet, ou qui eſt armée d'un poinçon avec lequel on le pique ſur la tête, à côté des oreilles pour l'avertir, le détourner ou le preſſer; mais ſouvent la parole ſuffit *(b)*, ſur-tout s'il a eu le temps de faire connoiſſance complète avec ſon conducteur & de prendre en lui une

(a) Celui qui conduit l'éléphant ſe met à cheval ſur le cou, il ne le conduit pas avec une bride ou un frein, & ne le pique pas avec aucune ſorte de pique, mais avec une groſſe verge de fer fort pointue par le bout dont il ſe ſert au lieu d'éperons, qui eſt crochue d'un côté & dont le crochet eſt extrêmement fort & pointu, qui ſert auſſi de bride en le piquant aux oreilles, au muſeau & où ils ſavent qu'il eſt plus ſenſible; ce fer, qui tueroit tout autre animal, fait à peine impreſſion ſur la peau de l'éléphant; & ſouvent même lorſqu'il eſt en furie, il ne ſuffit pas pour le retenir en ſon devoir. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 247.* — Deux Officiers montés l'un ſur la croupe & l'autre ſur le cou, gouvernent l'éléphant avec un grand crochet de fer. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.*

(b) Non freno aut habenis aut aliis vinculis regitur belua, ſed inſidentis voci obſequitur. Vartoman. apud Geſner. cap. de Elephanto.

entière confiance ; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, & son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, & qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué son gouverneur *(c)*.

L'espèce de l'éléphant ne laisse pas d'être nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois & un seul petit tous les deux ou trois ans ; plus la vie des animaux est courte & plus leur production est nombreuse ; dans l'éléphant la durée de la vie compense le petit nombre, & s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il vive deux siècles & qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet espace de temps : d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, & les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'espèce se soutient & se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique & de l'Asie ;

(c) Quidam iracundiâ permotus cùm sessorem suum occidisset, tam valde desideravit, ut pœnitudine & mœrore confectus, obierit. Arianus in Indicis.

il y en a beaucoup à Ceylan *(d)*, au Mogol *(e)*, à Bengale *(f)*, à Siam *(g)*, à

(d) Il y a à Ceylan grand nombre d'éléphans, dont les dents valent beaucoup aux habitans & dont ils font un grand trafic. *Voyage de François Pyrard, tome II, page 151.* — Il y a quantité d'éléphans dans les Indes, dont la plupart y ſont tranſportés de l'île de Ceylan. *Voyage de la Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, page 250.* ..... Il y a diverſes ſortes d'éléphans à Deli, ainſi que dans le reſte des Indes, mais ceux de Ceylan ſont préférés à tous les autres. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 131.* — Il y a quantité d'éléphans dans l'île de Ceylan, qui ſont plus généreux & plus nobles que tous les autres. *Voyage d'Orient du P. Philippe, page 361.* Voyez auſſi le *Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes de Hollande. Les voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, page 237.*

(e) Voyage de Fr. Bernier au Mogol. *Amſt. 1710; tome II, page 64.* ..... Voyage de de Feynes à la Chine. *Paris, 1630, page 88.* — Relation d'un voyage par Thévenot, *tome III, page 131.* — Voyage d'Eward Terri aux Indes orientales, *pages 15 & 16.*

(f) Le pays de Bengale eſt fort abondant en éléphans, & c'eſt de-là qu'on en mène aux autres endroits de l'Inde. *Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 353.*

(g) M. Conſtance m'a dit que le Roi de Siam en a bien vingt mille dans tout ſon royaume, ſans compter les ſauvages qui ſont dans les bois & dans

Pégu *(h)* & dans toutes les autres parties de l'Inde : il y en a auſſi, & peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en eſt abſolument emparé. Ils ſont fidèles à leur patrie & conſtans pour leur climat ; car quoiqu'ils puiſſent vivre dans les régions tempérées, il ne paroît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir ni même d'y voyager, ils étoient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paroît pas qu'Homère qui parle de l'ivoire *(i)*, connût l'animal qui le porte. Alexandre eſt le premier *(k)*, qui ait montré l'éléphant à l'Europe ;

les montagnes ; on en prend quelquefois juſqu'à cinquante, ſoixante & même quatre-vingts à la fois dans une ſeule chaſſe. *Premier voyage du P. Tachard, page 288.*

(h) Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes. *Amſterdam, 1711.* Voyage de Van-der-Hagen, *tome III, page 40 juſqu'à 60.*

(i) Hérodote eſt le plus ancien Auteur qui ait dit que l'ivoire étoit la matière des dents de l'éléphant. *Vid. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 3.*

(k) Elephantes ex Europæis primus Alexander habuit, cùm ſubegiſſet Porum. Pauſanias, in Atticis.

il fit paſſer en Grèce ceux qu'il avoit conquis ſur Porus, & ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus *(l)*, pluſieurs années après, employa contre les Romains dans la guerre de Tarente, & avec leſquels Curius vint triompher à Rome. Annibal enſuite en amena d'Afrique, leur fit paſſer la Méditerranée, les Alpes, & les conduiſit, pour ainſi dire, juſqu'aux portes de Rome.

De temps immémorial les Indiens *(m)* ſe ſont ſervis d'éléphans à la guerre : chez ces nations mal diſciplinées, c'étoit la meilleure troupe de l'armée, & tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle

(l) Manius Curius Dentatus, victo Pyrrho, primum in triumpho elephantum duxit. Seneca, de brevitate vitæ, cap. 13.

(m) De temps immémorial les Rois de Ceylan, de Pégu, d'Aracan ſe ſont ſervis d'éléphans à la guerre. On lioit des ſabres nus à leur trompe, & on leur mettoit ſur le dos de petits châteaux de bois qui tenoient cinq à ſix hommes armés de javelines, de fuſils & d'autres armes ; ils contribuoient beaucoup à mettre en déſordre les armées ennemies, mais ils s'effrayoient aiſément en voyant du feu. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. Amſterdam, 1722, tome VII. Voyage de Schouten, page 32.*

qui décidoit ordinairement du sort des batailles : cependant l'on voit par l'Histoire, que les Grecs & les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre ; ils ouvroient leurs rangs pour les laisser passer ; ils ne cherchoient point à les blesser, mais lançoient tous leurs traits contre les conducteurs qui se pressoient de se rendre, & de calmer les éléphans dès qu'ils étoient séparés du reste de leurs troupes ; & maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre & le principal instrument de la mort, les éléphans qui en craignent *(n)* & le bruit & la flamme, seroient plus embarrassans, plus dangereux qu'utiles dans nos combats. Les Rois des Indes font encore armer des éléphans en guerre,

(n) L'éléphant craint sur-tout le feu, d'où vient que depuis qu'on se sert d'armes à feu dans les armées, les éléphans n'y servent presque plus de rien ; véritablement il s'en trouve quelques-uns de si braves qu'on amène de l'île de Ceylan, qui ne font pas si peureux, mais encore n'est-ce qu'après les avoir accoutumés en leur tirant tous les jours des mousquets & leur jetant des petards de papier entre les jambes. *Voyage de Fr. Bernier. Amsterd. 1710, tome II, page 65.*

mais c'eſt plutôt pour la repréſentation ; que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui eſt d'aſſervir leurs ſemblables, ils s'en ſervent pour dompter les éléphans ſauvages. Le plus puiſſant des Monarques de l'Inde, n'a pas aujourd'hui deux cents éléphans de guerre *(o)*, ils en ont beaucoup d'autres pour le ſervice & pour porter les grandes cages de treillage, dans leſquelles ils font voyager leurs femmes, c'eſt une monture très-ſûre, car l'éléphant ne bronche jamais, mais elle n'eſt pas douce, & il faut du temps pour s'accoutumer au mouvement bruſque & au balancement continuel de ſon pas ; la meilleure place eſt ſur le cou, les ſecouſſes y ſont moins dures que ſur les

(o) Il y a peu de gens aux Indes qui aient des éléphans, les grands Seigneurs même n'en ont pas un grand nombre, & le Grand-Mogol n'en entretient pas plus de cinq cents pour ſa maiſon, tant pour porter ſes femmes dans leurs *micdembers* à treillis, qui ſont des manières de cages, que pour les bagages, & l'on m'a aſſuré qu'il n'en a pas plus de deux cents pour la guerre, dont on emploie une partie à porter les petites pièces d'artillerie ſur leurs affûts. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 132.*

épaules, le dos ou la croupe ; mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chasse ou de guerre, chaque éléphant est toujours monté de plusieurs hommes *(p)*. Le conducteur se met à califourchon sur le cou, les chasseurs ou les combattans sont assis ou debout sur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon & nos arts meurtriers ne sont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphans *(q)* ; à Cochin & dans

(p) De tous les animaux, ce sont ceux qui rendent plus de service à la guerre, car on place fort commodément sur eux quatre hommes, qui peuvent aisément se servir de mousquet, de l'arc & de la lance. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande. Second voyage de Van-der-Hagen, tome II, page 53.*

(q) Lorsque les éléphans sont menés à la guerre, ils servent à deux diverses fonctions, car on les charge ou d'une petite tour de bois, du sommet de laquelle quelques soldats combattent, ou l'on attache des épées à leur trompe avec des chaînes de fer, & on les lâche ainsi contre l'armée ennemie, qu'ils assaillent généreusement & qu'ils mettroient indubitablement en pièces, si on ne les repoussoit avec des lances qui jettent le feu ; parce que comme l'on sait que les éléphans sont épouvantés par le feu, l'on en apprête d'artificiels au bout des lances pour les mettre

le reſte du Malabar *(r)* on ne ſe ſert point de chevaux, & tous ceux qui ne combattent pas à pied ſont montés ſur des éléphans. Il en eſt à peu près de même au Tonquin *(ſ)*, à Siam *(t)*, à Pégu où le Roi & tous les grands Seigneurs ne ſont jamais montés que ſur des éléphans : les jours de fête, ils ſont précédés & ſuivis d'un nombreux cortége de ces animaux pompeuſement parés de plaques de métal brillantes, & couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire

en ſuite. *Voyage de l'Orient, par le P. Philippe, page 367.*

(r) On ne ſe ſert point à Cochin, non plus que dans le reſte du Malabar, de cavalerie pour la guerre; ceux qui doivent combattre autrement qu'à pied ſont montés ſur des éléphans, dont il y a quantité dans les montagnes, & ces éléphans de montagne ſont les plus grands des Indes. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 261.*

(ſ) Dans le royaume de Tonquin, les Dames de condition montent ordinairement ſur des éléphans, qui ſont extrêmement hauts & gros; & qui portent, ſans aucun danger, une tour avec ſix hommes dedans, & un autre homme ſur leur cou, qui les conduit. *Il Genio vagante del conte Aurelio degli anzi. In Parma, 1691, tome I, page 282.*

(t) Voyez le Journal du voyage de l'abbé de Choiſy. *Amſt. 1687, page 242.*

d'anneaux d'or & d'argent *(u)*, on leur peint les oreilles & les joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des sonnettes, ils semblent se complaire à la parure, & plus on leur met d'ornemens plus ils sont caressans & joyeux. Au reste, l'Inde méridionale est le seul pays où les éléphans soient policés à ce point : en Afrique, on fait à peine les

(u) Nous avons vu des éléphans qui ont les dents d'une beauté & d'une grandeur admirables, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.* — Les Princes font consister leur grandeur & leur pouvoir à nourrir beaucoup d'éléphans, ce qui leur est d'une grande dépense. Le Grand-Mogol en a plusieurs milliers. Le roi de Maduré, le seigneur de Narzingue & de Bisnagar, le roi des Naires & celui de Mansul en ont plusieurs centaines, qu'ils distinguent en trois classes; les plus grands sont pour le service immédiat du Prince : leur harnois est très-riche; on les couvre de draps travaillés en or & couverts de perles, leurs dents sont ornées d'or très-fin & d'argent, & quelquefois on les couvre de diamans; ceux d'une taille moyenne sont pour la guerre, & les petits pour l'usage & le service ordinaire. *Voyage du P. Vincent Marie de Sainte-Catherine de Sienne, chap. II.* (Cet article a été traduit de l'Italien, par M. le Marquis de Montmirail).

dompter *(x)*. Les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'éléphant & l'ont instruit & modifié selon leurs mœurs. Mais de tous les Africains les seuls Carthaginois ont autrefois dressé des éléphans pour la guerre, parce que dans le temps de la splendeur de leur république, ils étoient peut-être encore plus civilisés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphans sauvages dans toute la partie de l'Afrique, qui est en deça du mont Atlas : il y en a même peu au-delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal ; mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même *(y)*, en Guinée

(x) Les habitans de Congo n'ont pas l'art de dompter les éléphans : ils sont fort méchans, & prennent les crocodilles avec leur trompe & les jettent au loin. *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, page 473.*

(y) Les éléphans, dont je voyois tous les jours un grand nombre se répandre sur les bords du fleuve Sénégal, ne m'étonnoient plus. Le 5 novembre, je me promenois dans les bois qui sont vis-à-vis le village de Dagana, j'aperçus quantité de leurs traces toutes fraîches ; je les suivis constamment pendant près de deux lieues, & enfin je découvris cinq de ces animaux, dont trois se vautroient couchés dans

(z), au Congo *(a)*, à la côte des Dents *(b)*, leur fouil, à la manière des cochons, & le quatrième étoit debout avec son petit, mangeant les extrémités des branches d'un acacie qu'il venoit de rompre : je jugeai par comparaison de la hauteur de l'arbre contre lequel étoit cet éléphant, qu'il avoit au moins onze à douze pieds depuis la plante des pieds jusqu'à la croupe ; ses défenses sortoient de la longueur de près de trois pieds. Quoique ma présence ne les eût pas émus, je pensai qu'il étoit à propos de me retirer : en poursuivant ma route, je rencontrai des impressions bien marquées de leurs pas, que je mesurai, elles avoient près d'un pied & demi de diamètre ; leur fiente, qui ressembloit à celle du cheval, formoit des boules de sept à huit pouces d'épaisseur. *Voyage au Sénégal, par M. Adanson : Paris, 1757, page 75.* — Voyez aussi le *Voyage de le Maire, pages 97 & 98.*

(z) Voyez le voyage de Guinée, par G. Bosman. *Utrecht, 1705, page 243.*

(a) Dans la province de Pamba, qui est au royaume de Congo, on trouve beaucoup d'éléphans, à cause de la grande quantité de forêts & de rivières dont le pays est plein. *Voyage de Fr. Drack. Paris, 1641, page 104.* Voyez aussi dans le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, le *Voyage de Van-der Broeck, tome IV, page 319.* Voyez aussi *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, page 473 & suivantes.*

(b) Le premier pays où l'on trouve le plus souvent des éléphans, c'est cet endroit de la côte que l'on appelle en Flamand, *Tand Kust* ou *Côte des dents*, à cause de la grande quantité des dents d'éléphans

au pays d'Ante *(c)*, d'Acra, de Benin & dans toutes les autres terres du ſud de l'Afrique *(d)*, juſqu'à celles qui ſont

qu'on y trafique ; enſuite vers la côte d'or & dans les pays d'Awiné, de Jaumoré, d'Eguira, d'Abocroé, d'Ancober & d'Axim, où l'on en tue chaque jour un grand nombre ; & plus un pays eſt déſert & inhabité, plus y rencontre-t-on d'éléphans & d'autres animaux ſauvages. *Voyage de Guinée, par Guill. Boſman, page 244.*

(c) Le pays d'Ante abonde auſſi en éléphans, puiſque non-ſeulement on en tue quantité dans la terre ferme, mais qu'ils viennent preſque tous les jours ſur les bords de la mer & ſous nos forts, d'où nos gens peuvent les voir, & y font de grands ravages ; depuis le pays d'Ante juſqu'à celui d'Acra, on n'en trouve pas tant que dans les lieux ci-deſſus nommés, parce que ces pays, entre Ante & Acra, ont été depuis long-temps paſſablement bien peuplés, excepté celui de Fetu, qui depuis cinq ou ſix ans a été preſque déſert, ce qui fait qu'on y voit beaucoup plus de ces bêtes qu'auparavant. Du côté d'Ancra, on en tue toutes les années un grand nombre parce que dans ces quartiers-là il y-a bien du pays deſert & inhabité..... Dans le pays de Benin, comme auſſi à Rio de Calbari, Camerones & dans pluſieurs autres pays & rivières d'alentour, il y a une ſi grande quantité de ces animaux, qu'on a peine à s'imaginer comment les habitans peuvent ou oſent y demeurer. *Idem, page 246.*

(d) Au-deſſous de la baie de Sainte-Hélène, le pays eſt partagé en deux parties par la rivière des Éléphans,

terminées par le cap de Bonne-espérance, à l'exception de quelques provinces très-peuplées, telles que Fida *(e)*, Ardra, &c. On en trouve de même en Abissinie *(f)*, en Éthiopie *(g)*, en Nigritie *(h)*,

qui a été ainsi appelée parce que ces animaux, qui aiment les courans, se trouvent en grande quantité sur ses bords. *Description du cap de Bonne-Espérance, par Kolbe. Amsterdam, 1741, tome I, page 114; & tome III, page 12.*

(e) Il n'y a pas d'éléphans à Ardra ni à Fida, quoique de mon temps on y en ait tué un; mais les Nègres avouèrent que cela n'étoit point arrivé dans l'espace de soixante ans, ainsi je crois que s'y étant égaré, il pouvoit y être venu d'ailleurs. *Voyage de Guinée, par Bosman, page 245.*

(f) Voyez le voyage historique d'Abissinie, du P. Lobo, *tome I, page 57*, où il dit qu'on trouve dans l'Abissinie de grandes troupes d'éléphans.

(g) Les Éthiopiens ont des éléphans dans leur pays, bien plus petits à la vérité que ceux des Indes, & dont les dents mêmes sont plus creuses & les moins estimées; mais ils ne laissent pas que d'en faire un très-grand trafic. *Voyage de Paul Lucas. Rouen, 1719, tome III, page 186.* — On voit beaucoup d'éléphans en Éthiopie & dans les États du Prêtre Jan derrière l'île Mosambique, où les Cafres ou Noirs en tuent souvent pour en vendre les dents. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.* Voyez aussi *l'Afrique de Marmol, tome I, page 52.*

(h) Elephas magnâ copiâ in silvis Nigritarum regionis

ſur les côtes orientales de l'Afrique & dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a auſſi dans les grandes îles de l'Inde & de l'Afrique, comme à Madagaſcar *(i)*, à Java *(k)*, & juſques aux Philippines *(l)*.

invenitur. Solent magno numero confertim incedere, &c. Leonis Afric. Deſcript. Africæ. Lugd. Bat. 1632, tom. II, pag. 744 & 745.

(i) Dans l'île de Madagaſcar, ſe trouvent tant d'éléphans, qu'on n'eſtime contrée du monde en produire davantage; au moyen de quoi s'y fait grand trafic de marchandiſe d'ivoire, comme ſemblablement en une autre île voiſine appelée *Cuzibet;* & par le jugement des Marchands ne ſe retire pas du reſte du monde ſi grande quantité de dents d'éléphans (qui eſt le vrai ivoire) que l'on en trouve en ces deux îles. *Deſcription de l'Inde orientale, par Marc Paul. Paris, 1556, liv. III, chap. XXXIX, page 114.*

(k) Les animaux qui ſe trouvent dans l'île de Java, ſont 1.° des éléphans qu'on apprivoiſe & qu'on loue enſuite pour travailler. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 411.* — A Tuban, les Hollandois virent les éléphans du Roi de Java, qui ſont chacun ſous un petit toit particulier, ſoutenu par quatre piliers au milieu; & dans le milieu de l'eſpace, qui eſt ſous ce toit, il y a un grand pieu auquel l'éléphant eſt attaché par une chaîne. *Idem, tome I, page 526.*

(l) L'île de Mandanar eſt la ſeule des Philippines,

Après avoir conféré les témoignages des Hiſtoriens & des Voyageurs, il nous a paru que les éléphans ſont actuellement plus nombreux, plus fréquens en Afrique qu'en Aſie; ils y ſont auſſi moins défians, moins ſauvages, moins retirés dans les ſolitudes, il ſemble qu'ils connoiſſent l'impéritie & le peu de puiſſance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde; ils viennent tous les jours & ſans aucune crainte juſqu'à leurs habitations *(m)*, ils traitent les Nègres avec cette indifférence naturelle & dédaigneuſe qu'ils ont pour tous les animaux; ils ne les regardent pas comme des êtres puiſſans, forts & redoutables, mais comme une eſpèce cauteleuſe,

ui ait des éléphans, parce que les Inſulaires ne les pprivoiſent pas comme l'on fait à Siam & à Comoya, ils s'y ſont extrêmement multipliés. *Voyage autour du monde, par Gemelli Careri. Paris, 1716, tome V, page 209.*

(m) Les éléphans paſſent ſouvent les nuits dans les illages, & craignent ſi peu les lieux fréquentés, u'au lieu de ſe détourner quand ils voient les maiſons es Nègres, ils paſſent tout droit, & les renverſent n marchant comme une coquille de noix. *Voyage de e Maire, page 98.*

qui ne ſait que dreſſer des embûches, qui n'oſe les attaquer en face & qui ignore l'art de les réduire en ſervitude. C'eſt en effet par cet art connu de tout temps des Orientaux, que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre; les éléphans ſauvages, qu'ils rendent domeſtiques, deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires dans leſquels ſe tarit chaque jour la ſource des générations; au lieu qu'en Afrique, où ils ſont tous libres, l'eſpèce ſe ſoutient & pourroit même augmenter en perdant davantage, parce que tous les individus travaillent conſtamment à ſa réparation. Je ne vois pas qu'on puiſſe attribuer à une autre cauſe cette différence de nombre dans l'eſpèce; car en conſidérant les autres effets, il paroît que le climat de l'Inde méridionale & de l'Afrique orientale eſt la vraie patrie, le pays naturel & le ſéjour le plus convenable à l'éléphant; il y eſt beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'en Guinée & dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale; l'Inde méridionale & l'Afrique orientale, ſont donc les contrées dont la

Terre

Terre & le Ciel lui conviennent le mieux; & en effet, il craint l'excessive chaleur, il n'habite jamais dans les sables brûlans, & il ne se trouve en grand nombre dans le pays des Nègres, que le long des rivières & non dans les terres élevées; au lieu qu'aux Indes les plus puissans, les plus courageux de l'espèce & dont les armes sont les plus fortes & les plus grandes, s'appellent *Éléphans de montagne*, & habitent en effet les hauteurs où l'air étant plus tempéré, les eaux moins impures, les alimens plus sains, leur nature arrive à son plein développement & acquiert toute son étendue, toute sa perfection.

En général, les éléphans d'Asie l'emportent par la taille, par la force, &c. sur ceux de l'Afrique, & en particulier ceux de Ceylan, sont encore supérieurs à tous ceux de l'Asie, non par la grandeur, mais par le courage & par l'intelligence: probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs; mais tous les Voyageurs *(n)* ont célébré les éléphans de cette

(n) Les éléphans de Ceylan sont préférés à tous

île, où, comme l'on ſait, le terrein eſt groupé par montagnes, qui vont en s'élevant à meſure qu'on avance vers le centre, & où la chaleur, quoique très-grande, n'eſt pas auſſi exceſſive qu'au Sénégal, en Guinée & dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique. Les Anciens qui ne connoiſſoient de cette partie du monde, que les terres ſituées entre le mont Atlas & la Méditerranée, avoient remarqué que les éléphans de la Lybie étoient bien plus petits *(o)* que ceux des Indes; il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de

les autres, parce qu'ils ſont plus courageux .... Les Indiens diſent que tous les autres éléphans les reſpectent. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.* — Les éléphans de Ceylan ſont plus braves que les autres *Voyage de Bernier, page 65.* — Les meilleurs éléphans & les plus intelligens qui ſoient au monde, ſont dans l'île de Ceylan. *Recueil des voyages, tome I, page 413; tome II, page 256; tome IV, page 363.* — Il y a quantité d'éléphans a Ceylan, qui ſont & plus généreux & plus nobles qu'aucun des autres... Tous les autres éléphans révèrent les éléphans de Ceylan, &c. *Voyage d'Orient du Père Philippe, pages 130 & 367.*

(o) Indicum (elephantum) Afri pavent, nec contueri audent; nam & major Indicis magnitudo eſt. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 9.

l'Afrique, & cela prouve encore, comme nous l'avons dit à l'article du lion *(p)*, que les hommes y ſont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étoient dans le ſiècle de Carthage. Les éléphans ſe ſont retirés à meſure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant ſous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature; car ceux du Sénégal, de la Guinée, &c. ſont, comme l'étoient ceux de la Lybie, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

La force de ces animaux eſt proportionnelle à leur grandeur; les éléphans des Indes portent aiſément trois ou quatre milliers *(q)*, les plus petits, c'eſt-à-dire, ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres *(r)*

(p) Voyez le *VIII.e Volume* de cette Hiſtoire Naturelle, *page 97.*

(q) Un éléphant peut porter quarante mans, à quatre-vingts livres le man. *Relation d'un voyage, par Thevenot, page 261.*

(r) L'éléphant lève un poids de deux cents livres avec ſa trompe, & le charge ſur ſes épaules . . . . . Il prend dans ſa trompe cent cinquante livres d'eau, qu'il jette en haut à la hauteur d'une pique. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

avec leur trompe & le placent eux-mêmes ſur leurs épaules ; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toiſes de diſtance ; ils peuvent porter plus d'un millier peſant ſur leurs défenſes ; la trompe leur ſert à caſſer les branches des arbres, & les défenſes à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vîteſſe de leur mouvement, comparée à la maſſe de leur corps, ils font au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot & autant qu'un cheval au galop lorſqu'ils courent, ce qui dans l'état de liberté ne leur arrive guère que quand ils ſont animés de colère ou pouſſés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphans domeſtiques, ils font aiſément & ſans fatigue quinze ou vingt lieues par jour, & quand on veut les preſſer *(f)*, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-

(f) Lorſqu'on preſſe l'éléphant, il fera bien en un jour le chemin de ſix journées. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

loin & l'on peut auſſi les ſuivre de très-près à la piſte, car les traces qu'ils laiſſent ſur la terre ne ſont pas équivoques, & dans les terreins où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domeſtique rend peut-être à ſon maître plus de ſervice que cinq ou ſix chevaux *(t)*, mais il lui faut du foin & une nourriture abondante & choiſie; il coûte environ quatre francs ou cent ſous *(u)* par jour à nourrir. On

(t) Le prix des éléphans eſt plus conſidérable qu'on ne pourroit l'imaginer; on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or juſqu'à quinze mille roupies, c'eſt-à-dire, depuis neuf à dix mille livres juſqu'à trente-ſix mille livres. *Notes de M. de Buffy.* — On vend un éléphant ſelon ſa taille..... Un éléphant de Ceylan vaut du moins huit mille *pardaons*, & quand il eſt fort grand on le vend juſqu'à douze & même juſqu'à quinze mille pardaons. *Hiſtoire de l'île de Ceylan, par Ribeyro. Trevoux, 1701, page 144.*

(u) Les éléphans coûtent chacun environ une demi-piſtole par jour à nourrir. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.* — Ceux qui ſont privés ſont fort délicats en leur vivre, & leur faut bailler du riz bien cuit & accommodé avec du beurre & du ſucre, qu'on leur donne par groſſes pelottes, & leur faut bien cent livres de riz par chaque jour, outre qu'il leur faut bailler des feuilles d'arbres, principalement

lui donne ordinairement du riz crud ou cuit, mêlé avec de l'eau, & on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour, pour qu'il s'entretienne dans ſa pleine vigueur; on lui donne auſſi de l'herbe pour le rafraîchir, car il eſt ſujet à s'échauffer, & il faut le mener à l'eau & le laiſſer baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aiſément à ſe laver lui-même; il prend de l'eau dans ſa trompe, il la porte à ſa bouche pour boire, & enſuite en retournant ſa trompe, il en laiſſe couler le reſte à flot ſur toutes les parties de ſon corps. Pour donner une idée des ſervices qu'il peut rendre, il ſuffira de dire que tous les tonneaux, ſacs, paquets qui ſe tranſportent d'un lieu à un autre dans les Indes, ſont voiturés par des éléphans; qu'ils peuvent porter des fardeaux ſur leur corps, ſur leur cou, ſur leurs défenſes, & même avec leur gueule, en leur préſentant le bout

de figuier d'Inde, que nous appelons *Bananes*, & les Turcs *Plantenes*, pour les rafraîchir. *Voyage de Pyrard, tome II, page 367.* — Voyez auſſi les *Voyages de la Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, page 250;* & le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 473.*

d'une corde qu'ils ſerrent avec les dents; que joignant l'intelligence à la force, ils ne caſſent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie; qu'ils font tourner & paſſer ces paquets du bord des eaux dans un bateau ſans les laiſſer mouiller, les poſant doucement & les arrangeant où l'on veut les placer : & quand ils les ont dépoſés dans l'endroit qu'on leur montre, ils eſſaient avec leur trompe s'ils ſont bien ſitués, & que quand c'eſt un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler & l'établir ſolidement, &c.

Lorſque l'éléphant eſt bien ſoigné, il vit long-temps quoiqu'en captivité, & l'on doit préſumer que dans l'état de liberté, ſa vie eſt encore plus longue. Quelques Auteurs ont écrit qu'il vivoit quatre ou cinq cents ans *(x)*, d'autres

(x) Oneſime, au rapport de Strabon *(lib. XV)*, aſſure que les éléphans vivent juſqu'à cinq cents ans. — Philoſtrate *(Vit. Appol. lib. XVI)*, rapporte que l'éléphant Ajax, qui avoit combattu pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. — Juba, roi de Mauritanie, a auſſi écrit qu'il en avoit pris dans le mont Atlas qui s'étoit pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans auparavant.

deux ou trois cents *(y)*, & d'autres enfin cent vingt, cent trente, ou cent cinquante ans *(z)*. Je crois que le terme moyen eſt le vrai, & que ſi l'on s'eſt aſſuré que des éléphans captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui ſont libres & qui jouiſſent de toutes les aiſances de la vie & de tous les droits

(y) Elephantem alii annos ducentos vivere aiunt, alii trecentos. Ariſtot. hiſt. anim. lib. VIII, cap. IX. — *Elephas ut longiſſimum annos circiter ducentos vivit.* Arrian. in Indicis. — Je vis un petit éléphant blanc qu'on deſtine pour être le ſucceſſeur de celui qui eſt dans le palais, & qu'on dit avoir près de trois cents ans. *Premier voyage de Siam du P. Tachard, page 273.*

(z) Les éléphans croiſſent juſqu'à la moitié de leur âge, & vivent ordinairement cent cinquante ans. *Voyage de Drack autour du Monde, page 104.* — Les éléphans portent deux ans, & peuvent vivre juſqu'à cent cinquante ans. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 31.* — Nonobſtant toutes les recherches que j'ai faites avec aſſez de ſoin, je n'ai jamais pu ſavoir bien exactement combien l'éléphant vivoit; & voici toutes les lumières qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux : ils ne ſavent vous dire autre choſe ſinon que tel éléphant a été entre les mains de leur père, de leur aïeul & de leur biſaïeul; & ſupputant le temps que ces gens-là ont vécu, il ſe trouve quelquefois qu'il monte à cent vingt ou cent trente ans. *Voyage de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, pages 242 & 243.*

de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans ; de même si la durée de la gestation est de deux ans, & s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroissement, on peut encore être assuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reste, la captivité abrège moins leur vie que la disconvenance du climat ; quelque soin qu'on en prenne, l'éléphant ne vit pas long-temps dans les pays tempérés & encore moins dans les climats froids ; celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668 *(a)*, & qui n'avoit alors que quatre ans, mourut à dix-sept ans, au mois de Janvier 1681, & ne subsista que treize ans dans la Ménagerie de Versailles, où cependant il étoit traité soigneusement & nourri largement ; on lui donnoit tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin & deux seaux de potage, où il entroit encore quatre ou cinq livres de pain ; & de deux jours l'un, au lieu de potage, deux seaux de riz cuit dans

(a) Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, *partie III, pages 101 & 127.*

l'eau, ſans compter ce qui lui étoit donné par ceux qui le viſitoient; il avoit encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuſer, car après avoir mangé le grain des épis, il faiſoit des poignées de la paille, & il s'en ſervoit pour chaſſer les mouches; il prenoit plaiſir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faiſoit fort adroitement avec ſa trompe, & comme on le menoit promener preſque tous les jours, il arrachoit de l'herbe & la mangeoit. L'éléphant qui étoit dernièrement à Naples, où, comme l'on ſait, la chaleur eſt plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années : ceux qu'on a tranſportés vivans juſqu'à Péterſbourg périſſent ſucceſſivement, malgré l'abri, les couvertures, les poëles; ainſi, l'on peut aſſurer que cet animal ne peut ſubſiſter de lui-même nulle part en Europe, & encore moins s'y multiplier. Mais je ſuis étonné que les Portugais qui ont connu, pour ainſi dire, les premiers le prix & l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales, n'en aient pas tranſporté dans les climats chauds du Breſil où peut-

être en les laissant libres, ils auroient peuplé. La couleur ordinaire des éléphans est d'un gris-cendré ou noirâtre; les blancs, comme nous l'avons dit, sont extrêmement rares *(b)*, & on cite ceux

(b) Quelques personnes, qui ont demeuré long-temps à Pondicheri, nous ont paru douter qu'il existe des éléphans blancs & rouges; ils assurent qu'il n'y en a jamais eu que de noirs, du moins dans cette partie de l'Inde: il est vrai, disent-ils, que si l'on est un certain temps sans les laver, la poussière qui s'attache à leur peau huileuse & exactement rase, les fait paroître d'un gris-sale, mais en sortant de l'eau ils sont noirs comme du jai. Je crois en effet que le noir est la couleur naturelle des éléphans, & qu'il ne se trouve que des éléphans noirs dans les parties de l'Inde que ces personnes ont été à portée de parcourir; mais il me paroît en même temps qu'on ne peut douter qu'à Ceylan, à Siam, à Pégu, à Cambaie, &c. il ne se trouve par hasard quelques éléphans blancs & rouges. On peut citer pour témoins oculaires le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisy, le P. Tachard, Van-der-Hagen, Joost Schuten, Thévenot, Ogilby & d'autres voyageurs moins connus. Hortenfels, qui, comme l'on sait, a rassemblé dans son *Elephantographia* une grande quantité de faits tirés de différentes Relations, assure que l'éléphant blanc a non-seulement la peau blanche, mais aussi le poil de la queue blanc: on peut encore ajouter à tous ces témoignages l'autorité des Anciens. Elien *(lib III, cap. XLVI)*, parle d'un petit éléphant blanc aux Indes, & paroît indiquer que la mère étoit noire.

qu'on a vus en différens temps dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve auſſi quelques-uns qui ſont roux, & ces éléphans blancs & rouges *(c)* ſont très-eſtimés ; au reſte ces variétés ſont ſi rares qu'on ne doit pas les regarder comme ſubſiſtantes par des races diſtinctes dans l'eſpèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles & purement individuelles ; car s'il en étoit autrement, on connoîtroit le pays des éléphans blancs, celui des rouges & celui des noirs, comme l'on connoît les climats des hommes blancs, rouges & noirs. « On trouve » aux Indes des éléphans de trois ſortes, » dit le P. Vincent Marie *(d)*, les blancs

Cette variété dans la couleur des éléphans, quoique rare, eſt donc certaine & même très-ancienne, & elle n'eſt peut-être veuue que de leur domeſticité, qui dans les Indes eſt auſſi très-ancienne.

(c) Dans les cérémonies, le Roi de Pégu fait mener deux éléphans rouges enharnachés d'étoffes d'or & de ſoie, puis les quatre éléphans blancs avec de ſemblables harnois relevés de pierreries ; ceux-ci ont une garniture d'or toute couverte de rubis ſur chaque dent. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 60.*

(d) Voyage du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-

qui ſont les plus grands, les plus doux « les plus paiſibles, ſont eſtimés & adorés « par pluſieurs nations, comme des « Dieux ; les roux, tels que ceux de « Ceylan, quoiqu'ils ſoient les plus « petits de corſage, ſont les plus valeu- « reux, les plus forts, les plus nerveux, « les meilleurs pour la guerre, les autres « ſoit par inclination naturelle, ſoit parce « qu'ils reconnoiſſent en eux quelque « choſe de plus excellent, leur portent « un grand reſpect ; la troiſième eſpèce « eſt celle des noirs qui ſont les plus « communs & les moins eſtimés ». Cet auteur eſt le ſeul qui paroiſſe indiquer, que le climat particulier des éléphans roux ou rouges eſt Ceylan ; les autres voyageurs n'en font aucune mention. Il aſſure auſſi que les éléphans de Ceylan ſont plus petits que les autres ; Thévenot dit la même choſe dans la relation de ſon voyage, *page 260*, mais d'autres diſent ou indiquent le contraire : enfin le P. Vincent Marie eſt encore le ſeul qui ait écrit que les éléphans blancs ſont

Catherine de Sienne, *chap. XI*, traduit de l'Italien par M. le Marquis de Montmirail.

les plus grands : le P. Tachard aſſure au contraire, que l'éléphant blanc du Roi de Siam étoit aſſez petit quoiqu'il fût très-vieux. Après avoir comparé les témoignages des voyageurs au ſujet de la grandeur des éléphans dans les différens pays, & réduit les différentes meſures dont ils ſe ſont ſervis, il me paroît que les plus petits éléphans ſont ceux de l'Afrique occidentale & ſeptentrionale, & que les Anciens, qui ne connoiſſoient que cette partie ſeptentrionale de l'Afrique, ont eu raiſon de dire qu'en général les éléphans des Indes étoient beaucoup plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres orientales de cette partie du monde, qui étoient inconnues des Anciens, les éléphans ſe ſont trouvés auſſi grands, & peut-être même plus grands qu'aux Indes ; & dans cette dernière région, il paroît que ceux de Siam, de Pégu, &c. l'emportent par la taille ſur ceux de Ceylan, qui cependant, de l'aveu unanime de tous les voyageurs, ſont les plus courageux & les plus intelligens.

Après avoir indiqué les principaux

faits au ſujet de l'eſpèce, examinons en détail les facultés de l'individu; les ſens, les mouvemens, la grandeur, la force, l'adreſſe, l'intelligence, &c. L'éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de ſon corps, mais ils ſont brillans & ſpirituels; & ce qui les diſtingue de ceux de tous les autres animaux, c'eſt l'expreſſion pathétique du ſentiment & la conduite preſque réfléchie de tous leurs mouvemens *(e)*; il les tourne lentement & avec douceur vers ſon maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorſqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorſqu'il veut le prévenir; il ſemble réfléchir, délibérer, penſer & ne ſe déterminer qu'après avoir examiné & regardé à pluſieurs fois & ſans précipitation, ſans paſſion, les ſignes auxquels il doit obéir. Les chiens dont les yeux ont beaucoup d'expreſſion, ſont des animaux trop vifs pour qu'on puiſſe diſtinguer aiſément les nuances ſucceſſives de leurs

(e) Elephantographia Chriſtophori-Petri ab Hattenfels. *Erfodiæ, 1715.*

ſenſations ; mais comme l'éléphant eſt naturellement grave & modéré, on lit, pour ainſi dire, dans ſes yeux, dont les mouvemens ſe ſuccèdent lentement *(f)* l'ordre & la ſuite de ſes affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, & cet organe eſt à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans aucun autre animal; ſes oreilles ſont très-grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles de l'âne & aplaties contre la tête, comme celles de l'homme : elles ſont ordinairement pendantes; mais il les relève & les remue avec une grande facilité, elles lui ſervent à eſſuyer ſes yeux *(g)*, à les préſerver de l'incommodité de la pouſſière

(f) Les yeux de l'éléphant ſont très-petits proportionnellement à la tête & encore plus petits proportionnellement au corps, mais ils ſont très-vifs & éveillés, & il les remue d'une façon qui lui donne toujours l'air penſif & rêveur. *Voyage aux Indes orientales du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-Catherine-de-Sienne, &c. Veniſe, 1683, en Italien, in-4.° page 396*, traduit par M. le Marquis de Montmirail.

(g) Les oreilles de l'éléphant ſont très-grandes....

& des mouches. Il ſe délecte au ſon des inſtrumens, & paroît aimer la muſique, il apprend aiſément à marquer la meſure, à ſe remuer en cadence & à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours & au ſon des trompettes. Son odorat eſt exquis, & il aime avec paſſion les parfums de toute eſpèce & ſur-tout les fleurs ordorantes ; il les choiſit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets & après en avoir ſavouré l'odeur, il les porte à ſa bouche & ſemble les goûter ; la fleur d'orange eſt un de ſes mets les plus délicieux, il dépouille avec ſa trompe un oranger *(h)* de toute ſa verdure & en mange les fruits, les fleurs, les feuilles & juſqu'au jeune bois. Il choiſit dans les prairies les plantes odoriférantes, & dans les bois il préfère les cocotiers, les bananiers, les palmiers, les ſagous, & comme ces arbres ſont moëlleux & tendres, il en mange non-ſeulement

Il les remue continuellement avec gravité, & elles défendent ſes yeux de tous les petits animaux nuiſibles. *Idem, Ibid.*.... Voyez auſſi les *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, part. III, p. 107.*

(h) Voyage de Guinée, par Boſman, *page 243.*

les feuilles, les fruits, mais même les branches, le tronc & les racines, car quand il ne peut arracher ces branches avec ſa trompe, il les déracine avec ſes défenſes.

A l'égard du ſens du toucher, il ne l'a, pour ainſi dire, que dans la trompe, mais il eſt auſſi délicat, auſſi diſtinct dans cette eſpèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe compoſée de membranes, de nerfs & de muſcles, eſt en même temps un membre capable de mouvement & un organe de ſentiment; l'animal peut non-ſeulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'alonger, la courber & la tourner en tout ſens; l'extrémité de la trompe eſt terminée par un rebord *(i)* qui s'alonge par le deſſus en forme de doigt; c'eſt par le moyen de ce rebord & de cette eſpèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faiſons avec les doigts; il ramaſſe à terre les plus petites pièces de monnoie; il cueille les herbes & les fleurs en les choiſiſſant une à une; il

(i) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 108 & 140.*

dénoue les cordes, ouvre & ferme les portes en tournant les clefs & pouſſant les verroux ; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un inſtrument auſſi petit qu'une plume *(k)*. On ne peut même diſconvenir que cette main de l'éléphant n'ait pluſieurs avantages ſur la nôtre : elle eſt d'abord, comme on vient de le voir, également flexible & tout auſſi adroite pour ſaiſir, palper en gros & toucher en détail. Toutes ces opérations ſe font par le moyen de l'appendice en manière de doigt ſitué à la partie ſupérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, & laiſſe dans le milieu une concavité faite en forme de taſſe, au fond de laquelle ſe trouvent les deux orifices des conduits communs

(k) Mutianus ter Conſul auctor eſt, aliquem ex his & litterarum ductus Græcarum didiciſſe, ſolitumque præſcribere ejus linguæ verbis : Ipſe ego hæc ſcripſi, &c. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. III. — *Ego ver ipſi elephantum in tabula litteras Latinas promuſcide atque ordine ſcribentem vidi : verùmtamen docentis manus ſubjiciebatur ad litterarum ductum & figuram eum inſtituens; dejectis autem & intentis oculis erat cùm ſcriberet; doctos & litterarum gnaros animantium oculos eſſe dixiſſes.* Ælian de nat. Anim. lib. II, cap. II.

de l'odorat & de la reſpiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, & il eſt le maître de joindre la puiſſance de ſes poumons à l'action de ſes doigts, & d'attirer par une forte ſuccion les liquides, ou d'enlever des corps ſolides très-peſans en appliquant à leur ſurface le bord de ſa trompe, & faiſant un vide au dedans par aſpiration.

La délicateſſe du toucher, la fineſſe de l'odorat, la facilité du mouvement & la puiſſance de ſuccion ſe trouvent donc à l'extrémité du nez de l'éléphant. De tous les inſtrumens dont la Nature a ſi libéralement muni ſes productions chéries, la trompe eſt peut-être le plus complet & le plus admirable; c'eſt non-ſeulement un inſtrument organique, mais un triple ſens, dont les fonctions réunies & combinées, ſont en même temps la cauſe & produiſent les effets de cette intelligence & de ces facultés, qui diſtinguent l'éléphant & l'élèvent au-deſſus de tous les animaux. Il eſt moins ſujet qu'aucun autre aux erreurs du ſens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le ſens du toucher,

& que ſe ſervant de ſa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous, des idées nettes de la diſtance par ce moyen; au lieu que les autres animaux (à l'exception du ſinge & de quelques autres, qui ont des eſpèces de bras & de mains) ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'eſpace avec leur corps. Le toucher eſt de tous les ſens celui qui eſt le plus relatif à la connoiſſance; la délicateſſe du toucher donne l'idée de la ſubſtance des corps, la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure, la puiſſance de ſuccion celle de leur peſanteur, l'odorat celle de leurs qualités, & la longueur du bras celle de leur diſtance; ainſi par un ſeul & même membre, & pour ainſi dire, par un acte unique ou ſimultané, l'éléphant ſent, aperçoit & juge pluſieurs choſes à la fois: or, une ſenſation multiple équivaut en quelque ſorte à la réflexion: donc quoique cet animal ſoit, ainſi que tous les autres, privé de la puiſſance de réfléchir, comme ſes ſenſations ſe

trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles ſont contemporaines, &, pour ainſi dire, indiviſes les unes avec les autres, il n'eſt pas étonnant qu'il ait de lui-même des eſpèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui tranſmettre. La réminiſcence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre eſpèce d'animal, car la mémoire tient beaucoup aux circonſtances des actes, & toute ſenſation iſolée quoique très-vive, ne laiſſe aucune trace diſtincte ni durable; mais pluſieurs ſenſations combinées & contemporaines font des impreſſions profondes & des empreintes étendues; en ſorte que ſi l'éléphant ne peut ſe rappeler une idée par le ſeul toucher, les ſenſations voiſines & acceſſoires de l'odorat & de la force de ſuccion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le ſouvenir; dans nous-mêmes, la meilleure manière de rendre la mémoire fidèle, eſt de ſe ſervir ſucceſſivement de tous nos ſens pour conſidérer un objet, & c'eſt faute de cet uſage combiné des ſens que l'homme oublie plus de choſes qu'il n'en retient.

Au reſte, quoique l'éléphant ait plus de mémoire & plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau *(l)* plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de ſon corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière, que le cerveau n'eſt point le ſiége des ſentimens, le *ſenſorium* commun, lequel réſide au contraire dans les nerfs des ſens & dans les membranes de la tête; auſſi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'éléphant, ſont en ſi grande quantité qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui ſe diſtribuent dans le reſte du corps. C'eſt donc en vertu de cette combinaiſon ſingulière des ſens & de ces facultés uniques de la trompe, que cet animal eſt ſupérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de ſa maſſe, malgré la diſproportion de ſa forme; car l'éléphant eſt en même temps un miracle d'intelligence & un monſtre de matière; le corps très-épais & ſans aucune ſoupleſſe, le cou court & preſque

(l) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 135 & 136.*

inflexible, la tête petite & difforme, les oreilles exceſſives & le nez encore beaucoup plus exceſſif, les yeux trop petits, ainſi que la gueule, le membre génital & la queue; les jambes maſſives, droites & peu flexibles; le pied ſi court *(m)* & ſi petit qu'il paroît être nul, la peau dure, épaiſſe & calleuſe; toutes ces difformités paroiſſant d'autant plus, que toutes ſont modelées en grand, toutes d'autant plus déſagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reſte de la Nature; aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenſes faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il réſulte pour l'animal pluſieurs inconvéniens de cette conformation bizarre;

(m) Il n'y a point d'animal qui n'ait le pied plus grand, à proportion, que l'homme, ſi ce n'eſt l'éléphant qui l'a encore plus petit, & par conſequent qu'aucun autre animal..... Les pieds étoient ſi petits, qu'on peut dire qu'ils ne ſe voient point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, leſquelles deſcendoient tout d'une venue juſqu'à terre, & paroiſſoient comme le tronc d'un arbre ſcié en travers. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, pages 102 & 103.*

il peut

il peut à peine tourner la tête, il ne peut se tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faisant un circuit : les chasseurs qui l'attaquent par derrière ou par le flanc, évitent les effets de sa vengeance par des mouvemens circulaires, ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour se tourner contr'eux. Les jambes dont la rigidité n'est pas aussi grande que celle du cou & du corps, ne fléchissent néanmoins que lentement & difficilement ; elles sont fortement articulées avec les cuisses. Il a le genou comme l'homme *(n)* & le pied aussi bas ; mais ce pied sans étendue, est aussi sans ressort & sans force, & le genou est dur & sans souplesse : cependant tant que l'éléphant est jeune & qu'il se porte bien, il le fléchit pour

(n) Son genou est de la même manière qu'à l'homme & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'espace qui est depuis le ventre jusqu'à terre, & à l'endroit où les bêtes ont leur talon, de sorte que la jambe de l'éléphant est semblable à celle de l'homme, tant à cause de la situation de son genou que de la petitesse de son pied, dans lequel la partie qui va du talon jusqu'aux doigts est très-petite. *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, part. III, page 102.*

ſe coucher, pour ſe laiſſer ou monter ou charger; mais dès qu'il eſt vieux ou malade, ce mouvement devient ſi difficile qu'il aime mieux dormir debout, & que ſi on le fait coucher par force *(o)*, il faut enſuite des machines pour le relever & le remettre en pied; les défenſes, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas ſituées dans une poſition verticale, comme les cornes des autres animaux, forment deux longs leviers, qui, dans cette direction preſque horizontale, fatiguent prodigieuſement la tête & la tirent en bas; en ſorte que l'animal eſt quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de ſa loge pour les ſoutenir & ſe ſoulager de leur poids *(p)*.

(o) Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Verſailles l'éléphant dont nous parlons, que les huit premières années qu'il y a vécu, il ſe couchoit & ſe relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernières années il ne ſe couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de ſa loge, en ſorte que s'il arrivoit qu'il ſe couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher du deſſus pour le relever avec des engins. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, page 104.*

(p) On nous a fait voir que l'éléphant avoit employé

Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête, il faut qu'il prenne sa nourriture, & même sa boisson, avec le nez, il la porte ensuite non pas à l'entrée de la gueule, mais jusqu'à son gosier, & lorsque sa trompe est remplie d'eau, il en fourre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue *(q)*, apparemment pour rabaisser l'épiglotte & pour empêcher la liqueur qui passe avec impétuosité, d'entrer dans le larinx ; car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avoit employée pour la pomper, elle sort de la trompe avec bruit & entre dans le gosier avec précipitation ; la langue, la bouche ni les lèvres ne lui

ses défenses à faire des trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge, & ces trous lui servoient pour s'appuyer quand il dormoit, ses défenses étant fichées dans ces trous. *Idem, page 102.*

(q) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *partie III, page 109.*

ſervent pas comme aux autres animaux à ſucer ou laper ſa boiſſon.

De-là paroît réſulter une conſéquence ſingulière, c'eſt que le petit éléphant doit teter avec le nez & porter enſuite à ſon goſier le lait qu'il a pompé ; cependant les Anciens ont écrit qu'il tetoit avec la gueule & non avec la trompe *(r)* ; mais il y a toute apparence qu'ils n'avoient pas été témoins du fait & qu'ils ne l'ont fondé que ſur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de teter. Mais ſi le jeune éléphant avoit une fois pris l'uſage ou l'habitude de pomper avec la bouche en ſuçant la mamelle de ſa mère, pourquoi la perdroit-il pour tout le reſte de ſa vie ? pourquoi ne ſe ſert-il jamais de cette partie pour pomper l'eau lorſqu'il eſt à portée ? pourquoi feroit-il toujours une action double, tandis qu'une ſimple ſuffiroit ? pourquoi ne lui voit-on jamais

(r) Pullus editus ore ſugit, non promuſcide, & ſtatim cùm natus eſt cernit & ambulat. Ariſt. hiſt. Anim. lib. VI, cap. XXVII. — *Anniculo quidem vitulo æqualem pullum edit elephantus, qui ſtatim, ut natus eſt, ore ſugit.* Ælian. de nat. Anim. lib. IV, cap. III.

rien prendre avec sa gueule que ce qu'on jette dedans lorsqu'elle est ouverte ? &c. *(f)*. Il paroît donc très-vraisemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe ; cette présomption est non-seulement prouvée par les faits subséquens, mais elle est encore fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les Anciens. Nous avons dit qu'en général les animaux au moment de leur naissance ne peuvent être avertis de la présence de l'aliment dont ils ont besoin, par aucun autre sens que par celui de l'odorat. L'oreille est certainement très-inutile à cet effet, l'œil l'est également & très-évidemment, puisque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorsqu'ils commencent à teter ; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement & également toutes les parties du corps de la mère, ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit ; l'odorat seul doit l'avertir, c'est non-seulement une espèce de goût, mais un avant-goût qui précède, accompagne & détermine l'autre ;

(f) Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *partie III, pages 109 & 110.*

l'éléphant eſt donc averti, comme tous les autres animaux, par cet avant-goût de la préſence de l'aliment ; & comme le ſiége de l'odorat ſe trouve ici réuni avec la puiſſance de ſuccion à l'extrémité de ſa trompe, il l'applique à la mamelle, en pompe le lait & le porte enſuite à ſa bouche pour ſatisfaire ſon appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant ſituées ſur la poitrine comme aux femmes, & n'ayant que de petits mamelons très-diſproportionnés à la grandeur de la gueule du petit, duquel auſſi le cou ne peut plier, il faudroit que la mère ſe renverſât ſur le dos ou ſur le côté, pour qu'il pût ſaiſir la mamelle avec la bouche ; & il auroit encore beaucoup de peine à en tirer le lait à cauſe de la diſproportion énorme, qui réſulte de la grandeur de la gueule & de la petiteſſe du mamelon ; le rebord de la trompe que l'éléphant contracte, autant qu'il lui plaît, ſe trouve au contraire proportionné au mamelon, & le petit éléphant peut aiſément par ſon moyen teter ſa mère, ſoit debout ou couchée ſur le côté ; ainſi, tout s'accorde

pour infirmer le témoignage des Anciens sur ce fait qu'ils ont avancé sans l'avoir vérifié ; car aucun d'entr'eux ni même aucun des modernes que je connoisse, ne dit avoir vu teter l'éléphant, & je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient dans la suite à l'observer, on verra qu'il ne tette point avec la gueule, mais avec le nez. Je crois de même que les Anciens se sont trompés en nous disant que les éléphans s'accouplent à la manière des autres animaux ; que la femelle *(t)* abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle : la position des parties paroît rendre impossible cette situation d'accouplement ; l'éléphante n'a pas comme les autres femelles, l'orifice de la vulve au bas du ventre & voisine de l'anus, cet orifice en est à deux pieds & demi ou trois pieds de distance, il est situé presqu'au milieu du ventre *(u)* ;

(t) Subsidit fœmina, clunibusque submissis, insistit pedibus ac innititur ; mas superveniens comprimit, atque ita munere venereo fungitur. Arist. hist. Anim. lib. V, cap. 11.

(u) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *partie III, page 132.*

d'autre côté, le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de ſon corps non plus qu'à celle de ce long intervalle, qui dans la ſituation ſuppoſée, ſeroit en pure perte. Les Naturaliſtes & les Voyageurs s'accordent à dire *(x)* que l'éléphant n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval ; il ne lui ſeroit donc pas poſſible d'atteindre au but dans la ſituation ordinaire aux quadrupèdes ; il faut que la femelle en prenne une autre & ſe renverſe ſur le dos. De Feynes *(y)* & Tavernier *(z)* l'ont dit poſitivement, mais

(x) Elephantus genitale equo ſimile habet ſed parvum nec pro corporis magnitudine. Teſtes idem non foris conſpicuos ſed intus circa renes conditos habet. Ariſtot. hiſt. anim. lib. II, cap. I..... L'Afrique d'Ogilby, *pages 13 & 14.*

(y) Quand ces animaux veulent s'accoupler enſemble, ils le font, ſans comparaiſon, de même que l'homme & la femme : puis ſi-tôt qu'ils ont eu la jouiſſance l'un de l'autre, l'éléphant met ſa trompe par-deſſous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du S.r de Feynes, Paris, 1630, pages 90 & 91.*

(z) Bien que l'éléphant ne touche plus la femelle depuis qu'il eſt pris, il arrive néanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur. Ceci eſt particulièrement

j'avoue que j'aurois fait peu d'attention à leurs témoignages, si cela ne s'accordoit pas avec la position des parties, qui ne permet pas à ces animaux de se joindre autrement *(a)*. Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aisance, plus de commodités qu'aux autres, & c'est peut-être par cette raison qu'ils ne s'accouplent que quand ils sont en pleine liberté, & lorsqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur sont nécessaires. La femelle doit non-seulement consentir, mais il faut encore qu'elle

remarquable de la femelle de l'éléphant, que lorsqu'elle entre en chaleur elle ramasse toutes sortes de feuillages & d'herbages, dont elle se fait un lit fort propre avec une manière de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre, où, contre la nature de toutes les autres bêtes, elle se couche sur le dos pour attendre le mâle, qu'elle appelle par ses cris. *Voyage de Tavernier, tome III, page 240.*

(a) J'avois écrit cet article lorsque j'ai reçu des notes de M. de Bussy, sur l'éléphant; ce fait, que la position des parties m'avoit indiqué, se trouve pleinement confirmé par son témoignage. « L'éléphant, dit M. de Bussy, s'accouple d'une façon singulière; « la femelle se couche sur le dos, & le mâle s'appuyant « sur ses jambes antérieures & fléchissant en arrière les « postérieures, ne touche à la femelle qu'autant qu'il « en a besoin pour le coït. »

provoque le mâle par une ſituation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle ſe croit ſans témoins *(b)*; la pudeur n'eſt-elle donc qu'une vertu phyſique, qui ſe trouve auſſi dans les bêtes? elle eſt au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout ſexe féminin.

Ainſi l'éléphant ne tette, ne s'accouple, ne mange, ni ne boit comme les autres animaux. Le ſon de ſa voix eſt auſſi très-ſingulier; ſi l'on en croit les Anciens, elle ſe diviſe, pour ainſi dire, en deux modes très-différens & fort inégaux, il paſſe du ſon par le nez, ainſi que par la bouche, ce ſon prend des inflexions dans cette longue trompette,

(b) Pudore nunquam niſi in abdito coeunt. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. v. — Les éléphans s'accouplent très-rarement..... Et quand ils s'accouplent, c'eſt avec tant de ſecret & dans des lieux ſi ſolitaires, que perſonne ne peut ſe vanter de les avoir vus dans ce moment. Ils ne produiſent jamais quand ils ſont domeſtiques. *Voyage aux Indes orientales du Père Vincent-Marie de Sainte-Catherine-de-Sienne, imprimé en italien, à Veniſe, en 1683, chap. XI, page 396 & ſuivantes*, traduit par M. le Marquis de Montmirail.

il eſt rauque & filé comme celui d'un inſtrument d'airain, tandis que la voix qui paſſe par la bouche *(c)* eſt entre-coupée de pauſes courtes & de ſoupirs durs. Ce fait avancé par Ariſtote, & enſuite répété par les Naturaliſtes & même par quelques Voyageurs, eſt vraiſemblablement faux ou du moins n'eſt pas exact. M. de Buſſy aſſure poſitivement que l'éléphant ne pouſſe aucun cri par la trompe : cependant comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut rendre quelque ſon par le nez, il ſe peut que l'éléphant dont le nez eſt ſi grand, rende des ſons par cette voie lorſque ſa bouche eſt fermée : quoi qu'il en ſoit, le cri de l'éléphant ſe fait entendre de plus d'une lieue, & cependant il n'eſt pas effrayant comme le rugiſſement du tigre ou du lion.

L'éléphant eſt encore ſingulier par la

(c) Elephantus citra nares ore ipſo vocem elidit ſpirabundam quemadmodum cùm homo ſimul & ſpiritum reddit & loquitur, at per nares ſimile tubarum raucitati ſonat. Ariſtot. Hiſt. anim. lib. IV, cap. IX..... *Citra nares ore ipſo ſternutamento ſimilem edit ſonum. Per nares autem tubarum raucitati.* Plin. Hiſt. nat. lib. VIII.

conformation des pieds & par la texture de la peau; il n'eſt pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes, la peau eſt tout-à-fait raſe, il en ſort ſeulement quelques ſoies dans les gerçures, & ces ſoies ſont très-clair-ſemées ſur le corps, mais aſſez nombreuſes aux cils des paupières, au derrière de la tête *(d)*, dans les trous des oreilles & au dedans des cuiſſes & des jambes. L'épiderme dur & calleux a deux eſpèces de rides, les unes en creux & les autres en relief, il paroît déchiré par gerçures & reſſemble aſſez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme & dans les animaux, l'épiderme eſt par-tout adhérent à la peau; dans l'éléphant, il eſt ſeulement attaché par quelques points comme le ſont deux étoffes piquées l'une ſur l'autre: cet épiderme eſt naturellement ſec & fort ſujet à s'épaiſſir, il acquiert ſouvent trois ou quatre lignes d'épaiſſeur par le deſſèchement ſucceſſif des différentes couches qui ſe régénèrent les unes ſous les autres; c'eſt cet épaiſſiſſement de

(d) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie III, page 113 & ſuivantes.*

l'épiderme qui produit l'*elephantiasis* ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme dont la peau est dénuée de poil, comme celle de l'éléphant, est quelquefois sujet ; cette maladie est très-ordinaire à l'éléphant, & pour la prévenir les Indiens ont soin de le frotter souvent d'huile & d'entretenir par des bains fréquens la souplesse de la peau ; elle est très-sensible par-tout où elle n'est pas calleuse, dans les gerçures & dans les autres endroits où elle ne s'est ni desséchée ni durcie, la piqûre des mouches se fait si bien sentir à l'éléphant, qu'il emploie non-seulement ses mouvemens naturels, mais même les ressources de son intelligence pour s'en délivrer ; il se sert de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe pour les frapper, il fronce sa peau par-tout où elle peut se contracter & les écrase entre ses rides ; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille pour les chasser, & lorsque tout cela lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe & en couvre tous les endroits sensibles ; on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois

par jour & ſe poudrer à propos, c'eſt-à-dire, en ſortant du bain *(e)*. L'uſage de l'eau eſt preſqu'auſſi néceſſaire à ces animaux que celui de l'air & de la terre; lorſqu'ils ſont libres ils quittent rarement le bord des rivières, ils ſe mettent ſouvent dans l'eau juſqu'au ventre, & ils y paſſent quelques heures tous les jours. Aux Indes où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel & à leur tempérament, on les lave avec ſoin & on leur donne tout le temps néceſſaire & toutes les facilités poſſibles pour ſe laver eux-mêmes *(f)*;

(e) On nous a dit que l'éléphant de Verſailles ſe rouloit toujours ſur la pouſſière quand il s'étoit baigné, ce qu'il faiſoit le plus ſouvent qu'il pouvoit, & nous avons remarqué qu'il ſe jetoit de la pouſſière aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il ſe vautroit, & qu'il avoit accoutumé de chaſſer les mouches ou avec une poignée de paille qu'il prenoit avec ſa trompe, ou avec de la pouſſière qu'il jetoit adroitement ſur les endroits où il ſe ſentoit piqué, n'y ayant rien que les mouches évitent davantage que la pouſſière qui tombe. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie III, pages 117 & 118.*

(f) Sur les huit ou neuf heures avant midi, nous fumes au bord de la rivière pour voir comme on

on nétoie leur peau en la frottant avec de la pierre ponce, & enſuite on leur met des eſſences, de l'huile & des couleurs.

La conformation des pieds & des jambes eſt encore ſingulière & différente dans l'éléphant de ce qu'elle eſt dans la plupart des autres animaux, les jambes de devant paroiſſent avoir plus de hauteur que celles de derrière, cependant

lave les éléphans du Roi & des grands Seigneurs; l'éléphant entre dans l'eau juſqu'au ventre & ſe couchant ſur un côté, prend à diverſes fois de l'eau avec ſa trompe qu'il jette ſur celui qui eſt à l'air pour ſe bien laver; le maître vient enſuite avec une eſpèce de pierre de ponce & frottant la peau de l'éléphant, la nétoie de toutes les ordures qui ont pu s'y amaſſer. Quelques-uns croient que lorſque cet animal eſt couché par terre, il ne peut ſe relever de ſoi-même, ce qui eſt bien contraire à ce que j'ai vu, car dès que le maître l'a bien frotté d'un côté, il lui commande de ſe tourner de l'autre, ce que l'éléphant fait promptement; & après qu'il eſt bien lavé des deux côtés, il ſort de la rivière & demeure quelque temps debout ſur le bord de la rivière pour ſe ſécher: puis le maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune & lui en fait des raies ſur le front, autour des yeux, ſur la poitrine, ſur le derrière; le frottant enſuite d'huile de coque pour lui renforcer les nerfs. *Voyage de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, pages 264 & 265.*

celles-ci ſont un peu plus longues *(g)*, elles ne ſont pas pliées en deux endroits comme les jambes de derrière du cheval ou du bœuf, dans leſquelles la cuiſſe eſt preſqu'entièrement engagée dans la croupe, le genou très-près du ventre, & les os du pied ſi élevés & ſi longs qu'ils paroiſſent faire une grande partie de la jambe ; dans l'éléphant, au contraire, cette partie eſt très-courte & poſe à terre, il a le genou comme l'homme au milieu de la jambe & non pas près du ventre : ce pied ſi court & ſi petit eſt partagé en cinq doigts, qui tous ſont recouverts par la peau & dont aucun n'eſt apparent au dehors. On voit ſeulement des eſpèces d'ongles, dont le nombre varie, quoique celui des doigts ſoit conſtant, car il y a toujours cinq doigts à chaque pied, & ordinairement auſſi cinq ongles *(h)*, mais quelquefois il ne s'en trouve que

(g) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie III, page 102.*

(h) M.rs de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner ſi tous les élephans avoient des ongles aux pieds, nous n'en avons pas vu un ſeul qui n'en eût cinq à chaque pied à l'extremité des cinq gros doigts ; mais leurs doigts ſont ſi courts

quatre *(i)* ou même trois, & dans ce cas, ils ne correſpondent pas exactement à l'extrémité des doigts. Au reſte, cette variété, qui n'a été obſervée que ſur de jeunes éléphans tranſportés en Europe, paroît être purement accidentelle & dépend vraiſemblablement de la manière dont l'éléphant a été traité dans les premiers temps de ſon accroiſſement. La plante du pied eſt revêtue d'une ſemelle de cuir dur comme la corne & qui déborde tout autour; c'eſt de cette même ſubſtance dont ſont formés les ongles.

Les oreilles de l'éléphant ſont très-longues, il s'en ſert comme d'un éventail, il les fait remuer & claquer comme il lui plaît; ſa queue n'eſt pas plus longue que l'oreille, & n'a ordinairement que deux pieds & demi ou trois pieds de

qu'à peine ſortent-ils de la maſſe du pied. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.*

(i) Tous ceux qui ont écrit de l'éléphant, mettent cinq ongles à chaque pied, mais il n'y en avoit que trois dans notre ſujet; le petit Indien dont il a été parlé en avoit quatre, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; la vérité eſt pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie III, page 103.*

longueur : elle eſt aſſez menue, pointue & garnie à l'extrémité d'une houppe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs, luiſans & ſolides ; ce poil ou cette corne eſt de la groſſeur & de la force d'un gros fil-de-fer, & un homme ne peut le caſſer en le tirant avec les mains, quoiqu'il ſoit élaſtique & pliant ; au reſte cette houppe de poil eſt un ornement très-recherché des Négreſſes, qui y attachent apparemment quelque ſuperſtition *(k)* ; une queue d'éléphant ſe vend quelquefois deux ou trois eſclaves, & les Nègres haſardent ſouvent leur vie pour tâcher de la couper & de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houppe de gros poils qui eſt à l'extrémité, la

(k) Merolla obſerve qu'un grand nombre de payens dans ces contrées, ſur-tout les Saggas, ont une ſorte de dévotion pour la queue de l'éléphant. Si la mort leur enlève un de leurs chefs, ils conſervent en ſon honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé ſur l'opinion qu'ils ont de ſa force. Ils entreprennent des chaſſes exprès pour la couper, mais elle doit être coupée d'un ſeul coup ; l'animal doit être vivant, ſans quoi la ſuperſtition ne lui attribueroit aucune vertu. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome V, page 79.*

queue eſt couverte, ou plutôt parſemée dans ſa longueur, de ſoies dures & plus groſſes que celles du ſanglier, il ſe trouve auſſi de ces ſoies ſur la partie convexe de la trompe & aux paupières où elles ſont quelquefois longues de plus d'un pied; ces ſoies ou poils aux deux paupières ne ſe trouvent guère que dans l'homme, le ſinge & l'éléphant.

Le climat, la nourriture & la condition influent beaucoup ſur l'accroiſſement & la grandeur de l'éléphant; en général, ceux qui ſont pris jeunes & réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimenſions entières de la Nature; les plus grands éléphans des Indes & des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur, les plus petits qui ſe trouvent au Sénégal & dans les autres parties de l'Afrique occidentale n'ont que dix ou onze pieds, & tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne ſe ſont pas élevés à cette hauteur. Celui de la Ménagerie de Verſailles, qui venoit de Congo *(l)*, n'avoit que ſept

(l) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 101 & 102.*

pieds & demi de hauteur à l'âge de dix-ſept ans, en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied, en ſorte qu'à quatre ans lorſqu'il fut envoyé, il n'avoit que ſix pieds & demi de hauteur, & comme l'accroiſſement va toujours de moins en moins, on ne peut pas ſuppoſer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui eſt le terme ordinaire de l'accroiſſement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur; ainſi, la condition ou l'état de domeſticité réduit au moins d'un tiers l'accroiſſement de l'animal, non-ſeulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimenſions. La longueur du corps meſurée depuis l'œil juſqu'à l'origine de la queue eſt à peu près égale à ſa hauteur priſe au niveau du garrot. Un éléphant des Indes de quatorze pieds de hauteur, eſt donc plus de ſept fois plus gros & plus peſant que ne l'étoit l'éléphant de Verſailles. En comparant l'accroiſſement de cet animal à celui de l'homme, nous trouverons que l'enfant ayant communément trente-un pouces, c'eſt-à-dire, la moitié de ſa hauteur à deux ans, & prenant ſon accroiſſement

entier en vingt ans, l'éléphant qui ne le prend qu'en trente, doit avoir la moitié de sa hauteur à trois ans; & de même si l'on veut juger de l'énormité de la masse de l'éléphant, on trouvera, le volume du corps d'un homme étant supposé de deux pieds & demi cubiques, que celui du corps d'un éléphant de quatorze pieds de longueur, & auquel on ne supposeroit que trois pieds d'épaisseur & de largeur moyenne, seroit cinquante fois aussi gros *(m)*, & que par conséquent un éléphant doit peser autant que cinquante hommes. « J'ai vu, dit le P. Vincent Marie, quelques « éléphans, qui avoient quatorze & « quinze pieds de hauteur *(n)*, avec la lon- « gueur & la grosseur proportionnées. « Le mâle est toujours plus grand que « la femelle. Le prix de ces animaux «

(m) Peirère, dans la vie de Gassendi, dit qu'il fit peser un éléphant, & qu'il le trouva peser trois mille cinq cents livres. Cet éléphant étoit apparemment très-petit, car celui dont nous venons de supputer les dimensions que nous avons peut-être trop réduites, pèseroit au moins huit milliers.

(n) Nota. Ces pieds sont probablement des pieds Romains.

» augmente à proportion de la grandeur, » qui ſe meſure depuis l'œil juſqu'à » l'extrémité du dos, & quand cette » dimenſion atteint un certain terme, » le prix s'accroît comme celui des » pierres précieuſes *(o)*. Les éléphans de » Guinée, dit Boſman, ont dix, douze » ou treize pieds de haut *(p)*, ils ſont » incomparablement plus petits que ceux » des Indes orientales, puiſque ceux qui » ont écrit l'hiſtoire de ces pays-là » donnent à ceux-ci plus de coudées » de haut que ceux-là n'en ont de » pieds *(q)*. J'ai vu des éléphans de treize » pieds de haut, dit Edward Terri *(r)*, » & j'ai trouvé bien des gens qui m'ont » dit en avoir vu de quinze pieds de haut *(ſ)* » : de ces témoignages & de pluſieurs autres qu'on pourroit encore

(o) Voyage aux Indes orientales du Père Vincent Marie, &c. *chap. XI, page 396.*

(p) Nota. Ce ſont probablement des pieds du Rhin.

(q) Voyage en Guinée de Guillaume Boſman, *page 244.*

(r) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, *page 15.*

(ſ) Nota. Ce ſont peut-être des pieds Anglois.

rassembler, on doit conclure que la taille la plus ordinaire des éléphans, est de dix à onze pieds, que ceux de treize & de quatorze pieds de hauteur sont très-rares, & que les plus petits ont au moins neuf pieds lorsqu'ils ont pris tout leur accroissement dans l'état de liberté. Ces masses énormes de matière ne laissent pas, comme nous l'avons dit, de se mouvoir avec beaucoup de vîtesse; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, & de cinq ou six pieds de hauteur; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme, ainsi quand l'éléphant ne feroit qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux, il le surpasseroit à la course. Au reste, le pas ordinaire de l'éléphant n'est pas plus vîte que celui du cheval *(t)*, mais quand on le pousse il prend une espèce d'amble qui, pour la vîtesse, équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude &

(t) Notes de M. de Bussy, qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

même avec aſſez de liberté tous les mouvemens directs, mais il manque abſolument de facilité pour les mouvemens obliques ou retrogrades ; c'eſt ordinairement dans les chemins étroits & creux où il a peine à ſe retourner, que les Nègres l'attaquent & lui coupent la queue, qui pour eux eſt d'un auſſi grand prix que tout le reſte de la bête ; il a beaucoup de peine à deſcendre les pentes trop rapides, il eſt obligé de plier les jambes de derrière *(u)*, afin qu'en deſcendant, le devant du corps conſerve le niveau avec la croupe, & que le poids de ſa propre maſſe ne le précipite pas. Il nage auſſi très-bien, quoique la forme de ſes jambes & de ſes pieds paroiſſe indiquer le contraire ; mais comme la capacité de la poitrine & du ventre eſt très-grande, que le volume des poumons & des inteſtins eſt énorme, & que toutes ces grandes parties ſont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre ; il a dès-lors moins de réſiſtance à vaincre,

(u) Notes de M. de Buffy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

& peut

& peut par conſéquent nager plus vîte en faiſant moins d'efforts & moins de mouvemens des jambes que les autres. Auſſi s'en ſert-on très-utilement pour le paſſage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles, dont on le charge dans ces occaſions *(x)*, on lui met encore ſur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de perſonnes qui s'attachent à ſes oreilles & à ſa queue pour paſſer l'eau ; lorſqu'il eſt ainſi chargé, il nage entre deux eaux & on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour reſpirer.

Quoique l'éléphant ne ſe nourriſſe ordinairement que d'herbes & de bois tendre, & qu'il lui faille un prodigieux volume de cette eſpèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaires à la nutrition d'un auſſi vaſte corps, il n'a cependant pas pluſieurs eſtomacs comme la plupart des animaux qui ſe nourriſſent de même ; il n'a qu'un eſtomac, il ne

(x) Notes de M. de Buſſy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

rumine pas, il eſt plutôt conformé comme le cheval, que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans; la panſe qui lui manque eſt ſuppléée par la groſſeur & l'étendue des inteſtins & ſur-tout du colon, qui a deux ou trois pieds de diamètre ſur quinze ou vingt de longueur, l'eſtomac eſt en tout bien plus petit que le colon *(y)*, n'ayant que trois pieds & demi ou quatre pieds de longueur ſur un pied ou un pied & demi dans ſa plus grande largeur; pour remplir d'auſſi grandes capacités, il faut que l'animal mange, pour ainſi dire, continuellement, ſur-tout lorſqu'il n'a pas de nourriture plus ſubſtantielle que l'herbe, auſſi les éléphans ſauvages ſont preſque toujours occupés à arracher des herbes, cueillir des feuilles ou caſſer du jeune bois; & les domeſtiques auxquels on donne une grande quantité de riz ne laiſſent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils ſe trouvent à portée

(y) Voyez la deſcription du ventricule & des inteſtins de l'éléphant dans les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux. *Partie III, page 207 & ſuivantes.*

de le faire. Quelque grand que ſoit l'appétit de l'éléphant, il mange avec modération, & ſon goût pour la propreté l'emporte ſur le ſentiment du beſoin; ſon adreſſe à ſéparer avec ſa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaiſes, & le ſoin qu'il a de les bien ſecouer pour qu'il n'y reſte point d'inſectes ni de ſable, ſont des choſes agréables à voir *(z)*; il aime beaucoup le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, l'eau-de-vie, l'arac, &c. On lui fait faire les corvées les plus pénibles & les entrepriſes les plus fortes en lui montrant un vaſe rempli de ces liqueurs, & en le lui promettant pour prix de ſes travaux, il paroît aimer auſſi la fumée du tabac, mais elle l'étourdit & l'enivre; il craint toutes les mauvaiſes odeurs, & il a une horreur ſi grande pour le cochon, que le ſeul cri de cet animal, l'émeut & le fait fuir *(a)*.

(z) Notes de M. de Buffy, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

(a) L'éléphant qui étoit à la Ménagerie de Verſailles avoit une grande averſion, & même beaucoup de crainte des pourceaux, le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin. *Élien a remarqué cette antipathie.*

Pour achever de donner une idée du naturel & de l'intelligence de ce ſingulier animal, nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail *(b)*, lequel non-ſeulement a bien voulu les demander & les recueillir, mais s'eſt auſſi donné la peine de traduire de l'Italien & de l'Allemand tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire des animaux dans quelques livres qui m'étoient inconnus, ſon goût pour les arts & les ſciences, ſon zèle pour leur avancement ſont fondés ſur un diſcernement exquis & ſur des connoiſſances très-étendues dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, nous publierons donc, avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance, les bontés dont il nous honore & les lumières que nous lui devons; l'on verra dans la ſuite de cet ouvrage, combien nous aurons occaſion de rappeler ſon nom. « On ſe ſert de l'éléphant pour

(b) M. le Marquis de Montmirail, Capitaine-colonel des Cent-ſuiſſes de la Garde ordinaire du corps du Roi, actuellement Préſident de l'Académie Royale des Sciences.

le transport de l'artillerie sur les montagnes, & c'est-là où son intelligence se fait mieux sentir. Voici comme il s'y prend : pendant que les bœufs attelés à la pièce de canon font effort pour la traîner en haut, l'éléphant pousse la culasse avec son front, & à chaque effort qu'il fait, il soutient l'affût avec son genou qu'il place à la roue : il semble qu'il comprenne ce qu'on lui dit. Son conducteur veut-il lui faire faire quelque corvée pénible, il lui explique de quoi il est question, & lui détaille les raisons qui doivent l'engager à obéir ; si l'éléphant marque de la répugnance à ce qu'il exige de lui, le *Cornac* (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur) promet de lui donner de l'arac ou quelque chose qu'il aime : alors l'animal se prête à tout ; mais il est dangereux de lui manquer de parole plus d'un cornac en a été la victime. Il s'est passé à ce sujet dans le Dekan, un trait qui mérite d'être rapporté, & qui, tout incroyable qu'il paroît, est cependant exactement vrai. Un

» éléphant venoit de ſe venger de ſon
» cornac en le tuant, ſa femme témoin
» de ce ſpectacle, prit ſes deux enfans
» & les jeta aux pieds de l'animal encore
» tout furieux, en lui diſant, *puiſque tu*
» *as tué mon mari, ôtes-moi auſſi la vie,*
» *ainſi qu'à mes enfans.* L'éléphant s'ar-
» rêta tout court, s'adoucit, & comme
» s'il eût été touché de regret, prit avec
» ſa trompe le plus grand de ces deux
» enfans, le mit ſur ſon cou, l'adopta
» pour ſon cornac & n'en voulut point
» ſouffrir d'autre.

» Si l'éléphant eſt vindicatif, il n'eſt
» pas moins reconnoiſſant. Un ſoldat de
» Pondicheri, qui avoit coutume de
» porter à un de ces animaux une
» certaine meſure d'arac chaque fois
» qu'il touchoit ſon prêt, ayant un
» jour bu plus que de raiſon, & ſe
» voyant pourſuivi par la garde qui le
» vouloit conduire en priſon, ſe ré-
» fugia ſous l'éléphant & s'y endormit.
» Ce fut envain que la garde tenta de
» l'arracher de cet aſile; l'éléphant le
» défendit avec ſa trompe. Le lendemain
» le ſoldat revenu de ſon yvreſſe, frémit

à ſon réveil de ſe trouver couché ſous « un animal d'une groſſeur ſi énorme. « L'éléphant qui ſans doute s'aperçut « de ſon effroi, le careſſa avec ſa trompe « pour le raſſurer & lui fit entendre qu'il « pouvoit s'en aller. «

L'éléphant tombe quelquefois dans « une eſpèce de folie qui lui ôte ſa doci- « lité & le rend même très-redoutable, « on eſt alors obligé de le tuer. On ſe « contente quelquefois de l'attacher avec « de groſſes chaînes de fer dans l'eſpé- « rance qu'il viendra à réſipiſcence. Mais « quand il eſt dans ſon état naturel, les « douleurs les plus aiguës ne peuvent « l'engager à faire du mal à qui ne lui « en a pas fait. Un éléphant, furieux « des bleſſures qu'il avoit reçues à la « bataille d'Hambour, couroit à travers « champs & pouſſoit des cris affreux; « un ſoldat qui, malgré les avertiſſemens « de ſes camarades, n'avoit pu fuir, « peut-être parce qu'il étoit bleſſé, ſe « trouva à ſa rencontre : l'éléphant crai- « gnit de le fouler aux pieds, le prit avec « ſa trompe, le plaça doucement de « côté, continua ſa route. » Je n'ai pas

cru devoir rien retrancher de ces notes que je viens de tranſcrire, elles ont été données à M. le Marquis de Montmirail, par M. de Buſſy, qui a demeuré dix ans dans l'Inde, & qui pendant ce long ſéjour, y a ſervi très-utilement l'État & la Nation. Il avoit pluſieurs éléphans à ſon ſervice, il les montoit très-ſouvent, les voyoit tous les jours & étoit à portée d'en voir beaucoup d'autres & de les obſerver. Ainſi, ces notes & toutes les autres que j'ai citées, avec le nom de M. de Buſſy, me paroiſſent mériter une égale confiance. M.rs de l'Académie des Sciences, nous ont auſſi laiſſé quelques faits qu'ils avoient appris de ceux qui gouvernoient l'éléphant à la Ménagerie de Verſailles, & ces faits me paroiſſent auſſi mériter de trouver place ici. « L'éléphant ſembloit » connoître quand on ſe moquoit de » lui, & s'en ſouvenir pour s'en venger » quand il en trouvoit l'occaſion. A un » homme qui l'avoit trompé, faiſant ſem- » blant de lui jeter quelque choſe dans » la gueule, il lui donna un coup de ſa » trompe qui le renverſa & lui rompit » deux côtes, enſuite de quoi, il le foula

aux pieds & lui rompit une jambe, « & s'étant agenouillé, lui voulut en- « foncer ſes défenſes dans le ventre, « leſquelles n'entrèrent que dans la terre « aux deux côtés de la cuiſſe, qui ne fut « point bleſſée. Il écraſa un autre homme, « le froiſſant contre une muraille pour le « même ſujet. Un peintre le vouloit deſ- « ſiner en une attitude extraordinaire, « qui étoit de tenir ſa trompe levée & « la gueule ouverte; le valet du peintre, « pour le faire demeurer en cet état, lui « jetoit des fruits dans la gueule, & le « plus ſouvent faiſoit ſemblant d'en jeter, « il en fut indigné, & comme s'il eût « connu que l'envie que le peintre avoit « de le deſſiner étoit la cauſe de cette « importunité, au lieu de s'en prendre « au valet, il s'adreſſa au maître, & lui « jeta par ſa trompe une quantité d'eau, « dont il gâta le papier ſur lequel le « peintre deſſinoit. «

Il ſe ſervoit ordinairement bien moins « de ſa force que de ſon adreſſe, laquelle « étoit telle qu'il s'ôtoit avec beaucoup « de facilité une groſſe double courroie, « dont il avoit la jambe attachée, la «

» défaiſant de la boucle & de l'ardillon ; » & comme on eût entortillé cette boucle » d'une petite corde renouée à beaucoup » de nœuds, il dénouoit tout ſans rien » rompre. Une nuit après s'être ainſi » dépêtré de ſa courroie, il rompit la » porte de ſa loge ſi adroitement, que » ſon gouverneur n'en fut point éveillé ; » de-là paſſa dans pluſieurs cours de la » Ménagerie, briſant les portes fermées, » & abattant la maçonnerie quand elles » étoient trop petites pour le laiſſer » paſſer, & il alla ainſi dans la loge » des autres animaux, ce qui les épou- » vanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous » ſe cacher dans les lieux les plus reculés du parc ».

Enfin pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connoître toutes les facultés naturelles & toutes les qualités acquiſes par un animal ſi ſupérieur aux autres, nous ajouterons encore quelques faits que nous avons tiré des voyageurs les moins ſuſpects. « L'élé- » phant, même ſauvage (dit le P. Vincent » Marie) ne laiſſe pas d'avoir des vertus ; » il eſt généreux & tempérant, & quand

il eſt domeſtique, on l'eſtime par ſa « douceur & ſa fidélité envers ſon maître, « ſon amitié pour celui qui le gouverne, « &c. S'il eſt deſtiné à ſervir immédia- « tement les Princes, il connoît ſa fortune « & conſerve une gravité convenable à « ſon emploi; ſi au contraire on le deſ- « tine à des travaux moins honorables, « il s'attriſte, ſe trouble & laiſſe voir « clairement qu'il s'abaiſſe malgré lui. « A la guerre, dans le premier choc, « il eſt impétueux & fier, il eſt le même « quand il eſt enveloppé par les chaſſeurs, « mais il perd le courage lorſqu'il eſt « vaincu.... Il combat avec ſes défenſes, « & ne craint rien tant que de perdre ſa « trompe, qui par ſa conſiſtance eſt « facile à couper.... Au reſte, il eſt « naturellement doux, il n'attaque per- « ſonne à moins qu'on ne l'offenſe, il « ſemble même ſe plaire en compagnie, « & il aime ſur-tout les enfans, il les « careſſe & paroît reconnoître en eux « leur innocence. «

L'éléphant, dit François Pyrard *(c)*, «

(c) Voyage de François Pyrard. *Paris, 1619, tome II, page 366.*

» eſt l'animal qui a le plus de jugement » & de connoiſſance, de ſorte qu'on » le diroit avoir quelque uſage de raiſon, » outre qu'il eſt infiniment profitable & » de ſervice à l'homme. S'il eſt queſ- » tion de monter deſſus, il eſt tellement » ſouple, obéiſſant & dreſſé pour ſe » ranger à la commodité de l'homme & » qualité de la perſonne qui s'en veut » ſervir, que ſe pliant bas il aide lui- » même à celui qui veut monter deſſus » & le ſoulage avec ſa trompe..... Il eſt » ſi obéiſſant qu'on lui fait faire tout » ce que l'on veut, pourvu qu'on le » prenne de douceur..... il fait tout ce » qu'on lui dit, il careſſe ceux qu'on lui » montre, &c.

» En donnant aux éléphans, diſent » les voyageurs Hollandois, *(d)* tout ce » qui peut leur plaire, on les rend » auſſi privés & auſſi ſoumis que le ſont » les hommes. L'on peut dire qu'il ne » leur manque que la parole..... Ils ſont » orgueilleux & ambitieux, mais ils ſe » ſouviennent du bien qu'on leur a fait

(d) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I, page 413.*

& ont de la reconnoiſſance, juſque-là « qu'ils ne manquent point de baiſſer la « tête pour marque de reſpect en paſſant « devant les maiſons où ils ont été bien « traités..... Ils ſe laiſſent conduire *(e)* « & commander par un enfant, mais ils « veulent être loués & chéris. On ne « ſauroit ſe moquer d'eux, ni les injurier « qu'ils ne l'entendent, & ceux qui le font « doivent bien prendre garde à eux, car « ils ſeront bien heureux s'ils s'empêchent « d'être arroſés de l'eau des trompes de « ces animaux ou d'être jetés par terre « le viſage contre la pouſſière. «

Les éléphans, dit le P. Philippe, *(f)* « approchent beaucoup du jugement & « du raiſonnement des hommes..... Si « on compare les ſinges aux éléphans, « ils ne ſembleront que des animaux très- « lourds & très-brutaux, & en effet les « éléphans ſont ſi honnêtes, qu'ils ne « ſauroient ſouffrir qu'on les voie lorſ- «

(e) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, page 31.*

(f) Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte-Trinité, Carme-dechauſſé. *Lyon, 1669 pages 366 & 367.*

» qu'ils s'accouplent, & ſi de haſard
» quelqu'un les avoit vus en cette action,
» ils s'en vengeroient infailliblement,
» &c. . . . . Ils ſaluent en fléchiſſant les
» genoux & en baiſſant la tête; & lorſque
» leur maître veut les monter, ils lui pré-
» ſentent ſi adroitement le pied qu'il s'en
» peut ſervir comme d'un degré. Lorſ-
» qu'on a pris un éléphant ſauvage &
» qu'on lui a lié les pieds, le chaſſeur
» l'aborde, le ſalue, lui fait des excuſes
» de ce qu'il l'a lié, lui proteſte que ce
» n'eſt pas pour lui faire injure..... lui
» expoſe que la plupart du temps il avoit
» faute de nourriture dans ſon premier
» état, au lieu que déſormais il ſera parfai-
» tement bien traité, qu'il lui en fait la pro-
» meſſe, le chaſſeur n'a pas plutôt achevé
» ce diſcours obligeant, que l'éléphant
» le ſuit comme feroit un très-doux
» agneau; il ne faut pas pourtant conclure
» de-là que l'éléphant ait l'intelligence des
» langues: mais ſeulement qu'ayant une
» très-parfaite eſtimative, il connoît les
» divers mouvemens d'eſtime ou de mé-
» pris, d'amitié ou de haine, & tous les
» autres dont les hommes ſont agités envers

lui, & pour cette cause il est plus aisé « à dompter, par les raisons que par les « coups & par les verges..... Il jette des « pierres fort loin & fort droit avec sa « trompe, & il s'en sert pour verser de l'eau « avec laquelle il se lave le corps. «

De cinq éléphans, dit Tavernier, *(g)* « que les chasseurs avoient pris, trois « se sauvèrent, quoiqu'ils eussent des « chaînes & des cordes autour de leur « corps & même de leurs jambes. Ces « gens-là nous dirent une chose surpre- « nante & qui est tout-à-fait admirable, « si on peut la croire; c'est que ces « éléphans ayant été une fois attrapés « & étant sortis du piége, si on les fait « entrer dans les bois, ils sont dans la « défiance & arrachent avec leur trompe « une grosse branche dont ils vont, son- « dant par-tout avant que d'asseoir leur « pied, s'il n'y a point de trous à leur « passage pour n'être pas attrapés une « seconde fois; ce qui faisoit désespérer « aux chasseurs, qui nous contoient « cette histoire, de pouvoir reprendre « aisément les trois éléphans qui leur «

(g) Voyage de Tavernier, *tome III, page 238.*

» étoient échappés..... Nous vîmes les » deux autres éléphans qu'on avoit pris, » chacun de ces éléphans ſauvages étoit » entre deux éléphans privés; & autour » des ſauvages il y avoit ſix hommes » tenant des lances à feu, qui parloient » à ces animaux, en leur préſentant à » manger, & diſant en leur langage, » *prends cela & le mange.* C'étoient des » petites bottes de foin, des morceaux » de ſucre noir & du riz cuit avec de » l'eau & force grain de poivre. Quand » l'éléphant ſauvage ne vouloit pas faire » ce qu'on lui commandoit, les hommes » ordonnoient aux éléphans privés, de » le battre, ce qu'ils faiſoient auſſi-tôt, » l'un le frappant ſur le front & ſur la » tête avec ſa trompe, & lorſqu'il faiſoit » mine de ſe revancher contre celui-là, » l'autre le frappoit de ſon côté, de » ſorte que le pauvre éléphant ſauvage » ne ſavoit plus où il en étoit, ce qui » lui apprenoit à obéir.

» J'ai pluſieurs fois obſervé, dit » Edward Terri, *(h)* que l'éléphant fait

(h) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, *page* 25.

plusieurs choses qui tiennent plus du « raisonnement humain, que du simple « instinct naturel qu'on lui attribue. Il « fait tout ce que son maître lui com- « mande. S'il veut qu'il fasse peur à « quelqu'un, il s'avance vers lui avec « la même fureur que s'il le vouloit « mettre en pièces, & lorsqu'il en est « tout proche, il s'arrête tout court, « sans lui faire aucun mal. Si le maître « veut faire affront à un autre, il parle « à l'éléphant, qui prendra avec sa « trompe de l'eau du ruisseau & de la « boue, & la lui jettera au nez. Sa trompe « est faite d'un cartilage, elle pend entre « les dents, quelques-uns l'appellent *sa* « *main*, à cause qu'en plusieurs occasions « elle lui rend le même service que la « main fait aux hommes.... Le Mogol en « a qui servent de bourreaux aux crimi- « nels condamnés à morr. Si leur con- « ducteur leur commande de dépêcher « promptement ces misérables, ils les « mettent en pièces en un moment avec « leurs pieds, & au contraire s'il leur « commande de les faire languir, ils « leur rompent les os les uns après les « autres, & leur font souffrir un supplice «

auſſi cruel que celui de la roue ».

Nous pourrions citer encore pluſieurs autres faits auſſi curieux & auſſi intéreſſans que ceux qu'on vient de lire ; mais nous aurions bientôt excédé les limites que nous avons tâché de nous preſcrire dans cet ouvrage, nous ne ſerions pas même entrés dans un auſſi grand détail, ſi l'éléphant n'étoit de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conſéquent qui méritoit le plus d'attention ; nous n'avons rien dit de la production de ſon ivoire, parce que M. Daubenton nous paroît avoir épuiſé ce ſujet dans ſa deſcription des différentes parties de l'éléphant. On verra combien d'obſervations utiles & nouvelles, il a fait ſur la nature & la qualité de l'ivoire dans ſes différens états, & en même temps on ſera bien aiſe de ſavoir qu'il a rendu à l'éléphant les défenſes & les os prodigieux qu'on attribuoit au Mammout *. J'avoue que j'étois moi-même dans l'incertitude à cet égard, j'avois pluſieurs fois conſidéré ces oſſemens énormes & je les avois comparés avec

* Voyez le *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes.

le ſquelette d'éléphant que nous avons au Cabinet du Roi, que je ſavois être le ſquelette d'un éléphant preſque adulte; & comme avant d'avoir fait l'hiſtoire de ces animaux, je ne me perſuadois pas qu'il pût exiſter des éléphans ſix ou ſept fois plus gros que celui dont je voyois le ſquelette; que d'ailleurs les gros oſſemens n'avoient pas les mêmes proportions que des os correſpondans dans le ſquelette de l'éléphant, j'avois cru comme le vulgaire des Naturaliſtes, que ces grands oſſemens avoient appartenu à un animal beaucoup plus grand, & dont l'eſpèce s'étoit perdue ou avoit été détruite. Mais il eſt certain, comme on l'a vu dans cette hiſtoire, qu'il exiſte des éléphans qui ont juſqu'à quatorze pieds de hauteur, c'eſt-à-dire, des éléphans ſix ou ſept fois plus gros (car les maſſes ſont comme les cubes de la hauteur) que celui dont nous avons le ſquelette, & qui n'avoit que ſept pieds & demi de hauteur; il eſt certain d'ailleurs, par les obſervations de M. Daubenton, que l'âge change la proportion des os, & que lorſque l'animal eſt

adulte ils groſſiſſent conſidérablement quoiqu'ils aient ceſſé de grandir ; enfin il eſt encore certain, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y a des défenſes d'éléphans qui pèſent chacune plus de cent vingt livres *(i)*. Tout cela réuni,

(i) M. Eden rend témoignage qu'il meſura pluſieurs défenſes d'éléphans auxquelles il trouva neuf pieds de longueur, que d'autres avoient l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & que quelques-unes peſoient quatre-vingt-dix livres ; on prétend qu'il s'en trouve en Afrique qui pèſent juſqu'à cent vingt-cinq livres chacune..... Les voyageurs Anglois rapportèrent auſſi de Guinée la tête d'un éléphant que M. Eden vit chez M. le Chevalier Judde, elle étoit ſi groſſe que les os ſeuls & le crâne, ſans y comprendre les défenſes, peſoient environ deux cents livres ; de ſorte qu'au jugement de l'auteur elle en auroit dû peſer cinq cents dans la totalité de ſes parties. *Hiſtoire générale des voyages, tome I, page 223.* — Lopes prit plaiſir à peſer pluſieurs dents d'éléphant, dont chacune étoit d'environ deux cents livres. *Idem, tome V, page 79.* — La grandeur des éléphans peut être connue par leurs dents qu'on a ramaſſées, dont quelques-unes ont été trouvées du poids de deux cents livres. *Voyage de Drack, page 104.* — Au royaume de Lowango, j'achetai deux dents d'éléphant, qui étoient de la même bête, qui peſoient chacune cent vingt-ſix livres. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 319.* — Les dents des éléphans, au cap de Bonne-eſpérance, ſont très-groſſes, elles pèſent de ſoixante à cent vingt livres.

fait que nous ne doutons plus que ces défenses & ces ossemens ne soient en effet des défenses & des ossemens d'éléphant. M. Sloane l'avoit dit *(k)*, mais ne l'avoit pas prouvé ; M. Gmelin l'a dit encore plus affirmativement *(l)* ; & il nous

Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 12.

(k) Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1727, page 1 jusqu'à la page 4.*

(l) La quantité prodigieuse d'os qu'on trouve par-ci par-là, sous terre dans la Sibérie, sont sur-tout une chose de tant d'importance, que je crois faire plaisir à bien des lecteurs de leur procurer l'avantage de trouver ici rassemblé tout ce qui manquoit jusqu'à présent à l'Histoire Naturelle de ces os. Pierre le Grand, s'est sur-tout rendu recommandable à ce sujet aux Naturalistes, & comme il cherchoit en tout à suivre la Nature dans ses routes les plus cachées, il ordonna entr'autres, en 1722, à tous ceux qui rencontreroient quelque part des cornes de Mammout, de s'attacher singulièrement à ramasser tous les autres os appartenans à cet animal, sans en excepter un seul, & de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie ; & entr'autres à Jakutzk, où d'abord après la publication, un Sluschewoi, appelé *Wasilei Otlasow*, s'engagea par écrit devant Michaële Petrowtsch Ismailow, Capitaine-lieutenant de la Garde & Woywode de l'endroit, à se transporter dans les cantons inférieurs de la Lena pour chercher des os de mammout, & il y fut dépêché

a donné ſur cela des faits curieux, &

la même année 23 Avril. L'année d'après, un autre s'adreſſa à la Chancellerie de Jakutzk, & lui repréſenta qu'il s'étoit tranſporté avec ſon fils, vers la mer, pour chercher des os de mammout, & que vis-à-vis Surjatoi-Noſſ, à environ deux cents verſtes de ce lieu & de la mer, il avoit trouvé dans un terrein de tourbe, qui eſt le terrein ordinaire de ces diſtricts, une tête de mammout à laquelle tenoit une corne, & auprès de laquelle il y avoit une autre corne du même animal, qui l'avoit peut-être perdue de ſon vivant; qu'à peu de diſtance de-là, ils avoient tiré de la terre une autre tête avec des cornes d'un animal qui leur étoit inconnu; que cette tête reſſemble aſſez à une tête de bœuf, mais qu'elle avoit les cornes au-deſſus du nez, & que par rapport à un accident qui lui étoit arrivé à ſes yeux, il avoit été obligé de laiſſer ces têtes ſur les lieux; qu'ayant appris l'Ordonnance de Sa Majeſté, il ſupplioit de détacher ſon fils avec lui vers Vſt-anskoje, Simowie & vers la mer, le Woywode lui accorda ſa demande, & les fit partir ſur le champ. Un troiſième Sluſchiwoi de Jakutzk, repréſenta à la Chancellerie en 1724, qu'il avoit fait un voyage ſur la rivière de Jelon, & qu'il avoit eu le bonheur de trouver ſur cette rivière, dans un rivage eſcarpé, une tête de mammout fraîche, avec une corne & toutes les parties, qu'il l'avoit tirée de terre & laiſſée dans un endroit où il ſauroit la retrouver, qu'il prioit qu'on le détachât avec deux hommes accoutumés à chercher de pareilles choſes, le Woywode y conſentit pareillement. Le Coſaque ſe mit bientôt après en route, il retrouva la tête & toutes ſes parties, à l'exception des cornes; il n'y avoit plus que la moitié

que nous avons cru devoir rapporter d'une corne qu'il apporta avec la tête à la Chancellerie de Jakutzk. Il apporta quelque temps après deux cornes de mammout, qu'il avoit trouvées aussi sur la rivière de Jelon.

Les Cosaques de Jakutzk furent charmés, sous prétexte d'aller chercher des cornes de mammout, de trouver moyen de faire de si beaux voyages. On leur accordoit cinq ou six chevaux de poste, pendant qu'un seul auroit suffi, & ils pouvoient employer les autres pour le transport de leurs propres marchandises. Un pareil avantage devoit les beaucoup encourager..... Un Cosaque de Jakutzk, appelé *Jwanfelsku*, demanda à la Chancellerie qu'on l'envoyât dans les Simowies d'Alaseich & de Kowymisch, pour y chercher de ces sortes d'os & du vrai cristal; il avoit déjà vécu dans lesdits lieux, & y avoit amassé des choses remarquables, & envoyé réellement à Jakutzk quelques-uns de ces os. Rien ne parut plus important que cette expédition, & le Cosaque fut envoyé à sa destination le 21 d'Avril 1725.

Nasar-Koleschow, Commissaire d'Indigirsk, envoya en 1723 à Jakutzk & de-là à Irkurtzk, le squelette d'une tête extraordinaire, qui, à ce qu'on m'a dit, avoit deux arschines moins trois werschok de long, une arschine de haut, & qui étoit munie de deux cornes & d'une dent de mammout; ce squelette est arrivé le 14 Octobre 1723 à Irkurtzk, & j'en ai trouvé la relation dans la Chancellerie de cette ville. On m'a assuré aussi, que le même homme a fourni une corne de mammout après.

Tout ceci, tel que je l'ai ramassé des différentes

ici; mais M. Daubenton nous paroît être

relations, regarde pour la plus grande partie une même eſpèce d'os; ſavoir, 1.° tous ceux qui ſe trouvent dans le Cabinet impérial de Péterſbourg, ſous le nom d'*os de mammout, auxquels tous ceux qui voudront les confronter avec les os d'éléphant, ne pourront diſputer une parfaite reſſemblance avec ces derniers.* 2.° On voit par les relations ci-deſſus qu'on a trouvé dans la terre des têtes d'un animal tout-à-fait différent d'un éléphant, & qui, particulièrement par rapport à la figure des cornes, reſſembloient à une tête de bœuf, plutôt qu'à celle d'un éléphant. D'ailleurs cet animal ne peut pas avoir été auſſi gros qu'un éléphant, & j'en ai vu une tête à Jakutzk, qui avoit été envoyée d'Anadirskoi-Oſtrog, & qui, ſelon ce qu'on m'a dit, étoit parfaitement ſemblable à celle que Portn-jagin avoit trouvée. J'en ai eu moi-même une d'Ilainskoi Oſtrog, que j'ai envoyée au Cabinet Impérial à Péterſbourg. Enfin, j'ai appris que ſur le rivage du Niſchnaja-Tunguska, on trouve non-ſeulement par-ci par-là de pareilles têtes, mais encore d'autres os, qui certainement ne ſont pas des os d'éléphans, tels que les omoplates, des os ſacrés, des os innominés, des os des hanches & des os des jambes, qui vraiſemblablement appartiennent à cette même eſpèce d'animaux, auxquels on doit attribuer leſdites têtes, & que ſans contredit on ne doit pas exclure du genre des bœufs. J'ai vu des os de jambes & de hanches de cette eſpèce, dont je ne ſaurois rien dire de particulier, ſinon qu'en comparaiſon de leur groſſeur, ils m'ont paru extrêmement courts. Ainſi, on trouve en Sibérie deux ſortes d'os en terre, dont anciennement on n'eſtimoit aucun que ceux qui reſſemblent parfaitement

être le premier qui ait mis la chose hors de doute par des mesures précises,

parfaitement aux dents saillantes d'éléphans; mais il semble que depuis l'Ordonnance impériale, on a commencé à les considerer tous en général, & que comme les premiers avoient déjà occasionné la fable de l'animal mammout, on a rangé ces derniers dans la même classe : car quoiqu'on connoisse avec la moindre attention que ces derniers sont d'un animal tout-à-fait different du premier, on n'a pas laissé de les confondre ensemble. C'est encore une erreur de croire avec Isbrand-Ides, & ceux qui suivent ses rêveries, qu'il n'y a que les montagnes qui s'étendent depuis la rivière de Ket vers le Nord-est, & par conséquent aussi les environs de Mangasca & de Jakutzk, qui soient remplis de ces os d'éléphant, il s'en trouve non-seulement dans toute la Sibérie & dans ses districts les plus méridionaux, comme dans les cantons supérieurs de l'Irtisch, du Toms & de la Lena, mais encore par-ci par-là, en Russie & même en bien des endroits en Allemagne, où ils sont connus sous le nom d'ivoire fossile, *ebur fossile*, & cela avec beaucoup de raison; car tout l'ivoire qu'on travaille en Allemagne, vient des dents d'éléphant que nous tirons des Indes, & l'ivoire fossile ressemble parfaitement à ces dents, sinon qu'il est pourri. Dans les climats un peu chauds, ces dents se sont amollies & changées en ivoire fossile; mais dans ceux où la terre reste continuellement gelée, on trouve ces dents très-fraîches pour la plupart. De-là peut aisément dériver la fable qu'on a souvent trouvé ces os & autres ensanglantés; cette fable a été gravement débitée par Isbrand-

des comparaiſons exactes & des raiſons

Ides, d'après lui par Muller *, qui ont été copiés par d'autres avec une aſſurance, comme s'il n'y avoit pas lieu d'en douter, & comme une fiction va rarement ſeule, le ſang qu'on prétend avoir trouvé à ces os, a enfanté une autre fiction de l'animal mammout, dont on a compté que dans la Sibérie il vivoit ſous terre, qu'il y mouroit quelquefois & étoit enterré ſous les décombres, & tout cela pour rendre raiſon du ſang qu'on prétendoit trouver à ces os. Muller nous donne la deſcription du mammout, cet animal, dit-il, a quatre ou cinq aunes de haut, & environ trois braſſes de long, il eſt d'une couleur griſâtre, ayant la tête fort longue & le front très-large; des deux côtés, préciſément au-deſſous des yeux, il a des cornes qu'il peut mouvoir & croiſer comme il veut. Il a la faculté de s'étendre conſidérablement en marchant, & de ſe retrécir en un petit volume; ſes pattes reſſemblent à celle d'un ours par leur groſſeur. Iſbrand-Ides eſt aſſez ſincère pour avouer, que de tous ceux qu'il a queſtionnés ſur cet animal, il n'a trouvé perſonne qui lui ait dit avoir vu un mammout vivant..... ..Les têtes & les autres os qui s'accordent avec ceux des éléphans, ont été autrefois ſans contredit des parties réelles de l'éléphant. Nous ne devons pas refuſer toute croyance à cette quantité d'os d'éléphans, & je préſume que les éléphans, pour éviter leur deſtruction, dans les grandes révolutions de la terre, ſe ſont échappés de leur endroit natal, & ſe ſont diſperſés de toutes parts, tant qu'ils ont pu; leur ſort a été différent,

* Mœurs & uſages des Oſtiaques, dans le *Recueil des voyages du Nord, page 382.*

fondées sur les grandes connoissances

les uns ont été bien loin, les autres ont pu, même après leur mort, avoir été transportés fort loin par quelque inondation : ceux au contraire qui étant encore en vie, se sont trop écartés vers le nord, doivent nécessairement y avoir payé le tribut de leur délicatesse ; d'autres encore sans avoir été si loin, ont pu se noyer dans une inondation ou périr de lassitude..... La grosseur de ces os ne doit pas nous arrêter ; les dents saillantes ont jusqu'à quatre archines de long & six pouces de diamètre ; M. de Strahlenberg dit, jusqu'à neuf, & les plus fortes pèsent jusqu'à six à sept puds. J'ai fait voir dans un autre endroit, qu'il y a des dents fraîches prises de l'eléphant, qui ont jusqu'à dix pieds de long, & qui pèsent cent, cent quarante-six, cent soixante & cent soixante-huit livres..... Il y a des morceaux d'ivoire fossile qui ont une apparence jaunâtre ou qui jaunissent par la suite des temps, & d'autres qui sont bruns comme des noix de cocos ou plus clairs ; & enfin, d'autres qui sont d'un bleu noirâtre. Les dents qui n'ont pas été bien gelées dans la terre & ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à devenir plus ou moins jaunes ou brunes, & elles prennent d'autres couleurs suivant l'espèce d'humidité qui y agit en se joignant à l'air : aussi, suivant ce que dit M. de Strahlenberg, on trouve quelquefois des morceaux d'un bleu-noir dans ces dents corrompues..... Il seroit à souhaiter, pour le bien de l'Histoire Naturelle, qu'on connût, pour les autres os qu'on trouve en Sibérie, l'espèce d'animal auquel ils appartiennent, mais il n'y a guère lieu de l'espérer. *Relation d'un voyage à Kanuschatka*

qu'il s'eſt acquiſe dans la ſcience de l'Anatomie comparée.

par M. Gmelin, imprimé en 1735 à Pétersbourg, en langue Ruſſe. La traduction de cet article m'a d'abord été communiquée par M. de l'Iſle, de l'Académie des Sciences ; & enſuite par M. le Marquis de Montmirail, qui en a fait la traduction ſur l'original Allemand, imprimé à Gottingue en 1752.

B. dir.

L'ÉLÉPHANT

LE RHINOCÉROS (a).

APRÈS l'Éléphant, le Rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes; il a au moins douze pieds

(a) Rhinocéros, *Rhinoceros*, en Grec & en Latin. *Nota.* Quoique le nom de cet animal soit absolument Grec, il n'étoit cependant pas connu des anciens Grecs; Aristote n'en fait aucune mention; Strabon est le premier auteur Grec, & Pline le premier auteur Latin, qui en aient écrit; apparemment le Rhinocéros ne s'étoit pas rencontré dans cette partie de l'Inde où Alexandre avoit pénétré, & où il avoit cependant trouvé des Éléphans en grand nombre; car ce ne fut qu'environ trois cents ans après Alexandre que Pompée fit voir le premier cet animal à l'Europe.

Rhinocerote, en Italien; *Abada*, par les Portugais, selon Linscot, *Navig. in Orient.* pars II. Francfordii, 1599, page 44; *Abada*, dans les Indes & à Java, selon Bontius, *Ind. Orient.* pag. 50; *Abada*, à Bengale & à Patane, selon le P. Philippe, *Lyon*, *1669*, *page 371*, & selon les voyageurs Hollandois, *Amsterd. 1702*, *tome I*, *page 417*; *Chiengtuenden*, en Perse, selon Pietro della Valle, *vol. IV*, *page 245*; *Elkérkedon*, en Perse, selon Chardin, ce qui veut dire *porte-corne*, Amst. 1711, tome III, page 45; *Arou-harisi*, selon Thévenot, *Relation de divers voyages. Paris*, *1696*, *page 10 de la description des animaux & des plantes des Indes*, *&c.*

de longueur, depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; ſix à ſept pieds de hauteur & la circonférence du corps à peu près égale à ſa longueur *(b)*. Il approche donc de

Rhinoceros. Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. xx.

Rhinoceros. Natural Hiſtory of the Rhinoceros, *by Dr* Parſons, *Phil. Tranſ. N.° 470, an. 1743, page 523*, où l'on voit auſſi trois figures de cet animal, dont le mâle étoit à Londres en 1739, & la femelle en 1741.

Le *Rhinocéros.* Notes de M. Demours, traduction françoiſe des Tranſactions philoſophiques, *année 1743*, où l'on voit une très-bonne figure de cet animal, gravée par les ſoins de M. Demours.

Rhinoceros a εἰς κέρας, Naricornis, Catelani, *Abada, Noemba*, Javenſibus; *Elkerkedom*, Perſis; *Tuabba, Nabba*, Cap. Bonæ-ſpei; *Nozorozec, Zebati*, Polonis; ..... *Gomala*, Indis; *Naſehorn*, Klein, *quad.* pag. 26 & ſeq. *Nota.* M. Klein a raſſemblé avec préciſion pluſieurs faits ſur l'hiſtoire & la deſcription de cet animal, & a donné les figures d'une double corne, *planche 11.*

The *Rhinoceros.* Gleanings of natural Hiſtory, *by George Edwards. London, 1758, pag. 24, pl. cotée au bas 221.* La figure eſt très-bonne & a été faite d'après l'animal vivant en 1752, c'eſt le même Rhinocéros femelle que nous avons vu & fait deſſiner à Paris, en 1749.

(b) J'ai par-devers moi le deſſin d'un Rhinocéros, tiré par un Officier du *Shaftsbury*, vaiſſeau de la

l'éléphant pour le volume & par la masse, Compagnie des Indes en 1737; ce dessin se rapporte assez au mien. L'animal mourut sur la route en venant des Indes ici; cet officier avoit écrit au bas du dessin ce qui suit : « Il avoit environ sept pieds de haut depuis la surface de la terre jusqu'au « dos, il étoit de la couleur d'un cochon, qui « commence à sécher après s'être vautré dans la « fange; il a trois sabots de corne à chaque pied; « les plis de la peau se renversent en arrière les uns « sur les autres : on trouve entre ces plis des in- « sectes qui s'y nichent, des bêtes à mille pieds, « des scorpions, des petits serpens, &c. il n'avoit « pas encore trois ans lorsqu'il a été dessiné : le « pénis étendu s'élargit au bout en forme de fleur- « de-lis. » J'ai donné d'après ce dessin la figure du pénis dans un coin de ma planche; comme ce dessin m'est venu par le moyen de M. Tyson, Médecin, je n'ai pas été à portée de consulter l'auteur même sur ces insectes malfaisans, qu'il dit se loger dans les plis de la peau du Rhinocéros, pour savoir s'il en avoit été témoin oculaire, ou s'il l'a dit simplement sur le rapport des Indiens. J'avoue que cela me paroît bien extraordinaire; *Glanures d'Edwards*, pag. 25 & 26. *Nota.* Non-seulement ce dernier fait est douteux, mais celui de l'âge, comparé à la grandeur de l'animal, nous paroît faux; nous avons vu un Rhinocéros, qui avoit au moins huit ans, & qui n'avoit que cinq pieds de hauteur. M. Parsons en a vu un de deux ans qui n'étoit pas plus haut qu'une geniſſe, ce qu'on peut estimer quatre pieds ou environ; comment se pourroit-il que celui qu'on vient de citer n'eût que trois ans, s'il avoit sept pieds de hauteur?

& s'il paroît bien plus petit, c'eſt que ſes jambes ſont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant ; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence ; n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde aſſez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute ſenſibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes diſtincts pour le ſens du toucher ; n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile, dans laquelle conſiſtent tous ſes moyens d'adreſſe. Il n'eſt guère ſupérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur & l'arme offenſive qu'il porte ſur le nez, & qui n'appartient qu'à lui ; cette arme eſt une corne très-dure, ſolide dans toute ſa longueur, & placée plus avantageuſement que les cornes des animaux ruminans ; celles-ci ne muniſſent que les parties ſupérieures de la tête & du cou ; au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du muſeau & préſerve d'inſulte le muſle, la bouche & la face ; en ſorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il ſaiſit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne

peut coiffer ſans riſquer d'être éventré ; car le corps & les membres ſont recouverts d'une enveloppe impénétrable, & cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chaſſeur ; ſa peau eſt un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais & plus dur que celui de l'éléphant ; il n'eſt pas ſenſible comme lui à la piqûre des mouches ; il ne peut auſſi ni froncer ni contracter ſa peau ; elle eſt ſeulement pliſſée par de groſſes rides au cou, aux épaules & à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête & des jambes, qui ſont maſſives & terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant ; mais il a les yeux encore plus petits, & il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire ſupérieure avance ſur l'inférieure, & la lèvre du deſſus a du mouvement & peut s'allonger juſqu'à ſix ou ſept pouces de longueur ; elle eſt terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe & en faire des

poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec ſa trompe : cette lèvre muſculeuſe & flexible eſt une eſpèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laiſſe pas de ſaiſir avec force & de palper avec adreſſe. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment des défenſes de l'éléphant, le rhinocéros a ſa puiſſante corne & deux fortes dents inciſives à chaque mâchoire, ces dents inciſives qui manquent à l'éléphant ſont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros ; elles ſont placées une à une à chaque coin ou angle des mâchoires, deſquelles l'inférieure eſt coupée carrément en devant, & il n'y a point d'autres dents inciſives dans toute cette partie antérieure que recouvrent les lèvres ; mais indépendamment de ces quatre dents inciſives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, ſix de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles ſe tiennent toujours droites, elles ſont aſſez ſemblables pour la forme à celles du cochon, ſeulement elles ſont moins grandes à proportion du corps :

ce ſont les ſeules parties ſur leſquelles il y ait du poil ou plutôt des ſoies; l'extrémité de la queue eſt, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de groſſes ſoies très-ſolides & très-dures.

M. Parſons, célèbre Médecin de Londres, auquel la République des Lettres eſt redevable de pluſieurs découvertes en Hiſtoire naturelle, & auquel je dois moi-même de la reconnoiſſance pour les marques d'eſtime & d'amitié dont il ma ſouvent honoré, a publié en 1742, une hiſtoire naturelle du rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'écrit M. Parſons, me paroît mériter plus d'attention & de confiance.

Quoique le rhinocéros ait été vu pluſieurs fois dans les ſpectacles de Rome, depuis Pompée juſqu'à Héliogabale, quoiqu'il en ſoit venu pluſieurs en Europe dans ces derniers ſiècles; & qu'enfin Bontius, Chardin & Kolbe, l'aient deſſiné aux Indes & en Afrique, il étoit cependant ſi mal repréſenté & ſi peu décrit, qu'il n'étoit connu que très-imparfaitement, & qu'à la vue de ceux

qui arrivèrent à Londres en 1739 & 1741, on reconnut aiſément les erreurs ou les caprices de ceux qui avoient publié des figures de cet animal. Celle d'Albert Durer, qui eſt la première, eſt une des moins conformes à la Nature, cette figure a cependant été copiée par la plupart des Naturaliſtes, & quelques-uns même l'ont encore ſurchargée de draperies poſtiches & d'ornemens étrangers. Celle de Bontius, eſt plus ſimple & plus vraie ; mais elle pèche en ce que la partie inférieure des jambes y eſt mal repréſentée. Au contraire, celle de Chardin préſente aſſez bien les plis de la peau & les pieds ; mais au reſte, elle ne reſſemble point à l'animal. Celle de Camerarius n'eſt pas meilleure, non plus que celle qui a été faite d'après le rhinocéros, vu à Londres en 1685, & qui a été publiée par Carwitham en 1739. Celles enfin que l'on voit ſur les anciens pavés de Prœneſle, & ſur les médailles de Domitien ſont extrêmement imparfaites ; mais au moins elles n'ont pas les ornemens imaginaires de celle d'Albert Durer. M. Parſons a pris la

peine de dessiner lui-même *(c)* cet animal

(c) Nota. Un de nos savans Physiciens (M. Demours) a fait des remarques à ce sujet, que nous ne devons pas omettre. « La figure (dit-il) du Rhinocéros, que M. Parsons a ajoutée à son « Memoire, & qu'il a dessinée lui-même d'après le « naturel, est si différente de celle qui fut gravée « à Paris en 1749, d'après un rhinocéros, qu'on « voyoit alors à la foire Saint-Germain, qu'on « auroit de la peine à y reconnoître le même animal. Celui de M. Parsons est plus court & les « plis de la peau en sont en plus petit nombre, « moins marqués & quelques-uns placés un peu « différemment; la tête sur-tout ne ressemble presqu'en rien à celle du rhinocéros de la foire Saint-Germain. On ne sauroit cependant douter de l'exactitude de M. Parsons, & qu'il faut chercher « dans l'âge & le sexe de ces deux animaux la raison « des différences sensibles qu'on aperçoit dans les « figures que l'on a données de l'un & de l'autre. « Celle de M. Parsons a été dessinée d'après un rhinocéros mâle, qui n'avoit que deux ans; celle que « j'ai cru devoir ajouter ici, l'a été d'après le tableau « du célèbre M. Oudry, le peintre des animaux, « & qui a si fort excellé en ce genre; il a peint « de grandeur naturelle, & d'après le vivant, le « rhinocéros de la foire Saint-Germain, qui étoit « une femelle & qui avoit au moins huit ans; je « dis au moins huit ans, car il est dit dans l'inscription qu'on voit au bas de l'estampe de Charpentier, « qui a pour titre *véritable portrait d'un* RHINOCÉROS « *vivant que l'on voit à la foire Saint-Germain à Paris*, « que cet animal avoit trois ans quand il fut pris en « 1741 dans la province d'Assem, appartenante au «

en trois vues différentes, par-devant, par-derrière & de profil ; il a auſſi deſſiné les » Mogol ; & huit lignes plus bas, il eſt dit qu'il » n'avoit qu'un mois quand quelques Indiens l'attra- » pèrent avec des cordes, après en avoir tué la mère » à coups de flèches ; ainſi il avoit au moins huit » ans, & pouvoit en avoir dix ou onze. Cette diffé- » rence d'âge eſt une raiſon vraiſemblable des diffé- » rences ſenſibles que l'on trouvera entre la figure » de M. Parſons & celle de M. Oudry, dont le » tableau fait par ordre du Roi, fut alors expoſé au » ſalon de peinture. Je remarquerai ſeulement que » M. Oudry a donné à la défenſe de ſon rhino- » céros plus de longueur que n'en avoit la corne du » rhinocéros de la foire Saint-Germain, que j'ai » vu & examiné avec beaucoup d'attention, & que » cette partie eſt rendue plus fidèlement dans l'eſ- » tampe de Charpentier. Auſſi eſt-ce d'après cette » eſtampe qu'on a deſſiné la corne de cette figure, » qui pour tout le reſte a été deſſinée & réduite d'a- » près le tableau de M. Oudry. L'animal qu'elle » repréſente avoit été peſé, environ un an aupa- » ravant, à Stouquart dans le duché de Vittemberg, » & il peſoit alors cinq mille livres. Il mangeoit, » ſelon le rapport du capitaine Douwmont Wan- » der-Meer, qui l'avoit conduit en Europe, ſoixante » livres de foin & vingt livres de pain par jour. Il » étoit très-privé & d'une agilité ſurprenante, vu » l'énormité de ſa maſſe & ſon air extrêmement lourd. » Ces remarques ſont judicieuſes & pleines de ſens, comme tout ce qu'écrit M. Demours. Voyez la figure dans ſa traduction françoiſe des Tranſactions philoſophiques, *année 1743*.

parties extérieures de la génération du mâle, & les cornes ſimples & doubles, auſſi-bien que la queue d'autres rhinocéros dont ces parties étoient conſervées dans des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

Le rhinocéros qui arriva à Londres en 1739, avoit été envoyé de Bengale. Quoique très-jeune, puiſqu'il n'avoit que deux ans, les frais de ſa nourriture & de ſon voyage montoient à près de mille livres ſterling; on le nourriſſoit avec du riz, du ſucre & du foin: on lui donnoit par jour ſept livres de riz, mêlé avec trois livres de ſucre, qu'on lui partageoit en trois portions: on lui donnoit auſſi beaucoup de foin & d'herbes vertes, qu'il préféroit au foin; ſa boiſſon n'étoit que de l'eau dont il buvoit à la fois une grande quantité; il étoit d'un naturel tranquille & ſe laiſſoit toucher ſur toutes les parties de ſon corps; il ne devenoit méchant que quand on le frappoit ou lorſqu'il avoit faim, & dans l'un & l'autre cas, on ne pouvoit l'appaiſer qu'en lui donnant à manger. Lorſqu'il étoit en colère, il

ſautoit en avant & s'élevoit bruſquement à une grande hauteur, en pouſſant ſa tête avec furie contre les murs, ce qu'il faiſoit avec une prodigieuſe vîteſſe, malgré ſon air lourd & ſa maſſe peſante. J'ai été ſouvent témoin, dit M. Parſons, de ces mouvemens que produiſoient l'impatience ou la colère, ſur-tout les matins avant qu'on ne lui apportât ſon riz & ſon ſucre; la vivacité & la promptitude des mouvemens de cet animal, m'ont fait juger, ajoute-t-il, qu'il eſt tout-à-fait indomptable, & qu'il atteindroit aiſément à la courſe un homme qui l'auroit offenſé.

Ce rhinocéros à l'âge de deux ans, n'étoit pas plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore porté; mais il avoit le corps fort long & fort épais; ſa tête étoit très-groſſe à proportion du corps: en la prenant depuis les oreilles juſqu'à la corne du nez, elle formoit une courbe concave dont les deux extrémités, c'eſt-à-dire, le bout ſupérieur du muſeau & la partie près des oreilles ſont fort relevées; la corne n'avoit encore qu'un pouce de hauteur, elle étoit noire, liſſe

à ſon ſommet, mais avec des rugoſités à ſa baſe & dirigée en arrière. Les narines ſont ſituées fort bas & ne ſont pas à un pouce de diſtance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure eſt aſſez ſemblable à celle du bœuf, & la lèvre ſupérieure reſſemble plus à celle du cheval, avec cette différence & cet avantage, que le rhinocéros peut l'alonger, la diriger, la doubler en la tournant autour d'un bâton, & ſaiſir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de ſa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros étoit douce comme celle d'un veau *(d)*. Ses yeux n'avoient nulle vivacité, ils reſſemblent à ceux du cochon pour la forme, & ſont ſitués très-bas, c'eſt-à-dire, plus près de l'ouverture des narines

(d) Nota. Que la plupart des Voyageurs & tous les Naturaliſtes, tant anciens que modernes, ont dit que la langue du rhinocéros étoit extrêmement rude, & que les papilles en étoient ſi *poignantes* qu'avec ſa langue ſeule il écorchoit un homme & enlevoit la chair juſqu'aux os. Ce fait, que l'on trouve par-tout, me paroit très-douteux & même mal imaginé, puiſque le rhinocéros ne mange point de chair, & qu'en général les animaux qui ont la langue rude ſont ordinairement carnaſſiers.

que dans aucun autre animal. Les oreilles ſont larges, minces à leur extrémité, & reſſerrées à leur origine par une eſpèce d'anneau ridé. Le cou eſt fort court, la peau forme ſur cette partie deux gros plis qui l'environnent tout autour. Les épaules ſont fort groſſes & fort épaiſſes, la peau fait à leur jointure un autre pli qui deſcend ſous les jambes de devant. Le corps de ce jeune rhinocéros étoit en tout très-épais & reſſembloit très-bien à celui d'une vache prête à mettre bas. Il y a un autre pli entre le corps & la croupe, ce pli deſcend au-deſſous des jambes de derrière ; & enfin, il y a encore un autre pli qui environne tranſverſalement la partie inférieure de la croupe à quelque diſtance de la queue; le ventre étoit gros & pendoit preſqu'à terre, ſur-tout à la partie moyenne ; les jambes ſont rondes, épaiſſes, fortes, & toutes ſont courbées en arrière à la jointure : cette jointure qui eſt recouverte par un pli très-remarquable quand l'animal eſt couché, diſparoît lorſqu'il eſt debout. La queue eſt menue & courte relativement au volume du corps, celle

de ce rhinocéros n'avoit que seize ou dix-sept pouces de longueur ; elle s'élargit un peu à son extrémité où elle est garnie de quelques poils courts, gros & durs. La verge est d'une forme assez extraordinaire, elle est contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval, & la première chose qui paroît au dehors dans le tems de l'érection, est un second prépuce de couleur de chair, duquel ensuite il sort un tuyau creux en forme d'entonnoir évasé & découpé *(e)*, comme une fleur-de-lis, lequel tient lieu de gland & forme l'extrémité de la verge ; ce gland bizarre par sa forme est d'une couleur de chair plus pâle que le second prépuce ; dans la plus forte érection, la verge ne s'étendoit qu'à huit pouces hors du corps, on lui procuroit aisément cet état d'extension en frottant l'animal sur le ventre avec des bouchons de paille lorsqu'il étoit couché. La direction de ce membre n'étoit pas droite, mais courbe &

(e) Voyez la figure dans les Transactions philosophiques, *n.° 470, pl. III*, & dans les Glanures d'Edwards, *pl. cottée au bas 221.*

dirigée en arrière ; auſſi piſſoit-il en arrière & à plein canal à peu près comme une vache, d'où l'on peut inférer que dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'accouplent croupe à croupe ; elle a les parties extérieures de la génération faites & placées comme celles de la vache, & elle reſſemble parfaitement au mâle pour la forme & la groſſeur du corps. La peau eſt épaiſſe & impénétrable, en la prenant avec la main dans les plis, on croiroit toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaiſſeur : lorſqu'elle eſt tannée, dit le D.r Grew, elle eſt exceſſivement dure & plus épaiſſe que le cuir d'aucun autre animal terreſtre ; elle eſt par-tout plus ou moins couverte d'incruſtations en forme de galles ou de tubéroſités, qui ſont aſſez petites ſur le ſommet du cou & du dos, & qui par degrés deviennent plus groſſes en deſcendant ſur les côtés ; les plus larges de toutes ſont ſur les épaules & ſur la croupe, elles ſont encore aſſez groſſes ſur les cuiſſes & les jambes, & il y en a tout autour & tout le long des jambes

jusqu'aux pieds; mais entre les plis, la peau est pénétrable & même délicate & aussi douce au toucher que de la soie, tandis que l'extérieur du pli est aussi rude que le reste; cette peau tendre qui se trouve dans l'intérieur du pli est d'une légère couleur de chair, & la peau du ventre est à peu près de même consistance & de même couleur. Au reste, on ne doit pas comparer ces tubérosités ou galles, dont nous venons de parler, à des écailles comme l'ont fait plusieurs Auteurs, ce sont de simples durillons de la peau, qui n'ont ni régularité dans la figure, ni symétrie dans leur position respective. La souplesse de la peau dans les plis donne au rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou & des membres; tout le corps à l'exception des jointures, est inflexible & comme cuirassé. M. Parsons dit en passant, qu'il a observé une qualité très-particulière dans cet animal, c'est d'écouter avec une espèce d'attention suivie tous les bruits qu'il entendoit; de sorte que, quoiqu'endormi ou fort occupé à manger ou à satisfaire d'autres

beſoins preſſans, il s'éveilloit à l'inſtant, levoit la tête & écoutoit avec la plus conſtante attention, juſqu'à ce que le bruit qu'il entendoit eût ceſſé.

Enfin, après avoir donné cette deſcription exacte du rhinocéros, M. Parſons examine s'il exiſte ou non des rhinocéros à double corne ſur le nez; & après avoir comparé les témoignages des Anciens & des Modernes, & les monumens de cette eſpèce qu'on trouve dans les collections d'Hiſtoire naturelle, il conclut avec vraiſemblance, que les rhinocéros d'Aſie n'ont communément qu'une corne, & que ceux d'Afrique en ont ordinairement deux.

Il eſt très-certain qu'il exiſte des rhinocéros qui n'ont qu'une corne ſur le nez, & d'autres qui en ont deux *(f)*; mais

(f) Kolbe dit poſitivement, & comme s'il l'avoit vu, que la première corne du rhinocéros eſt placée ſur le nez, & la ſeconde ſur le front en droite ligne avec la première; que celle-ci qui eſt d'un gris-brun ne paſſe jamais deux pieds de longueur: que la ſeconde eſt jaune & qu'elle ne croît jamais au-deſſus de ſix pouces. *Deſcription du Cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, pages 17 & 18.* Cependant nous venons de citer des doubles cornes dont la

il n'eſt pas également certain que cette variété ſoit conſtante, toujours dépendante du climat de l'Afrique ou des Indes, & qu'en conſéquence de cette ſeule différence on puiſſe établir deux eſpèces diſtinctes dans le genre de cet animal. Il paroît que les rhinocéros qui n'ont qu'une corne l'ont plus groſſe & plus longue que ceux qui en ont deux; il y a des cornes ſimples de trois pieds & demi, & peut-être de plus de quatre pieds de longueur ſur ſix & ſept pouces de diamètre à la baſe, il y a auſſi des cornes doubles *(g)*, qui ont juſqu'à deux pieds de longueur; communément, ces cornes ſont brunes ou de couleur olivâtre, cependant il s'en trouve de griſes & même quelques-unes de blanches; elles n'ont qu'une légère concavité en forme

ſeconde différoit peu de la première qui avoit deux pieds, qui toutes deux étoient de la même couleur; & d'ailleurs il paroît certain qu'elles ne ſont jamais à une auſſi grande diſtance l'une de l'autre que le dit cet auteur, puiſque les baſes de ces deux cornes, conſervées dans le cabinet de Hans Sloane, n'étoient pas éloignées de trois pouces.

(g) Voyez les Tranſactions philoſophiques, *n.° 470, pl. III, fig. 6 & 8.*

de taſſe ſous leur baſe, par laquelle elles ſont attachées à la peau du nez; tout le reſte de la corne eſt ſolide & plus dur que la corne ordinaire: c'eſt avec cette arme, dit-on, que le rhinocéros attaque & bleſſe quelquefois mortellement les éléphans de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au rhinocéros, qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir & de corne ſous le ventre, où la peau eſt la plus ſenſible & la plus pénétrable: mais auſſi lorſqu'il manque ſon premier coup, l'éléphant le terraſſe & le tue.

La corne du rhinocéros eſt plus eſtimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cauſe de la matière dont cependant ils font pluſieurs ouvrages au tour & au ciſeau; mais à cauſe de ſa ſubſtance même à laquelle ils accordent pluſieurs qualités ſpécifiques & propriétés médicinales *(g)*; les blanches, comme les

(h) Sunt in regno Bengalen rhinocerotes Luſitanis Abadas *dicti, cujus animalis corium, dentes, caro, ſanguis, ungulæ & cæteræ ejus partes toto genere reſiſtunt venenis; quâ de causâ in maximo pretio eſt apud Indos.* Johan. Hugon Lintſcotani navigatio in Orientem,

les plus rares, ſont auſſi celles qu'ils eſtiment & qu'ils recherchent le plus.

Orientem, Belgicè ſcripta. Latinè enunciata à Lonicero. *Francfordii, 1599, part. II.ª pag. 44.* — Aux parties de Bengala, proche du Gange, les rhinocéros ou licornes, que l'on appelle vulgairement *Abades*, ſont très-communes, & l'on en apporte à Goa quantité de cornes; elles ont environ deux palmes de circonférence du côté qu'elles ſont attachées au front, & allant peu à peu & finiſſant en pointe; elles ſervent d'armes défenſives à ces animaux. Elles ſont d'une couleur obſcure, & les taſſes qu'on en fait pour boire, ſont très-eſtimées, vu qu'elles ont naturellement la propriété de chaſſer dehors la malignité d'une liqueur qui ſeroit empoiſonnée. *Voyage du P. Philippe, page 372.* — Toutes les parties du corps du rhinocéros ſont médicinales : ſa corne eſt ſur-tout un puiſſant antidote contre toutes ſortes de poiſons, & les Siamois en font un grand trafic avec les nations voiſines; il y en a qui ſont quelquefois vendues plus de cent écus, celles qui ſont d'un gris-clair & mouchetées de blanc, ſont les plus eſtimées des Chinois. *Hiſtoire naturelle de Siam, par Nic. Gervaiſe. Paris, 1688, page 34.* — Leurs cornes, leurs dents, leurs ongles, leur chair, leur peau, leur ſang, leurs excrémens même & leur eau, tout eſt eſtimé & recherché par les Indiens, qui y trouvent des remèdes pour diverſes maladies. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 417.* — Sa corne ſort d'entre ſes deux naſeaux, elle eſt fort épaiſſe par le bas, & vers le haut elle devient aiguë, elle eſt d'un vert-brun, & non pas noir, ainſi que quelques-uns l'ont écrit; quand elle eſt plus griſe ou qu'elle tire

Dans les préſens que le roi de Siam envoya à Louis XIV, en 1686 *(i)*, il y avoit ſix cornes de rhinocéros. Nous en avons au Cabinet du Roi, douze de différentes grandeurs, & une entr'autres qui, quoique tronquée, a trois pieds huit pouces & demi de longueur.

Le rhinocéros, ſans être ni féroce, ni carnaſſier, ni même extrêmement farouche, eſt cependant intraitable *(k)*; il eſt

ſur le blanc, elle ſe vend plus cher ; mais elle eſt toujours chère, car on l'eſtime auſſi beaucoup aux Indes. *Idem, tome VII, page 277.*

(i) Parmi les préſens que le Roi de Siam envoya en France, en 1686, il y eut ſix cornes de rhinocéros; elles ſont extrêmement eſtimées dans tout l'Orient. Le chevalier Vernati a écrit de Batavia, en Angleterre, que les cornes, les dents, les ongles & le ſang des rhinocéros ſont des antidotes, & qu'ils ont le même uſage dans la Pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 484.*

(k) Nota. Chardin dit *(tome III, page 45)*, que les Abyſſins apprivoiſent les rhinocéros, qu'ils les élèvent au travail comme on fait les éléphans. Ce fait me paroît très-douteux, aucun autre Voyageur n'en fait mention, & il eſt ſûr qu'à Bengale, à Siam & dans les autres parties de l'Inde méridionale, où le rhinocéros eſt peut-être plus commun qu'en Éthiopie,

à peu près en grand, ce que le cochon eſt en petit, bruſque & brut, ſans intelligence, ſans ſentiment & ſans docilité : il faut même qu'il ſoit ſujet à des accès de fureur, que rien ne peut calmer : car celui qu'Émanuel, roi de Portugal, envoya au Pape, en 1513, fit périr le bâtiment ſur lequel on le tranſportoit *(l)*, & celui que nous avons vu à Paris ces années dernières, s'eſt noyé de même en allant en Italie. Ces animaux ſont auſſi, comme le cochon, très-enclins à ſe vautrer dans la boue & à ſe rouler dans la fange : ils aiment les lieux humides & marécageux, & ils ne quittent guère les bords des rivières ; on en trouve en Aſie & en Afrique, à Bengale *(m)*, à Siam *(n)*,

& où l'on eſt accoutumé à apprivoiſer les éléphans ; il eſt regardé comme un animal indomptable & dont on ne peut faire aucun uſage pour le ſervice domeſtique.

(l) Tranſactions philoſophiques, *n.° 470.*

(m) Voyage du P. Philippe, *page 371.* — Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I, page 417.*

(n) Hiſtoire naturelle de Siam, par Gervaiſe, *page 33.*

à Laos *(o)*, au Mogol *(p)*, à Sumatra *(q)*, à Java en Abiſſinie *(r)*, en Éthiopie *(ſ)*, au pays des Anzicos *(t)*, & juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(u)*; mais en général l'eſpèce en eſt moins nombreuſe & moins répandue que celle de l'éléphant; il ne produit de même qu'un ſeul petit à la fois, & à des diſtances de temps aſſez conſidérables. Dans le premier mois, le jeune rhinocéros n'eſt guère plus gros qu'un chien de grande taille *(x)*. Il n'a

(o) Journal de l'abbé de Choiſy, *page 339*.

(p) Voyage de Tavernier, *tome III, page 97*. — Voyage d'Edward Terri, *page 15*.

(q) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IX, page 339*.

(r) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, page 277*.

(ſ) Voyage de Chardin, *tome III, page 45*. — Relation de Thévenot, *page 10*.

(t) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome V, page 91*.

(u) Voyage de François le Guat. Amſt. 1708, *tome II, page 145*. — Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, pag. 15 & ſuiv.*

(x) On en a vu un jeune qui n'étoit pas plus grand qu'un chien, il ſuivoit alors ſon maître par-tout, & il ne buvoit que du lait de buffle; mais il ne vécut pas plus de trois ſemaines. Les dents commençoient

point, en naissant, la corne sur le nez *(y)*, quoiqu'on en voie déjà le rudiment dans le fœtus *(z)*; à deux ans, cette corne n'a encore poussé que d'un pouce *(a)*, & à six ans, elle a neuf à dix pouces *(b)*; & comme l'on connoît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur *(c)*, il paroît qu'elles croissent au moins jusqu'au moyen âge & peut-être pendant toute la vie de l'animal, qui doit être d'une assez longue durée, puisque le

à lui sortir. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 483.*

(y) On voyoit dans le bout du nez de ces deux jeunes rhinocéros la marque de la corne qui devoit leur pousser, parce que, comme ils étoient tout jeunes, ils n'en avoient pas encore; à cet âge-là néanmoins ils étoient aussi gros & aussi grands qu'un de nos bœufs; mais ils sont fort bas des jambes, particuliérement de celles de devant qui sont plus courtes que celles de derrière. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 245.*

(z) Voyez au *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes dans la description du Cabinet, celle d'un fœtus de rhinocéros.

(a) Transactions philosophiques, *n.o 470.*

(b) Voyez *idem, ibid.*

(c) Voyez la description de la partie du Cabinet qui a rapport au rhinocéros, dans le *tome XXII* de l'édition en trente-un volumes.

rhinocéros, décrit par M. Parſons, n'avoit, à deux ans, qu'environ la moitié de ſa hauteur, d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre, comme l'homme, ſoixante-dix ou quatre-vingts ans.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le rhinocéros eſt auſſi nuiſible par la conſommation, & ſur-tout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes; il n'eſt bon que par ſa dépouille; ſa chair eſt excellente au goût des Indiens & des Nègres *(d)*; Kolbe dit en avoir ſouvent mangé & avec beaucoup de plaiſir. Sa peau fait le cuir le meilleur & le plus dur qu'il y ait au monde *(e)*, & non-ſeulement ſa corne, mais toutes les autres parties de ſon corps

(d) On mange de la chair du rhinocéros, & ces peuples la trouvent excellente; ils tirent même quelqu'utilité de ſon ſang qu'ils ramaſſent avec ſoin, pour en faire un remède propre à la guériſon des maux de poitrine. *Hiſt. nat. de Siam, par Gervaiſe, page 35.*

(e) Sa peau eſt d'un beau gris tirant ſur le noir, comme celle des éléphans, mais plus rude & plus épaiſſe; je n'ai point vu d'animal qui en ait une ſemblable..... Cette peau eſt couverte par-tout, horſmis au cou & à la tête de petits nœuds ou durillons fort ſemblables à ceux des écailles de tortues, &c. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

& même son sang *(f)*, son urine & ses excrémens sont estimés comme des antidotes contre le poison, ou comme des remèdes à plusieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes, tirés des différentes parties du rhinocéros, ont le même usage dans la pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe *(g)*. Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choses bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion ?

Le rhinocéros se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, & il préfère ces alimens agrestes à la douce pâture des plus belles prairies *(h)*;

(f) Voyage de Mandesio, *tome II, page 350.*

(g) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, page 484.*

(h) Cet animal ne se nourrit pas d'herbes, il lui préfère les buissons, le genêt & les chardons : mais, entre toutes les plantes, il n'en est point qu'il aime autant qu'un arbuste qui ressemble beaucoup au génévrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquans ne sont pas, à beaucoup près, aussi pointus ; les Européens du Cap appellent cette plante l'*arbrisseau du Rhinocéros ;* les campagnes couvertes de bruyères

il aime beaucoup les cannes de ſucre, & mange auſſi de toutes ſortes de grains ; n'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiète pas les petits animaux ; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous & même avec le tigre, qui ſouvent l'accompagne ſans oſer l'attaquer. Je ne ſais donc ſi les combats de l'éléphant & du rhinocéros ont un fondement réel ; ils doivent au moins être rares, puiſqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, & que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune eſpèce d'antipathie entre ces animaux ; on en a vu même en captivité *(i)*, vivre tranquillement & ſans s'offenſer ni

en fourniſſent une grande quantité ; on en voit auſſi beaucoup ſur les montagnes du Tigre & ſur la rivière du banc des Moules. Les habitans de ces lieux le coupent & l'amaſſent pour le brûler. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

(i) La relation Hollandoiſe, qui a pour titre l'*Ambaſſade de la Chine*, fait une deſcription de cet animal tout-à-fait fauſſe, ſur-tout en ce qu'elle porte que c'eſt un des principaux ennemis de l'éléphant ; car ce Rhinocéros-ci étoit dans une même écurie avec deux éléphans, & je les ai vu diverſes fois l'un auprès de l'autre dans la place Royale ſans ſe marquer la moindre antipathie. Un Ambaſſadeur d'Ethiopie avoit amené cet animal en préſent. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

s'irriter l'un contre l'autre. Pline eſt, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros & de l'éléphant; il paroît qu'on les a forcés à ſe battre dans les ſpectacles de Rome *(k)*, & c'eſt probablement de-là que l'on a pris l'idée, que quand ils ſont en liberté & dans leur état naturel, ils ſe battoient de même; mais encore une fois, toute action ſans motif n'eſt pas naturelle, c'eſt un effet ſans cauſe, qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par haſard.

Les rhinocéros ne ſe raſſemblent pas en troupes, ni ne marchent en nombre comme les éléphans, ils ſont plus ſolitaires, plus ſauvages & peut-être plus difficiles à chaſſer & à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes *(l)*, à moins qu'ils

(k) Les Romains ont pris plaiſir à faire combattre le rhinocéros & l'eléphant pour quelque ſpectable de grandeur. *Singularités de la France antarctique, par André Thevet, page 42.*

(l) Les rhinocéros n'attaquent pas ordinairement, & ils ne ſe mettent en fureur que quand ils ſont attaqués, mais alors ils ſont de la dernière férocité; ils grognent comme les pourceaux, ils renverſent les arbres & tout ce qui ſe préſente devant eux. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 278.*

ne ſoient provoqués; mais alors ils prennent de la fureur & ſont très-redoutables; l'acier de Damas, les ſabres du Japon n'entament pas leur peau *(m)*; les javelots & les lances ne peuvent la percer, elle réſiſte même aux balles du mouſquet; celles de plomb s'aplatiſſent ſur ce cuir, & les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier; les ſeuls endroits abſolument

(m) Sa peau eſt épaiſſe, dure & inégale. . . . . impénétrable même aux ſabres du Japon; on en fait des cottes d'armes, des boucliers, &c. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 483.* — Le rhinocéros attaque aſſez rarement les hommes, à moins qu'ils ne le provoquent, ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas, il ſe met en fureur & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui. Lorſqu'il attaque un homme, il le ſaiſit par le milieu du corps & le fait voler par-deſſus ſa tête, avec une telle force qu'il eſt tué par la violence de ſa chûte . . . Si on le voit venir, il n'eſt pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il ſoit; il eſt fort vîte, il eſt vrai, mais il ne ſe tourne qu'avec beaucoup de peine: d'ailleurs il ne voit, comme je l'ai déjà dit, que devant lui, ainſi on n'a qu'à le laiſſer approcher à cinq ou dix pas de diſtance, & alors ſe mettre un peu à côté; il ne vous voit plus & ne peut que très-difficilement vous retrouver. Je l'ai expérimenté moi-même; il m'eſt arrivé plus d'une fois de le voir venir à moi avec toute ſa furie. *Deſcription du Cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

pénétrables dans ce corps cuirassé, sont le ventre, les yeux & le tour des oreilles *(n)*; aussi les chasseurs, au lieu d'attaquer cet animal de face & debout, le suivent de loin par ses traces, & attendent, pour l'approcher, les heures où il se repose & s'endort. Nous avons au Cabinet du Roi un fœtus de rhinocéros, qui nous a été envoyé de l'île de Java, & qui a été tiré hors du corps de la mère; il est dit, dans le Mémoire qui accompagnoit cet envoi, que vingt-huit chasseurs s'étant assemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avoient d'abord suivi de loin pendant quelques jours, faisant de temps

(n) On le tue difficilement, & on ne l'attaque jamais sans péril d'en être déchiré. Ceux qui s'adonnent à cette chasse ont pourtant trouvé les moyens de se garantir de sa fureur, car comme cet animal aime les lieux marécageux, ils l'observent quand il s'y retire, & se cachant dans les buissons au-dessous du vent, ils attendent qu'il soit couché, soit pour s'endormir ou pour se vautrer, afin de le tirer près des oreilles, qui est le seul endroit où il peut être blessé à mort. Ils se mettent au-dessous du vent, parce que le rhinocéros a cela de propre, qu'il découvre tout par l'odorat; de sorte que, quoiqu'il ait des yeux, il ne s'en sert néanmoins jamais que l'odorat n'ait été frappé par l'objet qui se présente à la vue. *Histoire naturelle de Siam, par Gervaise, page 35.*

en temps marcher un ou deux hommes en avant, pour reconnoître la poſition de l'animal; que par ce moyen ils le ſurprirent endormi, s'en approchèrent en ſilence & de ſi près, qu'ils lui lâchèrent tous enſemble leurs vingt-huit coups de fuſil dans les parties inférieures du bas-ventre.

On a vu, par la deſcription de M. Parſons, que cet animal a l'oreille bonne & même très-attentive, on aſſure auſſi qu'il a l'odorat excellent; mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon *(o)*, & qu'il

(o) Voyez la note précédente. — Le Rhinocéros a les yeux fort petits & ne voit abſolument que devant lui: lorſqu'il marche & qu'il pourſuit ſa proie, il va toujours en droite ligne, forçant, renverſant, perçant tout ce qu'il rencontre; il n'y a ni buiſſons, ni arbres, ni ronces épaiſſes, ni groſſes pierres qui puiſſent l'obliger à ſe détourner; avec la corne qu'il a ſur le nez, il déracine les arbres, il enlève les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage, & les jette derrière lui fort haut à une grande diſtance & avec un fort grand bruit; en un mot, il abat tous les corps ſur leſquels elle peut avoir quelque priſe. Lorſqu'il ne rencontre rien, & qu'il eſt en colère, baiſſant la tête, il fait des ſillons ſur la terre, & il en jette avec fureur une grande quantité par-deſſus ſa tête. Il grogne comme le cochon; ſon cri ne s'entend pas de fort loin lorſqu'il eſt tranquille, mais s'il marche

B. dir.

LE RHINOCÉROS

ne voit, pour ainſi dire, que devant lui. La petiteſſe extrême de ſes yeux, leur poſition baſſe, oblique & enfoncée; le peu de brillant & de mouvement qu'on y remarque, ſemblent confirmer ce fait. Sa voix eſt aſſez ſourde lorſqu'il eſt tranquille, elle reſſemble en gros au grognement du cochon; & lorſqu'il eſt en colère, ſon cri devient aigu & ſe fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas; ainſi, il eſt probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un eſtomac & des boyaux très-amples, & qui ſuppléent à l'office de la panſe; ſa conſommation, quoique conſidérable, n'approche pas de celle de l'éléphant, & il paroît par la continuité & l'épaiſſeur non interrompue de ſa peau, qu'il perd auſſi beaucoup moins que lui par la tranſpiration.

après ſa proie, on peut l'entendre à une grande diſtance. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, trois volumes in-12. Amſterdam, 1741.*

FIN du quatrième volume.